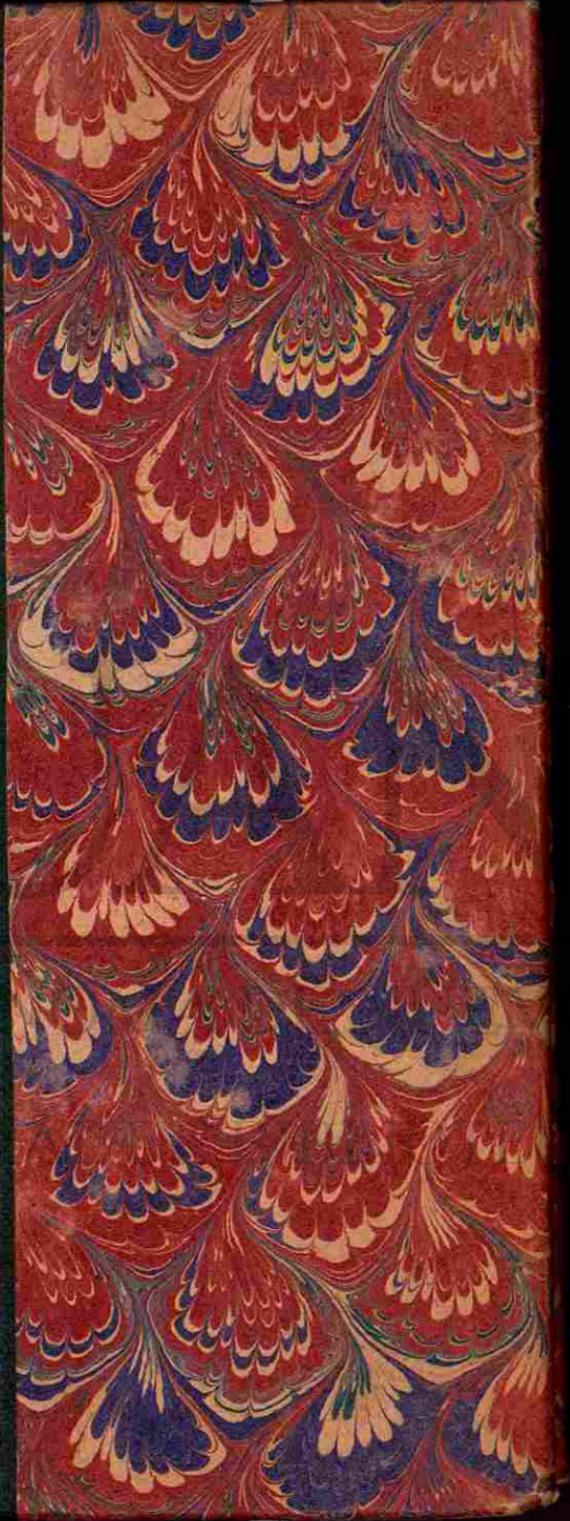


IDAD  
CCIÓN



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



P. CAMUS

NOTRE VOYAGE  
AUX  
PAYS BIBLIQUES



DS107

C3

V.2

C.1

Camus

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



1080022407



EX LIBRIS

HÉMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis

ALERE FLAMMAM  
VERITATIS

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

II

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

PAR

L'ABBÉ E. LE CAMUS

Ἡ ἀστὴρ προῆγεν αὐτοῦς.  
L'étoile allait devant eux.

MATTH. II, 9.



TOME II

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Capilla Alfonsina

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN Biblioteca Universitaria

Biblioteca Valverde y Teller

47277

PARIS

LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS

RUE DU VIEUX COLOMBIER, 17

1890



DS 107

C 3

V. 2



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

## NOTRE VOYAGE

AUX

## PAYS BIBLIQUES

### LA TERRE SAINTE

Mardi soir.

A une heure nous partons pour Bethléem. Ce voyage nous sourit de toute façon. On va y vénérer de joyeux souvenirs, ceux de la Nativité, et par une bonne route, la seule convenable dans toute la Palestine. Il va sans dire que nous nous accordons une voiture. L'occasion d'en user est trop rare pour ne pas la saisir. Des chevaux viendront nous rejoindre demain pour arriver jusqu'à Hébron.

Après avoir gravi le mont du Mauvais-Conseil, laissant à notre droite l'hospice Montefiore, et à gauche la maison de campagne de Caïphe, nous arrivons sur la plaine des Rephaïm ou des Géants, qui, d'après l'Écriture, était limitrophe de la montagne

Notre Voyage aux pays bibliques.

II - 1

011096

au-dessus de la vallée de Hinnom<sup>1</sup>. C'est là que s'établirent les Philistins, montés pour combattre David nouvellement acclamé roi d'Israël. Sur l'ordre de Jéhovah, celui-ci leur offrit la bataille, et, les ayant mis en fuite, chanta son triomphe en disant : « L'Éternel a divisé les ennemis devant moi comme des eaux qui s'écoulent. » Le lieu fut nommé Baal Pharasim. Quelque temps après les Philistins revinrent encore, et Jéhovah dit à David : « Ne va pas au-devant d'eux, mais tourne-les et arrive sur leurs derrières, vis-à-vis des mûriers. Quand tu entendras des bruits de pas dans la cime des mûriers, hâte-toi de tomber sur eux, c'est l'Éternel qui marche devant toi pour les battre. » Et il les battit jusqu'à Gazer. La plaine qui s'incline vers le couchant est plantée d'oliviers, de vignes, d'amandiers et de figuiers. Les mûriers ont disparu depuis longtemps. Les Grecs sont propriétaires de presque toutes ces terres, d'ailleurs assez mal cultivées.

La citerne que nous traversons, et qui a son ouverture actuelle sur la gauche de la route, s'appelle le *puits des Trois Rois*. C'est là que les Mages, ces vaillants chercheurs de la vérité, auraient revu l'étoile à leur sortie de Jérusalem. La légende place aux ruines d'une ancienne église que nous trouvons non loin d'ici, le lieu où l'ange saisit Habacuc par les cheveux et le transporta subitement à Babylone, sur la fosse aux lions, à la vive satisfac-

<sup>1</sup> Josué, xv, 8.

tion de Daniel, qui reçut l'excellent pot de panade préparé pour les moissonneurs du prophète. Toute la raison qu'on a eue pour fixer ce site est, je crois, dans cette indication de l'Écriture qu'Habacuc était en Judée. Mais la Judée n'est pas toute là où nous sommes. On nous montre l'empreinte laissée sur le roc par Élie, qui, en fuyant la colère de Jézabel, s'endormit ici sous un genévrier, comme il se dirigeait vers Horeb, la montagne de Dieu<sup>1</sup>. Mais d'Élie il n'y a probablement ici que le corps d'un évêque ayant porté ce nom et enseveli depuis cinq siècles dans la belle église du couvent Mar-Élias. Par ces massives constructions ce monastère rappelle tout à fait les forteresses du moyen âge.

Nous risquons de continuer la route à travers des traditions de plus en plus incroyables, et ce n'est pas à Jérusalem seulement que l'imagination des moines s'est exercée à créer de chimériques souvenirs. Voici, en effet, le champ des Poischiches. On assure qu'il produisit jadis les lentilles si funestes à Ésaü. J'espère que les prêtres formés au séminaire de Beit-Djala, que nous voyons là-bas à notre droite, sur la hauteur, laisseront à l'ignorance et à la crédulité des Grecs le monopole de ces légendes. En Terre-Sainte, il ne faut rien inventer, mais chercher et constater. La parole est à la science, et non plus à la piété malsaine et mal inspirée. Nous en tenant simplement aux indi-

<sup>1</sup> III Rois, xix.

cations bibliques et à une tradition autorisée, nous pouvons dire que nous sommes à peu près au point de la route où Jacob, venant de Béthel, s'arrêta quand Rachel, son épouse préférée, fut prise des douleurs de l'enfantement. La crise était mortelle. Pour la rassurer la sage-femme lui dit : « Courage, tu as encore un fils ! » Mais elle, se sentant mourir, demanda que l'enfant s'appelât Ben-Oni, *filz de la douleur*. Jacob dit : « Non, ce sera Benjamin, fils de ma droite. » Et Rachel mourut, dit l'Écriture, et elle fut enterrée sur la route d'Ephrata, qui est Bethléem. Sur sa tombe le patriarche désolé éleva une pierre monumentale. Nous y voyons aujourd'hui un blanc ouély avec son dôme moderne. A l'intérieur est un sarcophage en dos d'âne très élevé et orné d'arabesques. Le site est authentique. En voici les raisons : Jacob mourant l'indiqua à Joseph<sup>1</sup>. Moïse assure qu'il existait de son temps<sup>2</sup>. Samuel dit à Saül que près de ce tombeau, sur la frontière de Benjamin à Tselets<sup>3</sup>, il rencontrera deux hommes qui lui diront : « Tes ânesses sont retrouvées, et ton père n'est plus en peine que de toi. » Josèphe fait mention de ce monument populaire parmi tous en Israël. Le pèlerin de Bordeaux et saint Jérôme l'ont vu. Au VII<sup>e</sup> siècle une pyramide en marquait la place. Arculphe l'a visité alors. Depuis, les musulmans ont mis à le conserver autant de zèle que les juifs et les chrétiens.

<sup>1</sup> Gen., XLVIII, 7.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXXV, 19.

<sup>3</sup> 1 Rois, X, 2.

Ce souvenir de Rachel et de la douleur de Jacob, qui avait servi sept ans et qui servit sept ans encore pour avoir cette jeune épouse, sans trouver que l'épreuve fût trop longue parce qu'il l'aimait, nous charme délicieusement en un lieu si vénérable. Ces croyants d'un autre âge avaient sans doute une sainteté plus facile que la nôtre, mais leurs mérites étaient grands, et ils ont admirablement présumé dans leur foi robuste à la réalisation de la sainteté humaine par le christianisme.

Laissons la route d'Hébron, prenons à gauche, et voilà Bethléem assise sur deux collines au levant et au couchant. Ses jolies maisons se détachent sur le ciel bleu, coquettement échafaudées, avec des teintes joyeuses que l'on ne retrouve guère qu'à Naplouse et à Nazareth. Par des terrasses couvertes de vignes et d'oliviers, la petite ville descend jusqu'aux vallons qui l'entourent de tous côtés, sauf au nord-ouest, par où nous l'abordons. Notre entrée se fait gaiement. Le cocher est fier de son équipage et de nous aussi. Il faut, d'après lui, que la cité entière soit aux portes pour nous voir. De fait il n'y réussit pas trop mal. Chacun semble nous sourire. C'est la première fois que je vois en Palestine des visages épanouis.

Après avoir traversé une sorte de marché, nous mettons pied à terre sur la vaste esplanade qui précède l'église de la Nativité et le couvent où nous devons être reçus. La grande partie de cette esplanade est un cimetière, mais les enfants l'égayent en y jouant à cheval fondu à travers les

croix, ou à la toupie sur la pierre des sépulcres. Pour eux le long abus est devenu un droit. Dans ce dortoir des morts, transformé en bruyant préau, le contraste est frappant entre le sommeil de ceux qui ne sont plus et l'agitation de ceux qui seront bientôt quelque chose. Les enfants de Bethléem ont bonne figure. Je m'arrête à les caresser. Presque tous parlent l'italien. Quelques-uns savent un peu de français. Ces natures semblent très conservées et franchement pieuses. L'un d'eux demande à me servir la messe demain; l'autre, il est fils unique, réclame des prières pour que son père cesse d'entraver sa vocation: il veut être missionnaire. Une jeune femme tient son tout jeune fils dans ses bras. Ce nouveau-né me rappelle Celui qui naquit ici il y a bientôt dix-neuf siècles, et dont nous venons vénérer le berceau. Je demande à le bénir et à l'embrasser.

Mais déjà les marchands nous entourent et nous obsèdent de leurs offres de services. Ces braves gens n'ont aucun respect des saintes émotions qui agitent nos âmes. Brutalement ils nous coupent les ailes en nous fatiguant de leurs propositions intéressées. On s'en délivre en leur promettant visite pour le lendemain.

Trois couvents entourent la basilique de la Nativité et la cachent presque entièrement. Au nord, celui des Latins avec son église de Sainte-Catherine, et l'ancien cloître qui est fort beau; au midi, celui des Arméniens, et à sa suite, vers l'orient, celui des Grecs, avec sa grande tour carrée, une de

celles que Justinien fit bâtir pour protéger les religieux contre les attaques des nomades et des incroyants. Nous entrons chez les bons PP. Franciscains, j'allais dire chez nous, car on y est parfaitement à l'aise. Après les politesses d'usage et un verre d'excellente limonade, qui est toujours bienvenu dans ces pays de soleil, nous prenons possession de nos chambres. Après quoi nous demandons à aller vénérer la sainte Grotte.

Les pèlerins russes l'ont envahie, et leurs fortes voix la remplissent des accents de leur foi et de leur enthousiasme. Il faut attendre qu'ils soient sortis. Pendant ce temps nous visitons la célèbre basilique de la Nativité. C'est peut-être le plus ancien édifice chrétien qu'il y ait au monde. Elle fut érigée par Hélène et Constantin sur un bois consacré à Adonis, qu'Adrien avait fait planter ici pour y insulter la foi des premiers chrétiens. Au v<sup>e</sup> siècle les Pélagiens dévastèrent la basilique, mais au vi<sup>e</sup> Justinien la répara. Quatre rangs de colonnes corinthiennes de six mètres de haut y forment cinq nefs. Celle du milieu est deux fois plus large que chacune des autres. Peut-être ces superbes monolithes rouges et veinés de blanc avaient-ils orné primitivement les portiques du temple de Jérusalem. La croix latine est parfaitement dessinée par la nef du milieu et le transept, qui sont de la même largeur, ce qui a permis à l'architecte de terminer les trois extrémités supérieures de cette croix par trois absides pareilles. Pour saisir cet harmonieux ensemble, il faut se

placer dans le sanctuaire des Grecs et suppléer comme on peut à l'insuffisance du regard, qui ne saurait embrasser tous les développements de la vaste enceinte depuis qu'un mur odieux a été bâti, il y a un demi-siècle, par les Grecs entre le chœur et le reste de l'église. Cette séparation n'est pas seulement un crime en architecture, c'est une cause perpétuelle d'irrévérences pour le lieu saint. Jusqu'à ce mur des Grecs, où s'ouvrent trois portes conduisant aux divers sanctuaires seuls désormais affectés au culte, la vieille basilique sert de promenoir aux fumeurs, de salle de jeux aux écoliers et d'asile aux mendiants. Par un reste de pudeur, on l'a protégée contre l'invasion des chameaux et des bêtes de somme en réduisant son entrée principale, sur la place qui fut jadis l'atrium, à une ouverture très basse et étroite où nous passons à peine.

Cet atrium, autrefois entouré de portiques dont la trace est visible, avait trois citernes pour les ablutions. Les femmes et les enfants du quartier viennent maintenant y remplir leurs amphores et leurs outres. Le vestibule, divisé en trois compartiments, est obscur et délabré. Comme toutes les anciennes basiliques, celle-ci n'est pas voûtée. Son toit en bois de cèdre repose sur les architraves et sur les murs superposés aux architraves de la nef centrale. C'est dans ces murs, hauts de dix mètres, que sont ouvertes les fenêtres cintrées éclairant l'édifice. On les orna, sous Amaury, roi de Jérusalem, de belles mosaïques dont des fragments

sont encore visibles. Une voûte richement décorée dut cacher autrefois ces boiseries nues, qui aujourd'hui font mal à l'œil. Le chœur est un peu élevé dans sa partie centrale. C'est sous cet exhaussement que se trouve la grotte de la Nativité.

Les Russes en sont sortis, nous pouvons y descendre. Des soldats turcs, tout comme au Saint-Sépulcre, gardent la double entrée de la crypte. Il paraît que c'est encore pour empêcher les chrétiens, hérétiques, schismatiques et latins de s'entre-tuer. On pourrait croire qu'il n'y a là qu'une odieuse insolence de l'islam. Eh bien, non, c'est motivé, et le religieux qui nous accompagne nous raconte, comme fort naturelle, une scène récente où il a fallu repousser avec des bâtons les Arméniens déterminés à faire violemment prévaloir leurs droits imaginaires. Dans le sanctuaire qu'ils occupent au bras gauche de la croix, ils élargissaient peu à peu leur tapis et barraient ainsi le passage aux catholiques, qui, tout en ayant le droit d'aborder par là l'un des escaliers de la grotte, n'avaient pas celui de fouler aux pieds les nattes des hérétiques. Or, par une belle nuit, les fils de saint François descendirent de leurs cellules avec d'impitoyables ciseaux pour rétablir les droits de chacun. Les Arméniens serrèrent les poings, mais, sous leurs scapulaires, les catholiques portaient de solides rotins. La milice turque intervint. La paix et le passage furent rétablis.

La crypte est à peu près de quatre mètres au-dessous du sanctuaire des Grecs. Elle serait abso-

lument obscure si vingt et une lampes d'argent n'y répandaient une pieuse clarté. La voûte a trois mètres de haut. Les murs sont revêtus de marbre et couverts de criardes tentures qui achèvent de me déconcerter. Finalement sommes-nous dans une étable, oui ou non? Si nous y sommes, par où entraient les bêtes qui ont dû y manger, puisqu'il y avait une crèche? Assurément elles ne descendaient pas par l'escalier où nous sommes passés. C'est une porte qu'il nous faut. Elle doit être quelque part, car je crois à l'authenticité de ce vieux sanctuaire; mais comprend-on la sottise des gens qui l'ont fermée et cachée? Ce que le fidèle cherche en venant ici, c'est le théâtre reconnaissable des événements racontés dans l'Évangile, et non des embellissements d'un goût plus ou moins douteux. Dans mes études exégétiques et dans mes méditations, je me suis toujours représenté qu'il y avait à Bethléem un caravansérail comme nous en avons déjà vus en Orient, c'est-à-dire un grand espace carré entouré de murs et appuyé d'ordinaire au roc où l'on avait creusé des grottes d'agrandissement. L'entrée consistait en un vaste passage couvert, s'ouvrant entre deux corps de bâtisse qui constituaient l'hôtellerie proprement dite (*καταλύμα*, *diversorium*) pour les gens. Autour d'une cour intérieure était le péristyle ou galerie couverte qui servait d'abri aux bêtes. Ce péristyle avait des prolongements dans les excavations du rocher qui constituaient des étables. Nous trouverons dans quelques jours la réalisation de ce véritable type

du caravansérail à Khan-Djoubb-Vouseph, au-dessus du lac de Génézareth. Marie et Joseph n'ayant pas de place dans le *diversorium* et ne pouvant rester au froid sous le péristyle, se retirèrent dans l'une des grottes où étaient les animaux.

Cette grotte, mentionnée par saint Justin au milieu du second siècle<sup>1</sup>, est très probablement celle où nous sommes maintenant, car elle fut marquée de bonne heure par les amis et les ennemis de Jésus-Christ, les uns y élevant un sanctuaire au Verbe fait chair, les autres, pour chasser les chrétiens de ce lieu vénéré, y dressant des autels à l'amant de Vénus<sup>2</sup>. Malgré tout cela il est évident que sa première condition d'authenticité est d'avoir une entrée rappelant en quelque façon l'entrée réelle ou possible, fermée ou détruite d'une étable; sans cela tous les témoignages les plus explicites et les plus anciens ne serviraient de rien.

Je suis très étonné que, sur tant de pèlerins qui viennent s'agenouiller ici, presque aucun ne se préoccupe de comparer ce qu'est la grotte avec ce qu'elle devrait être, et que tous se contentent de prier devant la crèche ou le creux du rocher qui la contenait, sans se demander par où les animaux y venaient manger. Volontiers, malgré les Grecs et tous les autres, notre foi, pour se satisfaire en

<sup>1</sup> 'Εν δὲ σπηλαίῳ τῆς σύνης τῆς κόμης κατέλυσε. *Dial. C. Tryph.* § 78.

<sup>2</sup> S. Jérôme, *Epist.*, XLIX ad Paulin.

se trouvant elle-même raisonnable, soulèverait ces tapisseries, briserait ces marbres pour voir enfin et montrer à tous cette attestation indispensable d'authenticité : LA PORTE.

Qu'elle y soit, je n'en doute pas; mais qu'on l'ait fermée et cachée, n'est-ce pas odieux? Je donne mon nom à la première croisade qui s'organisera pour demander de toutes façons aux Grecs, aux Arméniens, aux Latins qu'on cherche et qu'on ouvre la porte du bœuf et de l'âne, c'est par elle que nous voulons entrer. J'estime qu'elle doit être sous le sanctuaire des Grecs et du côté de l'évangile. A ce point la grotte devait s'ouvrir en une large baie, que l'on ferma pour bâtir la voûte actuelle. L'enfoncement n'était pas profond; il se réduisait à une excavation très évasée ayant sa large ouverture sous le caravansérail. Il se trouvait à peu près au niveau du sol, et pour en faire une crypte on dut exhausser le parvis de la basilique. Voilà une hypothèse; mais pourquoi être ainsi réduit à les formuler au hasard? Des recherches dans le sous-sol donneraient des résultats décisifs et à coup sûr très consolants. Les petits escaliers par où nous descendons rappellent ceux qui conduisent aux excavations funéraires. N'autorisons personne à dire : « C'est ici un tombeau! » quand nous y vénérions le Berceau du Fils de Dieu.

C'est dans la petite abside revêtue de marbre blanc que la tradition fixe le lieu où Jésus serait venu au monde. Une inscription autour d'une

étoile d'argent, sous la table de marbre qui sert d'autel, nous rappelle l'ineffable mystère.

A quelques pas de là, dans le creux du rocher, était la crèche. L'autel, érigé vis-à-vis, rappelle la visite des Rois mages, quoique l'Évangile dise positivement qu'à leur venue l'Enfant-Dieu était dans une *maison*<sup>1</sup> et non plus dans l'étable. On comprend, en effet, que Joseph, arrivant peut-être sur le soir à Bethléem, n'y eût pas découvert, pour une première nuit, de meilleur asile que l'étable; mais il est difficile d'admettre qu'il n'y eût pas été plus heureux le lendemain, surtout après les manifestations célestes dont les Bergers avaient été témoins. Ici comme au Saint-Sépulcre, la raison d'être de ces petits sanctuaires multipliés est toute dans le besoin qu'éprouve chaque communion chrétienne de se sentir aussi riche que les autres en pieux souvenirs, et l'imagination crée aisément ce que ni l'histoire ni la tradition n'avaient indiqué.

Quoi qu'il en soit de ces divers autels, importuns quand ils entendent préciser le *hic* d'un fait évangélique, utiles quand ils ne veulent qu'évoquer une idée et honorer un souvenir, c'est bien ici où près d'ici que Jésus est né de la Vierge Marie. On vénère le berceau des grands capitaines, des poètes inspirés, des artistes, des orateurs, des saints qui ont laissé derrière eux une traînée lumi-

<sup>1</sup> Le texte de saint Matthieu, II, 11, est catégorique : « Et entrant dans la maison, *eis tήν οικίαν*, les mages virent l'enfant avec Marie sa mère, etc. »

neuse. Qu'est-ce que tout ce monde réuni à côté de Celui qui a conquis, réhabilité, transformé, sauvé le monde lui-même? Non, Bethléem, tu n'es pas la moindre d'entre les villes de Juda, car de toi est sorti le chef qui, depuis dix-huit siècles, conduit non plus seulement Israël, mais l'humanité. Ici le Fils de Dieu s'est pour la première fois montré dans notre chair. Il a voulu pour berceau une mangeoire; pour premiers témoins de sa beauté, l'âne et le bœuf; pour premiers adorateurs, les bergers; les grands de la terre sont venus ensuite avec les Mages. Qu'elle a été étrange son entrée dans la vie, mais combien plus étrange encore sera la porte par où il en sortira! Le bois de la crèche annonce celui de la croix. Que les desseins de Dieu sont aux extrêmes des pensées de l'homme! Je tombe à genoux, et ma tête s'incline sous le poids de cette sagesse, de cette puissance, de cette charité infinies dont le mystère m'écrase: *Scrutator majestatis opprimetur a gloria!* Demain je viendrai offrir ici le saint sacrifice.

Les chapelles de Saint-Joseph et des Saints-Innocents ont le tort de vouloir marquer l'une le lieu où l'époux de Marie fut averti par l'ange de fuir en Égypte, l'autre l'asile où les soldats d'Hérode vinrent surprendre les mères Bethléemites et massacrer les saints Innocents. C'est toujours l'in vraisemblable, l'imaginaire, l'impossible à côté de la vérité. Elles nous acheminent, à travers une galerie souterraine, aux tombeaux d'Eusèbe de Crémone, de Paule, d'Eustochie, et enfin du vaillant

luttreur qui fut leur maître et leur ami, saint Jérôme. L'oratoire où ce grand docteur travaillait pendant l'été termine notre pèlerinage souterrain. Pourquoi la piété a-t-elle si impitoyablement dévasté ces pieux souvenirs? La relique des saints a disparu, les épitaphes célèbres ont été enlevées; le froid règne dans ces lieux qui furent pourtant le sanctuaire de l'amitié la plus sainte, du travail le plus patient, du génie le plus viril. Nous nous agenouillons pour demander à l'illustre exégète des temps passés ce feu sacré qu'il eut pour la vulgarisation de la sainte Écriture. Il y a longtemps que je le répète à tous les échos et à tous les amis de l'Église: la grande réforme qui doit nous rajeunir ramènera tout simplement nos prêtres à l'étude des Livres Saints.

Nous rencontrons ici le P. Gardien du couvent qui préside à une réparation utile. On échange quelques mots aimables. Nous le reverrons ce soir. Il est quatre heures, des montures nous attendent, nous avons encore le temps d'arriver au Champ des Pasteurs. Je me trouve fort mal en selle, et comme mon inexpérience est considérable, je ne sais pas soupçonner que c'est parce que le baudet est mal sanglé. C'est un exercice d'équilibre instable qui trouble tout mon recueillement intérieur et ne flatte pas ma vanité. Deux moukres m'accompagnent et me soutiennent de chaque côté. Il suffirait que l'un d'eux, voyant le défaut de la cuirasse, me dit: « Permettez qu'on serre la sangle de la selle! » Tout finirait là. Mais comme les

baghchichs sont d'ordinaire en raison directe des services rendus, ils veulent multiplier ceux-ci pour accroître ceux-là. Ils trouvent donc très politique de me laisser dans une si mauvaise situation, jusqu'à ce qu'enfin je devine et je supprime la cause de tout le mal.

Sur notre route nous rencontrons la *grotte du Lait*. La légende dit que la bonne Vierge, ayant perdu son lait parce qu'Hérode voulait faire mourir le petit Jésus, le retrouva ici et avec une telle abondance, que des gouttes tombaient à terre. Depuis, les jeunes mères de Bethléem, quand elles sentent leur sein tarir, viennent ramasser ici un peu de poussière blanche qu'elles avalent pour demander à Marie de leur rendre le lait. J'ignore si cette faveur leur est régulièrement accordée, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'autre légende d'après laquelle la sainte Vierge, quittant Bethléem, aurait demandé que désormais toutes les femmes y fussent belles, semble s'autoriser d'indéniables résultats. Sous leur robe bleue rehaussée d'un corsage brodé en forme de plastron, avec leur coiffure en tronc de cône d'où retombe un long voile blanc, le front entouré d'un diadème de sequins, tandis que des bracelets et des bagues de toute couleur ornent leurs bras et leurs mains, les Bethléemites ont une beauté naturelle qui frappe tous les étrangers. Leur œil est grand et pur, le teint très blanc, les traits fins et corrects. La plus aimable modestie n'est pas le moindre de leurs attraits. Toutes portent au cou une médaille qui

constate la communion chrétienne dont elles font partie.

Un peu plus loin, sur notre droite, les restes d'une abside taillée dans le roc marquent la place d'un ancien sanctuaire bâti, dit-on, sur la Maison de saint Joseph. Pour rendre la chose plus croyable, et puisqu'on est dans le domaine de l'imagination, on pourrait ajouter qu'il l'avait achetée après la visite des Mages, avec les dons qu'ils avaient apportés.

A travers des sentiers impossibles, nous rejoignons nos montures qui attendaient au bas de la colline, et en cavalcade nous traversons Beit-Sahour, le *village des Bergers*. Ceux qui allèrent à Bethléem adorer l'Enfant Jésus étaient-ils de cette bourgade? Ce n'est pas probable. Ils devaient habiter Bethléem et avoir une sorte de domicile dans le caravansérail. C'est ce qui explique que, sur l'indication générale des anges, ils soient allés directement à la crèche où Jésus était né. Un puits, dit de Marie, a aussi dans Beit-Sahour sa vieille légende. Nous allons constater que l'eau dut y faire un bel effort pour remonter jusqu'à l'orifice, quand un homme sans charité refusa à la Mère de Dieu de la laisser boire au vase dans lequel il venait de puiser.

Après avoir descendu la cime pierreuse sur laquelle est situé le village, nous sommes dans la vallée où Jacob, après la mort de Rachel, planta sa tente, car c'est ici la place de Migdol-Eder, la *Tour du troupeau*.

Par ce chemin où nous passons, Booz un jour alla vers ses serviteurs qui coupaient l'orge. Il les salua, comme nous saluaient tout à l'heure quelques vieillards de Beit-Sahour en disant : « La paix soit avec vous ! » Et ils lui répondirent : « Dieu vous bénisse ! » Or derrière les moissonneurs marchait une glaneuse. Booz dit au chef des serviteurs : « A qui est cette jeune femme ? » Et le serviteur répondit : « C'est une Moabite, revenue avec Noémi du pays de Moab. Elle a demandé à recueillir ce que laissent les moissonneurs, et depuis ce matin la voilà à l'œuvre, s'étant reposée à peine un instant dans la maison. » Et Booz dit à Ruth : « Écoute, ma fille, ne va pas glaner ailleurs. Suis mes servantes dans les champs, ramasse ce qu'elles laisseront. Aucun de mes serviteurs ne te fera de mal. » Et Ruth, se prosternant la face contre terre, remercia son bienfaiteur. Et Booz l'invita à manger avec les moissonneurs, à boire à leurs outres, à tremper son pain dans cette sauce au vinaigre que nous avons vue si appréciée en Orient. Un prêtre grec est couché sur une aire et cause avec des femmes et des enfants. En nous voyant il se lève et va prendre la clé de la grotte des Pasteurs. Toutes ses fonctions se réduisent à en être le gardien. C'est traverser la vie sans graves sollicitudes.

Sur l'une de ces aires, Ruth, conseillée par sa belle-mère, vint timidement la nuit découvrir les pieds de Booz, endormi près d'un tas de gerbes, et se coucha près de lui. Booz la bénit et la res-

pecta. Mais, le jour même, il monta aux portes de la ville pour s'y expliquer devant dix anciens avec le plus proche parent de la Moabite. Nous regardons derrière nous pour voir où pouvait être à Éphrata cette porte de l'orient, et reconstituer en esprit le dénouement de cette gracieuse idylle. Là-haut Booz interpella au passage celui qui avait droit de rachat sur la succession d'Élimelec et de Machlon, et ce plus proche parent, déliant sa chaussure, donna son soulier à Booz pour marquer, selon l'usage reçu, qu'il lui passait tous ses droits et ses devoirs vis-à-vis de Ruth et de Noémi. Et le peuple acclama Booz, et il souhaita à Ruth le bonheur de Rachel et de Lia. Et Ruth donna à Booz un fils qui s'appela Obed. Et Obed fut le père de Jessé, grand-père de David, et tige bénie d'où sortit le Messie.

A tous ces vœux des vieillards et des femmes d'Éphrata correspondent, douze siècles plus tard, les chants des anges qui annoncèrent la réalisation des bénédictions adressées à la Moabite pour la gloire d'Israël. Dans ce vallon, parmi des oliviers, pères de ceux sous lesquels nous cheminons, sur ces collines couvertes de pâquerettes et d'anémones, retentirent les voix célestes qui proclamaient la réhabilitation de l'humanité. A travers les siècles l'angélique *Gloria in excelsis* dure encore, non plus dans la vallée muette de Migdol-Eder, mais dans le monde entier, où il a sa réalisation, car depuis cette nuit à jamais bénie Dieu est glorifié ici-bas, et tout homme de bonne volonté

peut trouver la paix qui mène à l'éternel bonheur.

Le prêtre grec arrive aussitôt que nous à la grotte, dont il fait retentir solennellement les clefs à sa ceinture. Cet homme a une tête splendide, mais il manque de dignité et de propreté. Son fils l'accompagne avec la perspective que nos pourboires s'étendront jusqu'à lui. A travers d'énormes blocs de pierre rapprochés au hasard, et formant comme une double muraille, s'ouvre la grotte dite des Bergers. On y descend par une vingtaine de degrés. Quelques restes de pavés en mosaïque prouvent qu'il y eut ici une chapelle, sans doute la crypte d'une église beaucoup plus considérable à laquelle appartiennent les débris de colonnes corinthiennes que nous avons remarqués au dehors. Quelques peintures rudimentaires et naïves ornent le petit sanctuaire. Le pauvre prêtre et son fils nous tendent la main pour avoir leur baghchich. Si c'est ici même que Dieu daigna appeler à la lumière tout d'abord les pauvres et les ignorants bergers, pourrions-nous ne pas éprouver une efficace compassion pour ce pauvre et ignorant pasteur des âmes, que Dieu a pourtant appelé au grand honneur du sacerdoce? Nous cueillons çà et là quelques fleurs et des branches d'olivier, symbole de la paix annoncée par les anges. Il me semble que nous sommes du nombre des hommes de bonne volonté.

Le retour au couvent se fait heureusement. Nos moukres reprennent leurs ânes et paraissent contents de nous. Le soleil est déjà caché derrière les

montagnes. Avant qu'il soit nuit close, Dieu me donne une heure de délicieuse contemplation. Tout me parle ici à la condition de m'isoler un peu. Mes deux amis vont faire quelques visites. Je m'assieds sur une tombe, et je regarde le vallon, les montagnes, les sentiers, les troupeaux, les hommes, les maisons, la place publique.

Un beau vieillard qui vient d'y arriver amenant une génisse solidement liée, et que l'on entoure en le pressant de questions, me rappelle Samuel, dont le père était d'Éphrata, et qui vint un jour ici sous prétexte d'offrir un sacrifice, mais en réalité pour y chercher et y sacrer le futur roi d'Israël. Que lui veulent tous ces curieux? Je l'ignore. L'homme à la génisse frappe la terre de son bâton, lève solennellement ses bras au ciel et s'en va avec la bête. A-t-il, comme le prophète, invité ses interlocuteurs à un festin? Comme il ne porte pas la corne de l'huile sainte, je ne crois pas qu'il vienne préparer une révolution en sacrant un nouveau David. C'est dans ces montagnes qu'on alla chercher le jeune pâtre aux cheveux roux. Je ne vois pas un seul homme sur la place avec une chevelure rousse ou blonde; mais plusieurs ont de beaux yeux et une heureuse physionomie, comme l'illustre fils de Jessé.

Les gens arrivent nombreux à pied ou sur leurs montures du côté de Jérusalem. Ils viennent des champs ou de la grande ville et hâtent le pas pour être chez eux avant la nuit. Ainsi, et plus nombreux encore, ils se pressaient aux jours du recen-

sement de la Judée. Aussi se trouva-t-il dans cette foule plus d'une famille qui demeura sans logement convenable pour passer la nuit. Mais en Orient on n'est pas exigeant pour se caser. S'il n'y a plus de place avec les hommes, on s'installe avec les bêtes. Ainsi firent Joseph et Marie; ils étaient pourtant de race royale. Qui sait si parmi cette foule il n'est pas encore quelqu'un qui porte de leur sang dans les veines, car les fils de Jessé laissèrent ici de nombreux rejets.

Quelques jours après, et par cette même route de Jérusalem, cheminait une autre caravane. C'était celle des savants. De bien loin des Mages venaient apporter leurs présents au Nouveau-Né. Ils arrivaient les derniers au berceau du Fils de Dieu. Avec eux nous y arrivons nous-mêmes, chercheurs de la vérité. Mais ne seront-ils pas toujours les préférés ces hommes du peuple qui, simples et bons, en sabots et en sarrau, avec leur foi de charbonnier, s'en vont, sans tant de préoccupations scientifiques et presque les yeux fermés, comme ces Russes de tout à l'heure, à l'éternelle et indéfectible lumière?

Mes deux compagnons arrivent, et, satisfaits de leur première excursion, ils m'en proposent une seconde dans les divers quartiers de la ville. Je l'accepte. Elle se fera un peu entre chien et loup, il est presque nuit. Des enfants nous précèdent et d'autres nous escortent. Les braves gens, prenant le frais sur leurs terrasses, nous regardent passer avec curiosité et respect. Plus d'un descend et

s'avance pour nous prendre la main, qu'il baise en la portant à son front et à son cœur. Nous observons des ateliers où, à la lueur d'une mauvaise lampe, on travaille la nacre pour des objets de dévotion. C'est l'industrie principale du pays. Le père d'un de nos jeunes guides a envoyé une œuvre d'art à Léon XIII pour ses noces d'or. Les chiens sont moins aimables que leurs maîtres, et leur fureur, qui s'accroît avec la nuit, nous avertit qu'il est temps de battre en retraite.

La table des pèlerins n'est pas nombreuse. Le bon frère hôtelier se montre obligeant. Nous sommes convenablement servis. Le vin des vignes du couvent est délicieux. Une bonne nuit nous donnera des forces pour les deux jours suivants, qui seront un peu durs.

Mercredi, 21 mars.

Je dois attendre jusqu'à sept heures et demie pour dire la messe dans la grotte. Jusqu'à ce moment les Grecs ont droit d'obstruction. Les heures les plus commodes, ici comme au Saint-Sépulchre, sont à eux. Ils chantent leur office au chœur qui est sur la grotte. Impossible de commencer sans qu'ils aient fini. Louis XIV, avec tout son zèle pour l'étiquette, eût été plus accommodant que ces gens-là. Je me mêle à la foule des Russes et cherche à comprendre quelque chose de leur liturgie,

orthodoxe comme la nôtre, peut-être plus ancienne et qui ne manque ni de solennité ni de vie.

Les hauts dignitaires de l'Église grecque ont presque tous belle prestance et grand air. Cela tient-il à leur longue chevelure, à leur barbe soigneusement entretenue, à leurs riches ornements? Peut-être. Ils chantent avec une volubilité extraordinaire, en allant et venant dans leurs cérémonies, sans presque jamais s'interrompre. L'assistance répond ou pousse des exclamations de son côté. Il est dommage qu'un ton nasillard gâte ces belles tirades grecques qui, par elles-mêmes, ne manqueraient pas d'harmonie. Les pèlerins russes ont de belles voix, et dans leur chant plus large ils mettent plus d'enthousiasme et d'énergie.

La messe que je dis dans le silence de la grotte, au milieu des grands souvenirs qui remplissent mon âme, est pleine de pieuses consolations. Que de familles, dont j'ai élevé les fils dans nos collèges, me reviennent à la mémoire dans cette étable, premier sanctuaire où la Vierge mère et le père nourricier, en extase devant le jeune enfant, goûtèrent de si saintes joies! On est heureux de prier pour des amis.

A neuf heures nous partons par le chemin que dut suivre la sainte famille fuyant en Égypte. C'est à Hébron que nous coucherons ce soir. A la sortie de Bethléem, un religieux Bétharramite, qui a généreusement quitté les vertes vallées pyrénéennes, où serpente le Gave, pour venir ici, au milieu des pierres arides, sous un climat dévorant, fonder

un nouveau lieu de prière, nous serre la main en nous souhaitant un bon voyage. Nos chevaux ont bonne allure. Trois moukres et le drogman Joseph Bédaoui nous accompagnent. Nous avons voulu les expérimenter avant le grand voyage de Damas.

Le château des Bassins, Kalaak-el-Bourek, que nous rencontrons après une heure de marche, n'a rien d'intéressant. Cette masse carrée tombe en ruine. De l'une de ses quatre tours sortent deux bachi-bouzoucks, dont le plus vénérable se contente de nous regarder et l'autre nous conduit à Ras-el-Aïn, la tête de source, communément appelée la Fontaine-Scellée. On croit que c'est à elle et au jardin où descendaient une partie de ses eaux que Salomon compare sa sœur, sa fiancée<sup>1</sup>. Chemin faisant, nous rencontrons des ruines considérables, parmi lesquelles des cubes de mosaïques attirent notre attention.

La source est réellement fermée, sinon scellée. Est-ce pour nous le faire observer que l'Arabe lève si solennellement sa clef et attend un moment avant d'ouvrir? Nous descendons par un long escalier dans une première chambre voûtée où se trouve un bassin rectangulaire rempli de la plus belle eau qu'on puisse voir. Nous la goûtons; elle est bonne, mais moins fraîche que celle de Bethléem. Cette source jaillit du roc dans une chambre voisine de celle-ci et pareillement cintrée. Après s'être, pour ainsi dire, reconnue dans

<sup>1</sup> Cantic. cant., iv, 12.

ce bassin, la source se dirige par un conduit creusé dans le roc, vers les vasques de Salomon, qu'elle longe, se déversant en partie dans chacune d'elles, mais sans interrompre sa course vers Bethléem et jusqu'à Jérusalem.

Ces vasques, que nous allons voir de près, ont-elles été construites par le roi dont elles portent le nom? Elles ne seraient dignes de lui que par leurs proportions gigantesques. La première mesure cent seize mètres de long sur soixante-dix de large. La seconde, qui la suit à cinquante pas plus bas, a la même largeur moyenne et cent vingt-neuf mètres de longueur. La troisième, qui est la plus basse vers le levant, est plus grande encore, cent soixante-dix-sept mètres sur quinze de profondeur et une largeur finale de quatre-vingt-trois. Quant à leur construction, elle n'a rien de l'architecture salomonienne. Au reste ni l'Écriture ni Josèphe ne parlent de ces immenses réservoirs. Ils sont aujourd'hui dans un état pitoyable. Des myriades de grenouilles y prennent leurs ébats dans quelques centimètres d'eau et beaucoup de vase. M. Vigoureux y descend par des escaliers qui ne me tentent pas. Il constate que les assises les plus profondes ne sont pas de plus bel appareil que les plus hautes. Comme je contemple son courage au milieu des batraciens qui l'insultent de leurs coassements enragés, un reptile sautille entre mes bottes et s'enfuit sous l'herbe. Les moukres disent que c'est un aspic. Nous ne tenons pas à le constater plus immédiatement.

La compagnie Cook a dressé ici des tentes pour deux Anglais. Nous expérimentons ce système de campement, qui ne nous a jamais souri. Il est assurément le plus propre, mais aussi le plus chaud et le plus froid. Après cela demeure-t-il le plus commode? Plus que jamais nous y renouons à l'unanimité.

Nos chevaux sont impatients; l'un d'eux s'enfuit à travers champs pour se dégourdir les jambes. Pauvres bêtes! nous ne sommes qu'au commencement de l'étape. Les vallons et les montagnes qui se succèdent deviennent de plus en plus arides et sauvages. A l'aspect de cet affreux paysage, je comprends ce qu'il y eut de rude et d'énergique dans le pâtre pris par Dieu, sur ces monts rocailloux, pour en faire un prophète. Amos fut de Thékoa dont nous voyons les ruines à notre gauche. Dans ces sites déserts il avait entendu rugir le lion, il l'avait vu dévorer ses brebis. « Faut-il s'étonner, dit saint Jérôme, de son langage imagé et énergique? »

Nous rencontrons quelques Arabes voyageant pour leurs affaires. Ils vont à pied, silencieux, graves, préoccupés, comme si dans leur tête ils portaient les destinées d'un empire. Leur main nerveuse s'appuie énergiquement sur le *makkal* des anciens, ce bâton compagnon obligé des longs voyages. Chez quelques-uns, il est sculpté et nous rappelle celui que Thamar, déguisée en courtisane, demanda à son beau-père Juda. Au reste, l'étrange scène si naïvement racontée dans la Genèse dut se passer par ici.

A une heure nous arrivons à Aïn-Diroueh. On dit que c'est la fontaine où l'eunuque de la Candace d'Éthiopie demanda à descendre pour être baptisé. Je n'en crois rien, et je dirai pourquoi dans mon premier volume de *l'Œuvre des Apôtres*; mais je déclare qu'avec une pareille ardeur, dans un autre ordre de choses fort différent, nous demandons, nous aussi, à descendre. C'est pour déjeuner.

Ne cherchons pas d'arbres; depuis dix heures du matin nous en avons vu cinq et à distance. Il paraît que pour faire de la chaux on a épuisé les forêts de chênes-verts qui couvraient autrefois le pays. D'énormes rochers qui forment muraille nous offrent quelques centimètres d'ombre. Nous acceptons faute de mieux, et le repas commence avec un enthousiasme réel. Des enfants viennent aussitôt autour de nous et se disputent les os de poulet que nous jetons. Nous songeons tout naturellement à leur faire un petit régal avec de la viande et du pain, ce qui paraît être médiocrement du goût de nos moukres, escomptant d'avance nos restes à leur propre profit. Des femmes qui puisent de l'eau à la fontaine nous ont vus. L'une d'elles a deux enfants dans le groupe de nos jeunes convives. Elle s'approche, l'outre pleine sur le dos; la joie et la reconnaissance éclatent sur ses traits. Au milieu de son discours, dont nous ne comprenons pas un traitre mot, elle produit tout à coup un argument nouveau, auquel chacun de nous était loin de s'attendre, c'est un troisième enfant, caché dans une poche au-dessus

de la peau de bouc, tout petit et tout nu. Elle le tient à la main en discourant; il n'a pas du tout l'air malheureux de cette exhibition. Mais c'est un de trop, paraît-il, si insignifiant qu'il puisse être. Un des moukres a murmuré quelque chose entre ses dents. Quoi? Un reproche? une menace? une injure? La femme a été frappée au cœur. Sans dire un mot de plus, d'un geste désespéré elle a donné aux deux aînés le signal de la fuite, et, remettant l'autre dans le sac, elle s'est éloignée en courant. Nous ne l'avons plus revue. A quel sentiment a-t-elle obéi? Je voudrais le savoir. Comme elle a accepté et subi sans discussion la supériorité même de l'homme qui lui était étranger et inconnu! Que ces pauvres natures, si tristement asservies, sont loin de soupçonner leurs droits et leur véritable destinée! Le moukre, que je regarde sévèrement, n'y gagnera rien; et nous donnerons tout aux chiens plutôt que de lui laisser ce que sa gourmandise convoite.

La fontaine que nous examinons de près a cela de particulier, comme l'observe saint Jérôme, qu'un puits l'absorbe sur place, quoiqu'elle sorte très abondante du rocher. Des ruines d'une vieille église au-dessus de la source indiquent qu'on a voulu honorer ici le baptême de l'eunuque. En réalité, la tradition qui a marqué cette place remonte à saint Jérôme, à Eusèbe et au pèlerin de Bordeaux. Une route très ancienne, dont nous avons fort désagréablement suivi la trace pendant quelque temps, et qui nous rappelait celle de Jé-

richo, passait ici pour aller à Hébron en bifurquant peut-être vers Gaza. On trouva assez naturel de faire arrêter l'Eunuque à une si belle source, comme plus tard on a trouvé plus commode de le faire baptiser tout près de Jérusalem à Aïn-el-Hanieh. Mais dans l'une et l'autre indication on a oublié que Philippe, quand il reçut du ciel l'ordre d'aller sur la route de Gaza, était en Samarie, et par conséquent fort loin du point où nous sommes; que le chemin le plus fréquenté par les chars pour aller de Jérusalem à la capitale des Philistins était celui qui, passant par Emmaüs, Nicopolis, traversait la plaine de Séphéla, et qu'en aucune façon la route d'Hébron ne pouvait être appelée une route déserte<sup>1</sup>, étant une des plus pratiquées de la Palestine. Et il ne faut pas objecter qu'elle le devenait d'ici à Gaza, puisque c'est avant la bifurcation que Philippe rejoint l'Eunuque. Au reste, après la bifurcation, il est douteux qu'elle ait jamais été carrossable.

Mes deux compagnons, plus intrépides que moi, vont inspecter les excavations funéraires qui abondent autour de nous. Elles n'ont rien de particulier. A deux heures nous sommes à cheval. Le P. Guilbermin est un écuyer émérite. Les ruines de Bethsour, sur la colline à l'ouest, lui paraissent dignes d'une visite, et, à travers les pierres et les buissons, en un temps de galop le voilà au pied de la vieille cité. M. Vigouroux, aussi curieux mais

<sup>1</sup> Act., VIII, 26.

plus médiocre cavalier, le suit de loin. Moi, je chevauche modestement sur la route, non sans jalouser un peu leurs aptitudes pour l'équitation. La tour qui subsiste en partie n'est pas de facture judaïque. De nombreuses grottes sépulcrales, de vastes ruines, des fragments de mosaïques, établissent qu'il y eut ici une ville importante. Le nom de Bordj-Sour et le voisinage de Halhoul, qui est à notre gauche, nous reportent naturellement au texte de Josué, où Halhoul et Bethsour sont placées à côté l'une de l'autre<sup>1</sup>. C'est donc ici la ville où Judas Machabée battit Lysias<sup>2</sup>, au moins à en croire les Septante. La Vulgate porte Béthoron au lieu de Béthsoura et déplace ainsi considérablement le théâtre de la bataille.

Notre chemin monte, descend et serpente à travers ces terres vagues qui sont la propriété de tous et où, à travers les pierres, poussent assez de broussailles et de plantes aromatiques pour faire les délices de nombreux troupeaux. C'est ce que les anciens Hébreux appelaient le *midbar*. Dans ces vastes espaces campèrent jadis les patriarches, menant à peu près la vie nomade des Bédouins de nos jours. Joseph les dépeignait à Pharaon comme des pasteurs de père en fils, et leur goût était surtout d'élever des troupeaux. Simples, hospitaliers, braves, fidèles à la parole donnée, ils honoraient le vrai Dieu sous la tente

<sup>1</sup> Josué, xv, 59.

<sup>2</sup> *Ibid.*

et au milieu de cette nature toute pleine de lui, où sa colère parlait à travers les orages et la sécheresse obstinée, et sa miséricorde par la fécondité des femmes et la végétation de la terre sous les bienfaisantes rosées.

D'eux Jéhovah fit le peuple choisi. Partout ici ils ont creusé des puits, ménagé des sources, élevé des tours pour surveiller leurs troupeaux et se défendre contre l'ennemi. Un arbre, chêne ou térébinthe, leur servait de point de repère au milieu de leurs excursions. Ils aimaient peu le bruit des villes. Très rapidement ils s'enrichissaient. Quand Dieu voulut en faire un peuple stable, autour d'un autel et dans une patrie, il inspira à Moïse de fonder sa constitution sur l'agriculture, qui les attacha au sol. Mais cette race garda quand même le goût de la vie simple et naïve, la seule au fond qui laisse voir tout l'homme sous son aspect le plus humain et le plus vrai.

Un jeune ménage que nous rencontrons, escorté de trois serviteurs et d'autant de chameaux chargés de meubles, me rappelle la charmante histoire d'Axa, l'épouse d'Othoniel. Son mari l'avait obtenue de son père par un acte de bravoure en s'emparant de Cariath-Sépher. Or, comme ils partaient pour aller s'établir sur leurs terres, Othoniel lui persuada de demander à son père Caleb un champ de plus. Elle comprit à demi-mot, et, connaissant bien les faiblesses de l'amour paternel, elle attendit le moment douloureux de la séparation pour articuler sa requête. Quand elle fut sur son

âne, enveloppée dans son voile et accroupie sur ses jambes, comme la dame que nous voyons ici, elle se mit à soupirer. Et Caleb, cet homme rude, ce vaillant qui avait exploré le premier la terre de Chanaan, et qui, quarante ans après, avait demandé le lot promis par Moïse en se chargeant, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, d'en expulser les Anakim, géants redoutables auprès de qui les Hébreux semblaient des sauterelles, Caleb se sentit attendri : « Qu'as-tu, ma fille ? dit-il. — Donne-moi ta bénédiction, » répondit l'enfant. Et après une hésitation, ou peut-être un autre soupir : « Tu m'as assigné pour dot une terre au midi, brûlée par le soleil. Ajoutes-y les sources d'eau pour l'arroser. » Et en bon père Caleb fit selon ses désirs<sup>1</sup>.

Après avoir laissé à notre gauche Ramath-el-Khalil, que nous visiterons demain, nous descendons dans la vallée, qui est probablement celle de Nehel-Escol. L'une des sources qui s'y trouvent avant d'entrer à Hébron porte encore le nom de Aïn-Eskali. C'est ici que les douze espions envoyés par Moïse coupèrent la fameuse branche de vigne avec sa grappe de raisins, et la portèrent à deux au moyen d'une perche. Depuis que nous avons vu le cep autrement prodigieux de Jéricho, ce détail ne nous étonne plus. Ils y cueillirent aussi des grenades et des figues. Je ne doute pas que dans quatre mois on n'y trouve encore tout cela.

Dans des enclos fermés par des murs en pierre

<sup>1</sup> Josué, xv, 16 et suiv.

sèche, on voit, en effet, de fort belles vignes parmi des figuiers et des grenadiers. On les laisse à très long bois, à peu près comme nos treilles. Seulement elles demeurent couchées à terre jusqu'au moment de la végétation, alors seulement à l'aide de piquets on les relève à une hauteur suffisante pour permettre au fruit de se développer et de mûrir. Nous examinons les anciens pressoirs que l'on rencontre encore çà et là. Ils sont creusés dans le roc et ont d'ordinaire deux compartiments, l'un supérieur, appelé en hébreu *gath* ou *poura*, — les hommes y entraient pour fouler les grappes, — l'autre inférieur, *yekeb*, qui recevait le moût.

C'est par ce chemin qu'Abner, ayant promis à David de lui ramener tout Israël, s'en allait en paix vers Benjamin, lorsque des messagers de Joab le ramenèrent à Hébron. Là ce général haineux et jaloux le prenant à l'écart au milieu de la porte, comme pour lui parler en secret, le frappa au ventre et le tua. Il prétendait venger ainsi la mort de son frère Asaël, tué par Abner au combat de Gabaon. David pleura ce crime, composa un chant funèbre et refusa de manger parce qu'un vaillant capitaine était tombé en Israël. Son pouvoir n'était pas encore assez affermi pour venger ce crime.

Nous entrons dans Hébron.

C'est une des plus anciennes villes du monde. Son vieux nom de Kiriath-Arba rappelait la tribu d'hommes redoutables qui l'avait occupée. Les espions qui y étaient venus, rendant compte à Moïse et au peuple de ce qu'ils avaient vu, disaient : « C'est

un pays où coulent le lait et le miel, et en voici les fruits. Mais le peuple qui l'habite est terrible, les villes sont fortifiées et très grandes; nous y avons même trouvé des enfants d'Anak. » Anak était fils d'Arba et père d'une race de géants. Les habitants actuels d'Hébron ont conservé la réputation d'hommes violents et fanatiques. On nous apprend qu'ils viennent de poursuivre à coups de pierres les deux révérends anglais sous la tente desquels nous nous sommes assis aux vasques de Salomon. Il paraît que ces visiteurs ont cherché à pénétrer de force dans la mosquée qui couvre la caverne de Macphéla. Quoi qu'il en soit de l'incident, nous mettons respectueusement pied à terre pour parcourir l'antique cité des patriarches. Elle n'a plus de remparts. Deux collines l'enferment comme dans un berceau, où elle s'appuie surtout vers le nord, à notre gauche. Le quartier qui est au sud de l'Ouady-el-Khalil n'a pas d'importance. Les maisons, pittoresquement étagées, se groupent plus volontiers autour du monument qui est la grande relique d'Hébron, la mosquée d'Abraham, où nous voulons aller tout d'abord.

Un des anciens de la ville est déjà accouru pour nous offrir ses services; et il a, paraît-il, de tels titres à être le cicerone des voyageurs les mieux notés, qu'il n'admet pas la concurrence. Il est vieux et voûté; mais quand il lève son bâton pour éloigner ceux qui viennent mal à propos se mêler à ses magistrales démonstrations, je crois surprendre en lui un faux air des vieux fils d'Anak. Les rues

que nous traversons sont mal ou point pavées. Quelques marchands, plus minables encore que ceux de Jérusalem, constituent ce qu'on appelle un bazar, et nous offrent des oranges, des amandes vertes et une sorte de pâte blanche dont j'ignore le nom et encore plus le goût. Rien ne nous tente; on nous regarde d'ailleurs sans la moindre sympathie. Au coin d'une rue, une femme quitte son métier à tisser et se précipite pour nous examiner de plus près. C'est bien cette Dalila aux longues tresses noires et crépues, au large collier de verre encadrant son cou bronzé, aux fortes boucles d'oreilles tombant jusque sur ses épaules, aux grands yeux pleins de séduction et de fourberie, à la taille haute et à l'air provocateur dont les peintres ont tant de fois reproduit le type. Quoi qu'il en soit de la femme elle-même, qui nous importe peu, c'est à un métier en tout semblable au sien que fut un jour tissée, par une méchante fille, la chevelure à sept tresses de Samson endormi. Seulement quand Dalila, les ayant mêlées avec la chaîne du tissu et fixées par la cheville, crut avoir enchaîné son prisonnier, à ce cri : « Samson, voici les Philistins! » Samson ne fit que secouer sa chevelure et arracha la cheville du tissu et le tissu<sup>1</sup>.

Le Kalaat, qui sert de caserne à la garnison, est un édifice du temps des Croisades. Les juifs y vénéraient au fond de la cour, dans l'Ouéli-Yousephen-Naddjar, le tombeau d'Abner et d'Isboseth. Les

<sup>1</sup> Juges, xvi, 13.

musulmans y rendent hommage à la mémoire du *Seigneur Joseph le charpentier*. Pourquoi ce souvenir du père nourricier de Jésus est-il vénéré ici? Nul ne le sait.

Abordons immédiatement la fameuse mosquée d'El-Khalil par la porte du sud-ouest. Elle s'ouvre sur un large escalier où un groupe d'hommes de mine assez désobligeante nous arrête au cinquième degré. Il paraît que c'est le point extrême où expirent tous droits de quiconque n'est pas disciple de l'islam. Il eût été plus simple de nous arrêter à la porte même, car dans la galerie où nous sommes on ne voit absolument rien. Je me trompe, on voit les magnifiques restes d'un mur antique, que nous retrouverons plus caractérisé encore à l'entrée du sud-est. Ces grands blocs de pierre, dont quelques-uns mesurent plus de sept mètres de long, ont été taillés avec un art aussi remarquable que ceux du Haram. Des hommes compétents ont supposé que David, ayant été roi à Hébron<sup>1</sup> durant sept ans, avant de transporter sa capitale dans la ville des Jébuséens, avait pu élever cette superbe enceinte autour de la tombe des patriarches. La tradition populaire fait aussi remonter au grand roi la belle construction. Mais David, au milieu des guerres qui remplirent les débuts de son règne, eut-il le temps de rien édifier?

Puisque nous ne pouvons, sans exposer notre vie, pénétrer dans l'édifice, cherchons à le domi-

<sup>1</sup> II Rois, II, 1, 4, 11.

ner pour essayer d'en reconnaître le plan. C'est facile, car il est en partie engagé dans la montagne, et le mur du nord doit être formé par le rocher taillé à pic. Nous escaladons la hauteur au milieu d'une nuée de curieux qui murmurent, nous interpellent et semblent vouloir s'opposer à notre mouvement tournant. Le hasard nous fait voir qu'ils sont plus bruyants que courageux. Arrivés au point culminant, M. Vigouroux tire de sa poche une lunette que les Arabes prennent pour un revolver, et dans la panique générale ils se mettent à fuir et à dégringoler avec une rapidité qui nous rassure. En réalité, voici ce que nous saisissons de la célèbre mosquée. Un mur de construction juive, haut de dix-huit mètres avec pilastres sans chapiteaux, forme un rectangle de soixante-cinq mètres de long sur trente-cinq de large. Des quatre minarets que les musulmans y avaient élevés, deux seulement subsistent, l'un à nos pieds et l'autre à l'extrémité diagonalement opposée.

Nous reconnaissons assez bien la partie qui constitue la cour, et qui est au couchant. D'après le plan de M. Pierotti, qui a pu y pénétrer avec le marquis de Bute en 1866, si nous l'abordions par l'entrée intérieure, immédiatement au-dessous de nous, et à laquelle nous conduisait l'escalier où nous avons été arrêtés, nous aurions à droite le tombeau de Lia et celui de Jacob, à gauche celui de Sara et celui d'Abraham. Ces deux derniers sont dans le vestibule qui précède la mosquée. Celle-ci, dont nous voyons fort bien

la toiture à double versant, rappelle l'église de la Nativité à Bethléhem et la mosquée d'El-Aksa à Jérusalem. Elle a été l'œuvre des chrétiens du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle. Là sont les tombeaux de Rebecca et d'Isaac. La plupart des musulmans les vénèrent dans les sarcophages supérieurs couverts de riches tapis, mais les plus éclairés savent qu'ils se trouvent dans une crypte profonde où les avaient vus nos plus anciens pèlerins. L'entrée de cette crypte est entre le tombeau d'Abraham et celui de Sara. La caverne réellement double répond à la signification du mot *macphelah*. Difficilement on contesterait l'authenticité de ce lieu, car, à travers les siècles, les témoignages s'échafaudent décisifs et ininterrompus depuis nos premiers pèlerins<sup>1</sup>, nos vieux auteurs ecclésiastiques et Josèphe lui-même<sup>2</sup>, jusqu'aux plus anciennes indications de la Bible<sup>3</sup>.

D'après le baromètre, nous sommes sur cette colline à neuf cents mètres au-dessus du niveau

<sup>1</sup> Le pèlerin de Bordeaux place à deux milles du térébinthe d'Hébron le célèbre monument qu'il décrit : « Memoria per quadrum ex lapidibus miræ pulchritudinis, etc. » Après lui Antonin le martyr ajoute de nouveaux détails : « Est ibi basilica ædificata in quadriporticus, atrium in medio discooperatum et per medium discurrit cancellus. » Arculf observe que les pieds des patriarches étaient tournés vers le sud et la tête vers le nord. Chacun des tombeaux était recouvert d'une pierre blanche figurant une basilique. La sépulture des femmes était moins belle que celle des hommes.

<sup>2</sup> Josèphe dit : « Les tombeaux d'Abraham et de ses fils se voient encore dans la petite ville ; ils sont en très beau marbre et admirablement travaillés. » (*B. J.*, iv, 9, 17.) En observant qu'on les montre encore, l'historien les suppose très anciens.

<sup>3</sup> Genèse, xxiii, 16-18; xxv, 9; xlix, 30; L, 13.

de la mer. Pour visiter l'entrée du sud-est il faut redescendre. Ici on nous concède, — c'est un progrès, — le droit d'introduire le bras dans un trou mystérieux, obscur et profond pour y toucher une pierre qui fait partie du tombeau d'Isaac. M. Vigoureux et le P. Guillermin tentent seuls l'expérience et reviennent avec leur main intacte. C'est heureux. Je ne puis oublier qu'ici même David fit couper celles de Recab et de Baanah, les deux meurtriers d'Isboseth. Allons visiter l'antique réservoir où elles furent suspendues. C'était un rude temps que celui-là. David n'acceptait pas qu'on lui fit la cour par des œuvres de forfaiture.

La piscine fameuse rappelle les Vasques de Salomon. Elle forme un carré de quarante mètres de côté sur dix de profondeur. Des femmes y remplissent leurs outres en peau de bouc. Les bestiaux et les hommes viennent y boire. Quelqu'un songe-t-il à Hébron que les pieds et les mains des deux fils de Rimmon pendirent ici tout sanglants? Les deux brigands étaient entrés dans la maison d'Isboseth, dernier fils de Saül, comme pour prendre du froment. La journée était chaude, et le jeune prétendant faisait son sommeil de midi. Ils le frappèrent au ventre et lui tranchèrent la tête pour l'apporter à David. Le roi fut outré de l'odieuse trahison, et, sans s'occuper de la pensée qui l'avait inspirée, il les fit mettre à mort<sup>1</sup>.

Une autre piscine, moins grande que celle-ci et

<sup>1</sup> II Rois, iv.

très irrégulière, paraît remonter encore à une haute antiquité. Le cimetière musulman, où nous passons, est le rendez-vous traditionnel des chèvres et des brebis que les pasteurs vont chaque jour garder dans la montagne. Le nombre de ces bonnes bêtes est incalculable. En attendant que chacune vienne reconnaître les siennes et les appeler par un petit cri perçant et d'un effet magique, elles gambadent dans le séjour des morts. Deux, gracieusement perchées aux extrémités d'une tombe, me rappellent les deux anges Munkir et Nekir, qui, selon la croyance musulmane, doivent un jour siéger là pour juger le défunt.

Du haut des minarets, les muezzins annoncent solennellement la prière. La nuit arrive. Nous aurons notre gîte dans une maison blanche et bleue, d'assez belle apparence, que j'ai remarquée à l'entrée de la ville. Le drogman prétend que nous y serons bien. Allons l'expérimenter. Chemin faisant, nous sommes impressionnés par le spectacle qu'offre un groupe d'hommes en prière à la porte d'une mosquée. Ils sont bien trois à quatre cents. Rien de plus correct que l'ensemble de leurs mouvements. On dirait un bataillon faisant l'exercice sur place. L'iman qui préside est scrupuleusement suivi dans chacune de ses inflexions et dans sa psalmodie. Un caporal instructeur en face de ses hommes n'a pas plus de succès. Autrefois Daniel se tournait vers Jérusalem pour prier, ceux-ci se tournent vers la Mekke. « *Allah-hû-Abkar!* Dieu est grand! » disent-ils en levant les mains à la

hauteur de la tête. Puis leur prière demeure un instant silencieuse pour se traduire bientôt en une gymnastique sacrée que je n'essayerai pas de décrire. Qu'un sentiment religieux anime ces gens-là, ce n'est pas douteux. Mais ce ritualisme tout mécanique, ces exhibitions mystiques, ce formalisme, est-ce vraiment de la religion ? A ce compte les pharisiens eussent été plus religieux que Jésus-Christ. Avec plus d'ensemble encore qu'ils n'en mettent à prier, ces coquins nous dévaliseraient cette nuit, si peu qu'on leur en offrit l'occasion. La religion doit surtout former l'homme moral. Elle exige de nous non pas seulement la foi, mais la vertu.

C'est chez des Juifs que nous sommes logés. Par un escalier de bois on monte sur la terrasse, et là nous occupons la chambre haute, l'appartement d'honneur, le cénacle. Notre première impression est bonne. Dans la salle spacieuse, voûtée, blanchie à la chaux, trois lits sont préparés. Au milieu une table est dressée. On s'y installe. Horreur ! nous demeurons stupéfaits, sans voix, sans mouvement. Avant nous, plus affamés que nous, des punaises par myriades processionnent sur notre table et cherchent fortune jusque sur notre pain. Inutile de demander s'il y en a dans les lits. Les murs crevassés en sont peuplés. Que faire ? Changer de gîte n'est plus possible. Le drogman invective les hôtes. Ceux-ci organisent une chasse générale. Il faudrait cent hommes et cent ans de travail pour supprimer cette abondance d'hé-

miptères. Le P. Guillermin, avec sa résignation religieuse, déclare qu'il dormira sur sa chaise. Mais sa blanche robe est déjà envahie par ces bêtes féroces, qui se plaisent surtout à chercher la chair humaine à travers le linge blanc. Pour M. Vigouroux, faute de draps, — il n'en est jamais question dans la Bible, et pratiquement les Juifs d'aujourd'hui ne paraissent pas avoir comblé cette lacune, — nous obtenons le voile de la dame de la maison. Il s'y roule comme il peut ; mais la toile, raidie par une forte couche d'amidon, produit au moindre mouvement des effets de tonnerre lointain, sans compter que, se prêtant fort peu à prendre les plis du corps, elle devient le gîte le plus commode et le plus agréable pour les bêtes qui nous persécutent. Quant à moi, j'ai le regret de démolir mon lit au moment même où j'en prends possession. Aller humer l'air sur la terrasse n'est pas prudent. Le lendemain on aurait la fièvre. Pour nous aider à prendre patience, plus de mille chacals et autant de chiens nous offrent le concert le plus soutenu, le plus discordant, le plus abominable que l'on puisse imaginer, jusqu'au moment où l'aurore bénie vient enfin nous délivrer. Je ne m'étonne pas que dans un tel pays Samson ait pu réunir assez de ces détestables fauves pour incendier les moissons des Philistins, et que David, qui avait entendu ces bandes d'animaux furieux, ait souhaité à ses persécuteurs de devenir la proie des *schoualim*.

Jeudi, 22 mars.

Comme le drogman règle les comptes, nos Juifs veulent nous appliquer à la lettre le précepte du Lévitique : « Tout vase de terre qui aura été touché sera brisé, et tout vase de bois sera purifié dans l'eau<sup>1</sup>. » Ils oublient que, grâce à Dieu, nous ne sommes pas dans le cas prévu par Moïse. Le drogman n'entend ni acheter ni payer les ustensiles multiples qui nous ont servi à notre repas du soir. Nous y sommes moins disposés encore. A l'unanimité nous votons que ces braves sémites doivent tout d'abord purifier leur maison; ce sera plus sage, plus conforme à la loi de Moïse et plus agréable à ceux qui viendront après nous.

Laissant bientôt la route qui va directement d'Hébron à Jérusalem, nous prenons à gauche le sentier qui conduit à la maison des Russes. C'est là qu'il aurait fallu aller coucher hier pour être moins mal. Les mésaventures de voyage réjouissent quand elles sont passées, et notre imagination se montre plus alerte que jamais. Un beau vieillard qui passe sur son âne porte en croupe son jeune fils. Deux serviteurs l'accompagnent. Le groupe nous rappelle Abraham, qui jadis, sur une pareille monture, partit, lui aussi, un matin de ce campement des Chênes, où nous passons, pour aller à la

<sup>1</sup> Lévit., xii, 12.

montagne de la Vision offrir le plus héroïque des sacrifices. Espérons que ces honnêtes voyageurs, après nous avoir gravement salués, ne vont pas à un si terrible rendez-vous.

L'arbre qu'on appelle le chêne de Mamré est vénérable, mais il ne remonte ni à Abraham, ni même à Jésus-Christ. Saint Jérôme supposait que celui sous lequel avait vécu le patriarche était mort au temps de Constantin. D'ailleurs, nous allons voir tout à l'heure qu'il ne faudrait pas le chercher ici. On peut croire toutefois que nous sommes en présence d'un dernier rejeton de ces forêts antiques où paissaient les troupeaux du patriarche. Le chêne est bien l'arbre vigoureux et vivace entre tous. Celui-ci n'est pas très élevé. De son large tronc ravagé par les siècles, et qui mesure sept mètres de circonférence, les branches retombent fortes et noueuses, quoique cruellement brûlées par le soleil ou dépouillées par la tempête. Elles couvrent une circonférence qui a près de trente mètres de diamètre. Le pied est protégé par un mur de vingt mètres de pourtour. Il suffit de nous dresser sur nos étriers pour cueillir des feuilles. Le gardien nous ramasse quelques glands.

Sans perdre de temps nous côtoyons la belle maison des Russes, et, à travers des vignes en terrasses, nous montons jusqu'à la route d'Hébron, qu'il faut rejoindre à la partie supérieure du Nehel-Escol. Sur notre gauche nous avons laissé la belle source de l'Aqueduc, les ruines du village des Chrétiens, dit encore de Marie, parce qu'on sup-

posait que là s'était arrêtée la sainte Famille allant en Égypte. Arrivés au sommet du plateau, nous nous dirigeons à travers champs, en franchissant un ravin, vers les ruines de Ramat-el-Khalil. De tout temps les Juifs d'Hébron ont cru que c'était là le lieu où le Père des Croyants était venu planter sa tente, quand il se fut séparé de Loth son neveu. En réalité, les divers noms qu'on prononce autour de nous rappellent le souvenir d'Abraham. L'enceinte où nous entrons est désignée comme la *Hauteur de l'Ami de Dieu*; le puits qui s'y trouve est dit d'*Abraham*; la montagne qui est un peu plus bas est appelée du *Patriarche*; le vallon qui est à notre gauche, vers l'est, se nomme *El-Bothmeh* ou du *Térébinthe*. Au reste, que seraient ces vastes ruines, sinon la consécration de quelque grand souvenir? De l'enceinte rectangulaire, nous ne voyons que les côtés ouest et sud, celui-ci mesurant soixante-dix pas de long et celui-là cinquante à peine. Les deux autres ont disparu. La construction est en fort belles pierres de trois à cinq mètres de long, mais de moins d'un mètre de haut. Elles sont posées sur champ, sauf une avec rebord et la plus longue de toutes, qui est à plat, abaissant ainsi tout à coup le mur occidental, sans qu'on puisse soupçonner dans quel but. Cette dépression subite est, en effet, insuffisante pour constituer une porte. L'enceinte, à sa partie méridionale, qui est la plus élevée, n'atteint pas deux mètres de hauteur. Elle est construite sur un plan incliné qui se divisait peut-être en trois terrasses superposées. Avait-on

voulu figurer ainsi le campement du patriarche, ou même embrasser exactement le lieu qu'il occupa? A ce compte on devait y voir jadis l'arbre traditionnel, l'autel et le puits. De l'arbre et de l'autel, il n'en reste pas trace. Le puits à l'angle sud-ouest est parfaitement bâti. Peut-être a-t-il été refait au temps où fut élevée l'enceinte sacrée? A la margelle nous remarquons un débris de corniche d'une belle simplicité. C'est la seule trace de sculpture que nous ayons vue dans tous ces débris amoncelés.

A soixante pas vers le levant, d'autres ruines marquent d'abord la place d'une église, et dans leur prolongement sur la hauteur, celle du village qui dut l'entourer.

M. Guérin a émis l'ingénieuse conjecture que cette enceinte, édifiée par les Juifs ou par les Iduméens, maîtres d'Hébron avant les victoires de Judas Machabée, fut comme une sorte de sanctuaire en plein air, un *téménos*, où les foules venaient vénérer le grand souvenir du Père des Croyants. Des pratiques superstitieuses et même des démonstrations païennes souillèrent plus tard ce lieu vénérable. Des marchés célèbres s'y établirent, dans le genre de ceux que nous avons signalés à Tintah en Égypte. Saint Jérôme nous apprend qu'au <sup>ii</sup>e siècle de l'ère chrétienne, les partisans de Barchochéba échappés au glaive des romains y furent vendus comme esclaves à des marchands égyptiens<sup>1</sup>. Plus tard Eutropia, belle-mère de Constantin, ayant vu

<sup>1</sup> In *Jerem.*, xxxi.

de ses propres yeux les superstitions scandaleuses qui se produisaient à l'arbre d'Abraham, en avertit l'empereur. Celui-ci<sup>1</sup> donna l'ordre de renverser les idoles que les païens avaient établies en ce lieu et d'y ériger un oratoire (*οἶκον εὐκτήριον*). Est-ce celui dont nous voyons les restes? C'est possible. En tout cas, nous ne saurions retrouver dans ces ruines la basilique si admirablement belle dont parle le pèlerin de Bordeaux, *Basilica miræ pulchritudinis*. Des fouilles auraient ici d'excellents résultats. Quant au dernier mot de la grande construction rectangulaire, je pense qu'il est encore à trouver.

Le site de Ramat-el-Khalil, désigné par la tradition comme le campement d'Abraham, est exactement dans la donnée scripturaire : « Il leva ses tentes et vint habiter parmi les chênes de Mamré, qui sont près d'Hébron, et là il bâtit un autel à Jéhovah<sup>2</sup>... », et il enterra Sara, son épouse, dans la caverne du champ de Macphela, à la face (*al-penei*) ou en avant de Mamré<sup>3</sup>. » La sépulture de Sara est, en effet, au sud, au-devant de nous.

D'ici Abraham partit à la poursuite de Chodorlaomor, qu'il atteignit seulement aux sources du Jourdain. C'est sur ce versant de la montagne que Dieu, l'entraînant hors de sa tente, lui dit : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu peux. Ainsi sera ta postérité. » Ici, à côté des victimes

<sup>1</sup> Eusèbe, *H. E.*, I, 48. *Vit. Const.*, LVII.

<sup>2</sup> Gen., XIII, 18.

<sup>3</sup> Gen., XXIII, 19.

qu'il avait coupées en deux et défendues contre les oiseaux de proie, le patriarche, sous l'impression d'une grande frayeur et au milieu des ténèbres, entendit les prédictions de Jéhovah au sujet de la servitude d'Égypte, tandis que les flammes d'une fournaise ardente passaient entre les animaux partagés. Ici Agar lui donna Ismaël. Ici Dieu changea son nom de Père Élevé, *Abram*, en celui de Père d'une Multitude, *Abraham*, et la circoncision fut établie pour marquer les droits de Jéhovah sur chaque enfant d'Israël. Sous les chênes de Mamré vinrent les trois anges auxquels Abraham offrit, avec ses hommages, la plus cordiale hospitalité. A cette occasion Sara se mit à pétrir des gâteaux avec trois mesures de fleur de farine, on immola un veau tendre et exquis qu'un serviteur prépara aussitôt, et on compléta le festin avec cette crème de lait qu'on nous a servie tant de fois avec un perpétuel insuccès. Ici l'épouse du patriarche à qui on promettait un fils se mit à rire, et pour s'excuser dit un mensonge. En quittant cette colline, les anges prirent le chemin de Sodome, et Abraham les accompagna. D'ici même, le lendemain, le patriarche vit monter vers le ciel les cendres des villes coupables. C'est à Mamré qu'il revint après son long séjour à Gêrar et à Bersabée, sur la frontière méridionale de la Palestine. Ici mourut Sara. Ici probablement il mourut lui-même. D'ici ses fils, comblés de ses largesses, se répandirent vers l'orient et peuplèrent le désert, tandis qu'Isaac, héritier des biens paternels, demeurait dans le pays.

Notre imagination reconstitue sans peine le paysage d'autrefois. Au milieu des vieux chênes qui lui donnaient quelque fraîcheur, une tente plus haute que les autres était dressée. Quelques-unes moins belles, pour les femmes et les enfants, l'entouraient. Un peu plus loin, et convenablement disséminées pour la surveillance, étaient celles des surveillants. Un soir le patriarche s'était arrêté là, et, de son bâton décrivant dans l'air un long signe, il avait marqué le lieu du campement pour ses hommes et ses troupeaux. Ensuite, bénissant Dieu, il avait élevé un autel, offert un sacrifice et pris ainsi possession de la terre. Sous les arbres durant la chaleur du jour, dans sa tente pendant la nuit, il jouissait paisiblement de la vie dans une union parfaite avec le Dieu qui le comblait de ses faveurs. A ce puits, Sara, Agar et les autres servantes venaient puiser de l'eau. Pourquoi ne pas tenter de le recréer? Peut-être nous réserverait-il la surprise de quelque vieux souvenir caché dans sa vase profonde? Nous y faisons remplir nos gargoulettes. A déjeuner nous boirons de l'eau du puits d'Abraham.

Durant trois heures nous chevauchons sous un soleil de feu. La halte est aux vieux oliviers de Kherbet-Koufin. On y respire un air excellent. Après le repas, le sommeil nous gagne. Des pèlerins fort bruyants campent non loin de nous. Les chevaux paissent impunément à travers des blés maigres et rares qui poussent dans le terrain pierreux.

A deux heures nous repartons. La chaleur est intense. Que sont devenues les forêts où se cacha

David <sup>1</sup>? Quelques pères nous donnent du lait. Si active que soit notre imagination, aucun d'eux n'évoque le souvenir du pasteur biblique, symbole de Jéhovah, conduisant Joseph ou le peuple d'Israël comme sa brebis. Ils ont la mine sombre, la voix rude, et, malgré la peau de chèvre qui les couvre, leurs membres sont brûlés par le soleil. Ils parlent sans vous regarder. Les brebis sont, au contraire, fort belles et douées d'une queue dont le poids varie entre dix et quinze livres. Cet appendice incommode pour elles est fort appréciée des gourmets orientaux. La Palestine est, comme aspect, un des plus tristes pays du monde. Je veux bien que depuis dix-huit siècles le souffle de la colère divine ait ici tout flétri, dévasté, dépeuplé. Il n'en est pas moins certain que cette contrée ne fut jamais de celles où la nature exubérante de vie, de richesse, de beauté transporte les âmes vers le domaine de l'idéal; et ceux qui prétendent expliquer l'élan religieux du peuple juif ou l'inspiration des prophètes par le spectacle de la nature et l'influence du ciel pur de l'Orient ne sont jamais passés dans ces déserts muets, sous ce soleil dévorant, sur ces roches stériles où nous vivons depuis quelques jours. Non, le judaïsme et l'Évangile ne sont pas venus d'en bas, mais d'en haut, et l'homme ne trouvant rien ici pour s'élever à Dieu, Dieu s'est plu à venir y visiter l'homme.

A quatre heures nous croisons les Vasques de

<sup>1</sup> 1 Rois, xxii, 5.

Salomon au point où un second canal, Aïn-Etham, va réunir ses eaux à celles de la Fontaine Scellée. L'antique aqueduc, du temps peut-être de Salomon, les amène toutes à Jérusalem. Par une illusion d'optique persistante, on croirait qu'il monte sans cesse tandis que les eaux descendent. Sur les montagnes à notre droite sont des ruines, peut-être celles d'Étham. Est-ce dans ces roches abruptes que Samson se retira après avoir battu les Philistins? Les hommes de Juda, craignant de terribles représailles, vinrent au nombre de trois mille pour le lier. Il se laissa faire; mais comme on le remettait aux mains des Philistins, l'esprit de Dieu le saisit. Rompant tout à coup ses liens, comme si le feu les avait brûlés, il saisit une mâchoire d'âne et dispersa ses ennemis en chantant:

Avec une mâchoire d'âne, un monceau, deux monceaux;  
Avec une mâchoire d'âne en voilà mille de tués<sup>1</sup>.

Au fond du tableau, à notre droite, sur le sommet conique de Djebel-Fureidis, nous voyons probablement les restes d'Hérodion, et sur son versant ceux de la ville Hérodia. Au dire de Josèphe<sup>2</sup>, Hérode fit bâtir la ville et l'acropole au lieu même où il avait vaincu les Juifs, partisans d'Antigone. La colline avait la forme d'une mamelle. Son sommet était fait ou aplani de main d'homme. On y montait de la ville basse par un escalier de deux

<sup>1</sup> Juges, xv, 8 et suiv.

<sup>2</sup> *Antiq.*, xiv, 13, 9; xv, 9, 4. *J. B.*, 1, 13, 8 et 21, 10.

cents degrés en pierres polies. De magnifiques palais furent bâtis dans Hérodion et à Hérodia.

Tout cela semble concorder avec les constatations de M. de Sauley et de M. Guérin. Il y a sans doute quelque difficulté pour la distance, qui, d'après l'historien juif, devrait être de soixante stades à partir de Jérusalem, tandis que le Djebel-Furéidis est à quatre-vingts. Mais on sait que Josèphe chiffrait souvent les stades au petit bonheur.

Là fut donc enseveli Hérode, plus célèbre encore par ses crimes que par son étrange fortune. Le cortège funèbre venait de Jéricho. Le vieux roi, couché dans la pourpre, sur une litière d'or, tenait dans sa main raidie par la mort le sceptre qu'il avait toujours conservé avec une jalousie féroce, et son front ridé, où la ruse et la cruauté avaient laissé leur empreinte, portait une couronne. Autour de lui marchaient ses fils et ses parents. Les soldats venaient ensuite. Il y avait parmi eux des Germains et des Gaulois<sup>1</sup>.

En attendant, nous côtoyons nous-mêmes la vallée étroite qu'on appelle vulgairement le Jardin Fermé, *Hortus Conclusus*. Bien qu'il soit cultivé avec soin, il ne répond guère à l'idée que j'en avais. Des plantations d'orangers, de figuiers, de vignes, d'amandiers, et des carrés de vulgaires légumes occupent l'antique jardin de Salomon. Un juif devenu protestant en est le propriétaire. C'est là, d'après Josèphe, que le grand-roi, vêtu d'un

<sup>1</sup> *Antiq.*, xvii, 8, 3. *B. J.*, 1, 33.

manteau blanc, escorté de ses gardes et assis sur son char, venait régulièrement se promener au point du jour. Je me demande par où passait le char. De chemin carrossable on ne voit ni trace ni possibilité. Nos chevaux glissent à chaque pas sur des pierres où nous risquons vingt fois de nous casser le cou. Cette demi-heure de marche à travers les rochers m'a paru plus longue que le jour tout entier et l'affreuse nuit qui l'avait précédé.

Enfin nous arrivons sans accident à Bethléhem. Le cher P. Séjourné est venu nous y attendre avec une voiture. Nous saluons une dernière fois les Pères Franciscains en acceptant les rafraîchissements qu'ils nous offrent. Après tant de troupeaux que nous avons rencontrés et tant de vignes que nous avons observées munies de tours de garde et de pressoirs de pierre, le vin de Bethléhem achève de nous démontrer que Jacob mourant avait bien prophétisé de Juda :

Il attache à la vigne son âne  
Et au meilleur cep le petit de son ânesse ;  
Il lave dans le vin son vêtement  
Et dans le sang du raisin son manteau.  
Il a les yeux rouges de vin  
Et les dents blanches de lait.

Le vin et le lait sont les deux grandes ressources du pays que nous avons parcouru durant ces trois jours.

Avant de quitter Bethléhem, nous visitons le couvent grec, remarquable par sa superbe terrasse. Celui des Arméniens possède une précieuse

relique, c'est la salle dite Bibliothèque de saint Jérôme. Elle est bâtie en pierres de bel appareil ; malheureusement un plancher la coupe en deux dans son élévation, et les six colonnes de marbre qui l'ornaient se trouvent enveloppées dans des piliers massifs. D'ici le lion du désert rugissait contre les ennemis de l'Église. Ces murs l'ont entendu. Ils pourraient nous dire comment, après ses terribles éclats, cette nature rude et violente aimait à parler aux âmes simples le langage le plus suave, le plus tendre et le plus consolant. J'aurais voulu trouver ici un sanctuaire vraiment digne du grand homme. Il y serait fort bien placé.

En partant, nous voyons à l'entrée de la ville trois citernes dites Puits de David. C'est là que les trois braves dont il est parlé au livre des Paralipomènes<sup>1</sup> vinrent, au péril de leur vie, puiser cette eau de la porte de Bethléhem que le roi avait si ardemment désirée. Mais quand ils l'apportèrent, David, au lieu de la boire, la répandit devant l'Éternel en disant : « Dieu me garde de boire le sang de ces hommes qui sont allés la prendre au péril de leurs jours. » C'est là le cri d'une grande âme et d'un bon roi. Je crois qu'un jour, mais sous une inspiration un peu différente, Alexandre en fit autant.

A sept heures nous sommes à Jérusalem.

<sup>1</sup> 1 Paralip., xi, 16.

Vendredi, 23 mars.

Je me réveille au bruit que font une douzaine de terrassiers occupés à déblayer sous nos fenêtres les ruines de la basilique de Saint-Étienne. Tous sont vigoureux. Si par malheur ils allaient se battre, ce serait grave, mais nous n'avons encore jamais vu deux hommes en venir aux mains dans ces pays, où le soleil devrait échauffer les tempéraments. Il est vrai qu'on n'y boit que de l'eau. Les disputes sont fréquentes, les injures faciles et affreuses, mais tout se borne là. Une quinzaine d'enfants, chargés de transporter dans leurs couffes la terre des déblais, se mettent bientôt de la partie. Quelle est la cause de la querelle? Je n'en sais rien. Fort heureusement le frère inspecteur arrive pour les mettre d'accord.

Je dis la messe près de la sépulture de ce pauvre P. Matthieu Lecomte, que j'ai connu en France vaillant ouvrier du Seigneur. Nous nous étions rencontrés quelquefois durant les stations quadragésimales, lui déjà mûr et moi jeune apôtre dans le même sillon. J'aimais cette âme fortement chrétienne. Jérusalem l'attira comme Bethléhem avait attiré Jérôme. Hélas! nous n'avons plus les robustes tempéraments d'autrefois. Le soleil de Palestine le dévora, comme il est en train de dévorer ses successeurs.

La crypte où il repose est ancienne. Pourquoi ne serait-ce pas celle-là même où furent vénérés jadis les restes du Premier Martyr, apôtre au cœur ardent, à l'âme grande, à la parole puissante? Je trouve providentiel que les Frères Prêcheurs aient été appelés à restaurer ici le culte du diacre auquel par tempérament et par vocation ils semblent le plus directement se rattacher comme à un ancêtre légitime.

Eudoxie avait voulu être ensevelie à côté d'Étienne. Y est-elle encore? Et Hélène d'Adiabène, cette reine charitable qui, pendant la famine, nourrit avec du blé d'Égypte le peuple de Jérusalem, n'avait-elle pas encore son tombeau tout près d'ici? Ce monument funèbre, que Pausanias compare à celui de Mausole, dans la Carie, était, d'après Josèphe, vis-à-vis (ἀντικρῶ)<sup>1</sup> la porte communiquant avec les tours des Femmes. Or cette porte n'était autre que celle de Damas, où l'on voit encore des restes de ces constructions judaïques. Le mur d'enceinte d'Agrippa, dans sa ligne septentrionale, allait de la tour Pséphinos aux Cavernes Royales en passant devant ce tombeau<sup>2</sup>, qui était à trois stades seulement de la ville<sup>3</sup>. Il consistait en trois pyramides de marbre sous lesquelles Hélène avait fait creuser trois grottes funéraires pour elle, Izate et Monobaze, ses deux fils. Saint Jérôme dit que Paule, venant

<sup>1</sup> B. J., v, 2, 2.

<sup>2</sup> B. J., v, 4, 2.

<sup>3</sup> Antiq., xx, 4, 3.

de Gabaon, entra dans Jérusalem, laissant le fameux mausolée à sa gauche <sup>1</sup>.

Tout en faisant ces réflexions, je suis monté sur la terrasse du couvent, et mon œil se plaît à contempler le paysage aride et désolé qui m'entoure. Dans sa tristesse il me charme. La lumière en Orient produit sur moi un singulier effet. Il me semble qu'elle est un souffle brillant qui enveloppe les objets et les dessine avec un relief étrange. Si, sous le rayonnement du soleil, je ferme un instant les yeux, il me paraît, quand je les ouvre tout à coup, que les pierres sont couvertes d'une neige éclatante. Les premières fois que j'ai constaté ce phénomène, j'en cherchais la cause en moi-même, alors qu'elle est toute dans la lumière exceptionnelle de ces pays. Le matin et le soir, les tons sont plus calmes, mais il reste toujours dans cette atmosphère incomparable de pureté quelque chose qui présente la nature sous un aspect inusité pour nous, une sorte de gloire faisant auréole autour des grands arbres et des petites fleurs, au sommet des montagnes, des coupoles, des minarets, au fond du vallon, au flanc des roches abruptes, sur la tête des brebis qui paissent et du pâtre qui les conduit. J'éprouve un charme indéfinissable à laisser flotter mon âme à travers ces clartés magiques qui semblent moins de la terre que du ciel. Le silence et l'isolement ont alors une douceur extrême.

<sup>1</sup> Epist., LXXXVI, ad Eustoch.

On m'appelle. C'est notre drogman qui arrive pour nous faire expérimenter le palanquin, nouveau système de locomotion que nous voudrions employer pour mieux jouir de notre grand voyage d'ici à Damas. Je m'installe dans cette chaise, portée par deux vigoureux mulets. Les anciens connaissaient ce système, qu'ils appelaient *basterna*. C'est même un peu en leur honneur que je veux le réhabiliter ici. Il y est tombé en désuétude parce qu'il est coûteux, mais il me semble fort commode.

Je demande à mes gens de se diriger vers le nord, jusqu'aux lieux où fut la grande nécropole de Jérusalem. Les rochers y sont étrangement creusés. En suivant le chemin de Nébi-Samouil, après avoir passé la colline des Cendres, qui n'évoque aucun souvenir, nous arrivons au tombeau vulgairement dit des Juges, mais dont la destination reste encore inconnue. Le vestibule mesure trois pas de profondeur sur cinq de longueur. Il est couronné d'un magnifique fronton triangulaire avec moulures et sculptures diverses représentant des feuilles, des têtes de pavots et des torches funèbres. Une porte au milieu donne accès sur une vaste chambre qui a de nombreuses niches funéraires, et s'ouvre elle-même au levant et au midi sur deux autres moins considérables. Un escalier au nord-est conduit à d'autres sépultures inférieures. En tout, on y compte soixante-dix loges funèbres. Y a-t-il une coïncidence voulue entre ce nombre et celui des membres du Sanhédrin?

De là revenant sur nos pas et vers l'orient, nous allons, en dehors de tout chemin, au tombeau des Rois. Un gardien m'ouvre la porte extérieure, et je descends par un superbe escalier de trente-six marches, mesurant toute la largeur de la première cour. Cet escalier aboutit à une vaste citerne voûtée et creusée dans le roc à une profondeur de sept mètres. Avant d'arriver à cette citerne on en rencontre une autre peu importante, mais vis-à-vis de laquelle est la porte cintrée qui mène à la véritable cour du monument funèbre. Cette cour, taillée dans le roc, est à huit mètres au-dessous du chemin. Dans la paroi qui se trouve à gauche, en entrant, s'ouvre un large vestibule où j'admire des restes de sculptures très finement traitées. Par une petite porte on pénètre dans une antichambre. Cette pièce principale n'a pas de fours, mais trois ouvertures y donnent accès à trois larges caveaux où l'on compte trente et une sépultures.

Il ne m'appartient en aucun façon de prendre parti dans les débats qui se sont élevés sur la destination réelle de ce remarquable hypogée. Toutefois le cercueil de la reine Zoran ou Sarah, trouvé dans l'une des chambres qui le constituent, indique, à n'en pas douter, qu'il y eut ici une sépulture royale. Des débris de corniches à oves, de fûts de colonnes, de frise habilement sculptée avec raisins, palmes, fruits et triglyphes, font de ce monument une des plus remarquables antiquités de Jérusalem. Un disque énorme glissait dans une rainure et fermait l'entrée. Je constate

qu'il y a entre cette sépulture et celles que nous avons vues en Égypte des rapports frappants. Des urnes cinéraires, des fioles lacrymatoires, des monnaies à l'empreinte de Titus, trouvées dans le vestibule intérieur, ont fait croire que ces excavations avaient servi d'asile aux assiégés ou aux transfuges durant la lutte suprême de Jérusalem contre les Romains. La petite fille du gardien m'attend à la porte avec un bouquet. C'est un baghchich personnel qu'elle réclame. Elle a des appétits précoces.

Décidément le palanquin va faire notre bonheur. On y est à merveille et sans danger. Chaque mulet est conduit par un moukri; inutile de s'en préoccuper. D'ailleurs, si l'un des deux tombe, l'autre est assez fort pour maintenir la chaise à porteur, qui elle-même, ouverte sur le devant, vous permet de vous dégager quand le danger s'accroît. J'ai demandé à passer par les chemins les plus difficiles, et tout a été fort bien, pour moi du moins. Pour le mulet de l'arrière, c'est autre chose. Le pauvre animal doit avoir de singulières émotions! Avec sa tête, il touche à peu près au palanquin, et tandis que son honorable collègue choisit déjà très difficilement ses pas à travers des rochers détectables, lui doit le suivre, improvisant à tout instant et *subito* le mouvement droit ou tournant, en un mot, le stratagème qui le tirera des impasses où le mène son capricieux compagnon. Il me rappelle ces rimeurs étranges à qui l'on jette, au cours de leur improvisation échevelée, les mots les plus dispa-

rates, mais de consonances analogues, avec l'ordre d'en faire des vers raisonnables ou même spirituels. J'appelle désormais ce pauvre animal l'improvisateur. Il en a toutes les douleurs et toutes les gloires.

En rentrant, je traite avec Joseph Bédâoui pour notre voyage jusqu'à Damas. Nous partirons mardi matin.

Vendredi soir, 23 mars.

Aujourd'hui les Juifs vont pleurer sur les ruines du temple, et nous tenons à nous mêler à cette scène émouvante. Comme elle se passe vers les quatre heures, elle suspendra agréablement les dissertations archéologiques que va susciter notre visite du mur extérieur du Haram, projetée pour ce soir. Les Anglais ont, depuis vingt-cinq ans, très patiemment exploré ce pourtour de la grande enceinte, et quiconque s'intéresse à la topographie de Jérusalem doit être au courant de leurs travaux. C'est du dehors qu'il importe d'examiner ce qui reste du temple. Les vieilles ruines qui sortent encore de terre, et surtout celles que les fouilles récentes ont révélées, gardent quelque chose d'étrangement imposant, et on se demande avec stupeur ce que furent les hommes qui édifièrent de si grandioses constructions. Le spectacle d'un glorieux passé à jamais évanoui rendra plus éloquente la douleur de ceux qui le pleurent.

Nous commençons notre excursion par l'angle nord-ouest du Haram. C'est prendre la chose de loin, et en réalité tenter l'impossible et l'inutile. Le Séraï et des maisons particulières cachent les restes de l'antique muraille. Les portes qu'on y voit sont modernes, et d'ailleurs situées sur l'emplacement non pas du temple, mais de la tour Antonia. Josèphe précise que, vers l'occident, le mur du temple en avait quatre<sup>1</sup>, l'une conduisant au palais du roi et par conséquent au mont Sion, deux donnant sur le faubourg qui était sans doute le Tyropéon, et la quatrième descendant par une série considérable de degrés dans la vallée, pour remonter de là vers l'autre ville. Trois d'entre elles paraissent sûrement fixées, l'une à l'arche de Robinson, l'autre à l'énorme linteau découvert par Barclay à la porte dite du Prophète, et la troisième aux fouilles de Wilson. Si la quatrième, comme on le prétend, se trouve encore plus haut, il est évident que les extravagantes théories de Fergusson reçoivent ici leur suprême démenti. Or le parallélisme des autres portes engage à placer la quatrième du côté du bazar des Marchands de Coton, *Souk-el-Qattanim*. Ce serait la porte des Bains.

C'est là qu'il nous faut aller directement. La rue qui s'ouvre à notre gauche sur le petit square de la porte de Damas nous y conduit. Avant d'atteindre ce point de l'enceinte nous remarquons sur notre droite un puits dont la bouche est à dix

<sup>1</sup> *Antiq.*, xv, 2, 2.

mètres au-dessus du sol et qui déverse ses eaux dans un bassin bâti sur le roc. Il porte le nom de Hammam-es-Chifa ou les *Bains qui guérissent*. Plusieurs ont voulu y voir la piscine de Béthesda, où le paralytique de trente-huit ans trouva sa guérison. C'est peu probable, mais si la porte sarrazine que nous trouvons au bout du bazar est réellement à la place de la quatrième entrée occidentale du temple, nous pourrions y retrouver la porte Admirable, *porta Speciosa*, mentionnée au livre des Actes<sup>1</sup>, et y vénérer le grand souvenir qui s'y rattache. A cette porte, et à peu près à cette même heure (trois heures du soir), Pierre et Jean montant au temple dirent à l'homme perclus qui leur demandait l'aumône : « Regarde-nous ! » Et il les regarda, s'attendant à recevoir quelque chose ; et Pierre ajouta : « Je n'ai ni argent ni or ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Et, le prenant par la main, il le fit lever, et avec eux le mendiant entra au temple, marchant, sautant et louant Dieu.

La porte des Bains est à peu près à la hauteur du sommet septentrional de l'Es-Sakrah. Le mur d'enceinte nous est toujours caché par des maisons particulières où il est défendu de pénétrer. Nous les contourrons pour arriver à la porte de la Chaîne, que nous connaissons déjà. Ici commencent les découvertes intéressantes et désespérantes qui nous montrent la vieille Jérusalem à plus de cin-

<sup>1</sup> Actes, III, 2.

quante pieds sous terre. Le major Wilson et le capitaine Warren ont conduit leurs fouilles jusqu'à cette profondeur. Ils sont descendus de voûte en voûte, ou d'arche en arche, jusqu'à vingt-cinq mètres pour arriver dans le Tyropéon au pavé qui fut contemporain des rois de Juda. Ils ont trouvé des citernes, des viaducs avec magasins dans l'embrasure des arches, une chambre de sept mètres sur neuf avec une colonne supportant au centre deux voûtes en ogive. Des pilastres avec chapiteaux sculptés en ornent les angles. C'est là assurément une des œuvres les plus anciennes de l'art juif. Un souterrain qu'il est impossible d'explorer semble répondre au passage secret qui unissait le temple à la citadelle. Plus tard Hérode en fit un pareil pour aller de la tour Antonia au temple. Le Mekkemeh ou tribunal de la cité, qui est à notre droite quand nous regardons la porte de la Chaîne, est bâti sur des voûtes souterraines contiguës à ce passage. On n'y pénètre plus aujourd'hui. Un cadî a trouvé à propos de faire murer l'ouverture pratiquée par M. Warren. Toute cette partie de la ville, si on pouvait la fouiller librement, réserverait à la science archéologique les plus grandes surprises. En attendant il est permis de présumer que l'arche de Wilson faisait partie d'un pont reliant le temple avec le Xystus, comme le pont indiqué plus bas par Robinson le reliait avec le mont Sion.

Le mur salomonien a été retrouvé ici dans ses plus belles proportions : vingt et une assises, à partir des fondations, ont des blocs variant de un

mètre à un mètre vingt de hauteur, sur cinq et six de longueur. A travers de nombreux contours, allons le rejoindre au point où les Juifs sont déjà réunis pour pleurer sur ses restes tant de fois séculaires. Ce lieu est une petite place rectangulaire de trente mètres de long sur quatre de large. Le mur du temple, tout enfoui qu'il soit à vingt mètres de profondeur, y émerge encore par des assises admirablement belles. C'est la construction salomonienne dans ce qu'elle a de plus surprenant comme taille artistique, dimension et ajustement des blocs.

Les groupes des fils d'Israël sont déjà formés, et les lamentations commencent. Elles n'ont plus la délicieuse poésie des gémissements antiques, quand sur le fleuve de Babylone les jeunes filles d'Israël suspendaient leurs lyres muettes aux saules du rivage. C'est ici le désespoir concentré de l'humiliation nationale. Contre ces pierres foudroyées par la colère divine les malheureux appuient tristement leurs têtes. Ils les palpent pieusement de leurs mains. L'expression de leur foi, inébranlable malgré l'évidence de leur erreur, a quelque chose qui me navre. J'admire une fois de plus ces beaux vieillards que j'avais remarqués à la synagogue. Ils sont splendides de vraie douleur. De grosses larmes coulent sur leurs barbes solennelles et grisonnantes, et de leurs poitrines émues s'échappent de profonds soupirs quand retentit le psaume prophétique :

O Dieu, les nations sont venues dans ton héritage,  
Elles ont profané ton temple saint!

De Jérusalem elles ont fait un monceau de pierres...  
Jusques à quand, ô Jéhovah, seras-tu irrité contre nous ?

Puis un rabbin, jeune encore, mais solennel comme un prophète, s'écrie lentement :

A cause du temple détruit, de notre grandeur évanouie, de nos prêtres qui ont failli, de nos rois qui ont méprisé Dieu!

Un long gémissement répond :

Assis solitaires, nous pleurons.

Et ainsi, à une série d'accusations contre Israël, le peuple fait plusieurs fois la même réponse. Un des anciens commence alors une prière dialoguée. Le peuple répond par des vœux analogues aux vœux qu'il exprime lui-même.

Dieu, ayez pitié de Sion!

— Rassemblez ici tous les enfants d'Israël!

Relevez notre peuple et notre temple!

— Que la verge de la puissance se redresse en Jérusalem!

Hâte-toi, hâte-toi, Libérateur de Sion.

— Viens consoler ceux qui pleurent sur la ville sainte.

Les femmes ne sont ni les moins empressées ni les moins éloquentes dans ces manifestations variées de la douleur nationale. Quelques jeunes hommes et des enfants assis devant la vieille muraille, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, prouvent qu'aucun âge ne se désintéresse

de la pieuse démonstration. Mais, au lieu de courber ainsi sur ces pierres, témoins irrécusables de leur infidélité, leur front avili et marqué du sang du Juste, que ne lèvent-ils donc enfin leurs yeux au ciel pour y voir le vrai temple spirituel et impérissable où entrent en masse depuis des siècles les hommes de bonne volonté? Les insensés! en tuant le Messie parce qu'il avait dit : « Je détruirai ce temple, et en trois jours je le rebâtirai, » ils n'ont pas empêché l'accomplissement de sa prophétie. Le temple fait par la main de l'homme git dans la poussière, tandis que le temple spirituel de Jésus-Christ plane glorieusement dans les cieux. Pleurez sur vous, pauvres obstinés, et vos larmes cesseront d'être stériles. Toute religion nationale a fait son temps. Il n'y a plus de place ici-bas que pour la religion universelle, catholique et chrétienne qui incline dans une même adoration et pénètre d'un même souffle toute l'humanité. La restauration de votre temple, de votre patrie, de vos rois n'a plus de raison d'être. La semence déposée dans le sillon des siècles a donné son fruit. Son rôle est fini. Le christianisme est né, vous n'avez plus rien à faire ici-bas comme religion, comme peuple, comme symbole. Que devient la tige quand elle a produit le froment? Le judaïsme n'a pas été fait pour lui, mais pour les autres. Aveugles, votre mission était plus grande que vous-même, et vous ne l'avez pas soupçonné!

C'est à l'angle méridional de la petite place des Pleurs que, dans une cour déserte, se trouve la

porte du Prophète, signalée par Barclay. Depuis longtemps elle est murée. Elle avait neuf mètres cinquante de haut et cinq mètres cinquante de large. Son linteau monolithe dépasse à peine de trois mètres le sol actuel, et se trouve d'autant au-dessous du Haram. Elle s'ouvrait sans doute, comme celles du mur méridional, sur un passage souterrain. Sous le seuil, qui est dallé, passe un aqueduc signalé déjà à l'arche de Wilson, et que l'on a retrouvé à celle de Robinson. Contournons la maison d'Abou-Saoud, et nous verrons encore en place les arrachements de cette arche à laquelle Robinson, qui la signala le premier, a donné son nom. On avait calculé qu'elle devait mesurer seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. La découverte du pilier sur lequel elle reposait est venu prouver que le calcul était fondé. D'après le point où il aboutissait sur le mont Sion, le pont avait cinq arches, et avec la largeur des piliers il mesurait cent sept mètres de long. C'est à ses deux entrées que, durant leur lutte funeste, Jean sur le Moriah et Simon du côté de Sion avaient bâti chacun une tour de défense.

Des fouilles récentes ont amené ici encore la découverte du pavé ancien, d'une colonnade rappelant les constructions hérodiennes, de canaux et de citernes circulaires dont la voûte est formée par le roc lui-même. A travers les nombreuses tranchées qui-ont été ouvertes, et que les décombres ont rapidement envahies, nous gagnons la rue qui conduit hors la ville. Il y a quelque chose d'étrange

à se représenter que nous marchons à vingt-sept mètres environ au-dessus de la vallée où jadis de belles maisons descendaient en amphithéâtre, pour se rejoindre au bord de la rue dont l'antique pavé a été découvert. Des fontaines, des aqueducs, des ponts rendaient le quartier pittoresque. Aujourd'hui des plantations de cactus et quelques pauvres maisons juives s'élèvent sur le ravin entièrement comblé.

Désireux de poursuivre une inspection archéologique si intéressante, nous sortons de la ville par la porte dite *des Ordures*. Jamais dénomination ne fut mieux méritée. On jette ici tout ce qui devient intolérable dans la rue, où pourtant tout semble toléré. En tournant à notre gauche, nous atteignons bientôt la Double-Porte, à moitié enfouie dans la terre, et dont le mur du jardin d'El-Aksa nous cache une partie. Les deux arcades qui la composent sont le remaniement d'un travail très ancien. Leurs fioritures rappellent la porte Dorée. Une pierre, encastrée au hasard dans le mur avec inscription latine en l'honneur d'Antonin le Pieux, a peut-être servi de piédestal à la statue de ce prince, qui fut élevée sur le Saint des saints à côté de celle d'Adrien. Les voûtes intérieures et l'énorme pilier central, dont nous avons déjà admiré le chapiteau à feuilles d'acanthé imitant des palmes, remontent à la construction du temple.

Une superbe assise salomonienne qui se montre ici à fleur de terre va jusqu'à l'angle sud-est du Haram. Elle sert d'appui aux pieds-droits de la

Triple-Porte, actuellement murée, mais dont les trois arcades cintrées donnaient jadis accès à une rampe conduisant au lieu saint. Aujourd'hui, avec la Simple-Porte, qui est à cinquante pas de là dans le même mur, mais ogivale et moderne, elles s'ouvriraient dans les souterrains dits les Écuries de Salomon, qui furent les Écuries des Templiers. Ce mur du sud est de la plus belle époque de l'architecture juive. Quelques blocs taillés en bossage ont jusqu'à un mètre quatre-vingt centimètres de hauteur. Nous n'en avons pas vus de semblables. On a estimé que la pierre d'angle, au sud-est, pèse mille quintaux. Le même problème sur la mécanique des anciens et leurs notions de la statique se pose ici, comme en Égypte au temple du Sphinx ou à la sépulture des bœufs Apis.

Ce rempart méridional sert de base à un triangle qui aboutit, par un plan incliné, à la jonction du Tyropéon et du Cédron. Là fut jadis la colline d'Ophel. Un mur l'enfermait dans la ville. Deux rois, Joathan et Manassès, s'occupèrent de le bâtir et de le fortifier<sup>1</sup>. Des fouilles, entreprises par l'intrepide capitaine Warren, ont constaté l'existence de ce mur. Il part de l'angle sud-est du Haram et se dirige vers le midi. Ses pierres, enfoncées dans la terre à un mètre de profondeur, sont taillées en bossage. Sa largeur est de quatre mètres. Après un parcours de vingt-cinq pas environ, il aboutit à une tour mesurant sept mètres

<sup>1</sup> II Paralip., xxvii, xxxiii, 14.

de large et trois mètres de saillie, peut-être celle dont il est question au livre d'Esdras<sup>1</sup>. Continuant ensuite vers le sud-ouest, il suit la déclivité de la colline sur un espace de deux cent cinquante pas environ. Trois tours défendaient cette partie du rempart. En creusant le sol par intervalles, on a découvert de nombreux conduits qui dirigeaient les eaux du temple dans la vallée du Cédron. Qui donc aura le courage de reprendre ces intéressantes recherches pour ne les arrêter que quand, de ce côté du moins, la circonvallation ancienne sera mise à nu ?

Les fouilles, à cette partie méridionale du Haram, établissent que le roc affleure au seuil de la Triple-Porte et va s'inclinant à droite et à gauche pour former la vallée du Cédron à l'orient et du Tyropéon à l'occident. Les assises du mur atteignent des profondeurs étonnantes jusqu'à vingt et vingt-quatre mètres. La partie qui est à gauche de la Double-Porte traverse le Tyropéon dans sa largeur, en sorte que la jonction des deux murs du Haram se fait sur le versant occidental de cette vallée. Ce fut peut-être là le fameux agrandissement qu'Hérode ménagea au temple. Cependant les pierres y sont aussi belles que dans les constructions salomonniennes les plus incontestables.

Après cela, où fut exactement le palais de Salomon ? Où faut-il chercher les véritables murs du temple sur ses trois faces ? N'aboutissait-on à la mai-

<sup>1</sup> Esdras, III, 26.

son de Dieu que par des souterrains ? Plus j'examine tous ces accidents du rocher, ces travaux gigantesques qui se sont succédés croisés, supplantés, plus tout se remet en question dans ma tête, et je serais porté à croire que nous ne savons pas le premier mot de la topographie de Jérusalem. Ajoutons que ces murs à vingt-cinq mètres de profondeur passent sur un aqueduc taillé dans le roc, avec des ouvertures permettant aux habitants de la ville d'y puiser de l'eau, comme à l'aqueduc qui vient des vasques de Salomon. Quels bouleversements ont tout mêlé ici ? Pêle-mêle à dix mètres sous le sol, on a recueilli le cachet d'Aggai fils de Shebania, des lampes grecques avec inscriptions chrétiennes, des anses de vases avec ces mots : *Au roi Zepha*. Dans le roc qui ferme l'angle sud-est, une petite cruche a été trouvée debout. Les ouvriers phéniciens l'avaient-ils oubliée là, ou bien avaient-ils voulu ménager une surprise à ceux qui devaient, trois mille ans plus tard, inspecter leurs travaux ?

À notre droite des femmes en habit de fête montent par le sentier qui vient de la fontaine de la Vierge. Elles chantent en s'accompagnant du tambourin. Pourquoi ? Je n'en sais rien. D'autres, à notre gauche, couvertes de longs voiles blancs, sont inclinées sur une tombe. Elles sanglotent, gémissent, murmurent un air plein de tristesse et de monotonie. Ce sont des musulmanes qui ont apporté leurs offrandes à celui qui dort sous la pierre. Comme le mort ne mange pas, elles les

reprennent pour en faire un festin ce soir. Aussi leur tristesse fait-elle bientôt place à la joie, et elles s'en retournent non moins bruyantes que le groupe de tout à l'heure. C'est le cas de dire que, pour ce monde oriental, les extrêmes se touchent quand ils ne sont pas identiques.

A l'est, le mur du Haram sert de rempart à la ville. Sa pierre d'angle est enchâssée dans le rocher. Sur plusieurs blocs on a observé des signes peints ou sommairement gravés. Faut-il y reconnaître des caractères phéniciens, lettres ou chiffres, peut-être même simples marques arbitraires employées par les maçons d'Hiram pour diriger la pose des assises? M. Deutsch, qui les a comparés avec des indications analogues trouvées sur d'autres constructions phéniciennes à Sidon, est porté à le croire. Les plus belles pierres sont ici. Quelques-unes mesurent huit mètres de long et sont admirablement taillées. La partie qui suit vers le nord a été, au contraire, fort maltraitée par le temps et mal réparée par les hommes. A soixante-quinze pas environ, la muraille en saillie est reconstruite avec des matériaux insuffisants, sur un parcours de deux cents mètres. C'est ici que se trouve le fût de colonne débouchant dans l'intérieur du Haram, comme un canon placé à une meurtrière. Les Arabes supposent qu'au jugement dernier Mahomet viendra s'y asseoir pour reconnaître les siens. L'ouverture, depuis longtemps fermée, que nous observons, était l'ancienne porte des Funérailles, et la suivante, à quarante pas plus

haut, est la porte Dorée avec sa double arcade plein cintre et ses archivôltes chargées d'ornements finement sculptés. Faut-il la faire remonter à l'époque hérodiennne? C'est possible. Notre-Seigneur est-il jamais passé par là? Je ne le pense pas. Le roc est à dix mètres sous le sol actuel. Elle est murée, parce que, selon la tradition musulmane, c'est par elle que les chrétiens vainqueurs doivent un jour pénétrer dans la ville. Comme ils ne pouvaient toucher aux sépultures arabes qui longent ce mur oriental, les explorateurs anglais pratiquèrent un tunnel beaucoup plus bas, et dans la direction de la porte. A leur grande surprise ils se heurtèrent à plusieurs murs très épais, et dont le dernier se trouva à peu près semblable à celui du Haram. Un pilier qui était resté suspendu au milieu des ruines semblait avoir servi de cadran solaire. On constata que les pierres étaient reliées entre elles par un ciment dont la pioche des Arabes n'eut pas raison. C'était un mélange de chaux, d'huile et de terre rouge qui pourrait heureusement s'employer dans nos modernes constructions.

A travers le cimetière musulman nous suivons toujours le mur, où les blocs salomoniens reparaisent encore, mais assez rares. La tour qui, à sa partie haute, fait saillie de deux mètres sur le rempart, garde encore le nom d'Antonia. Elle marque peut-être la place de quelque tour d'angle de l'ancienne forteresse. Notre inspection archéologique est finie pour ce soir, il n'y a plus qu'à rentrer chez nous.

Samedi, 24 mars.

Nous logeons à quelques pas de la grotte de Jérémie. Il est temps d'aller la voir. Pourquoi le nom du prophète a-t-il été donné à ces excavations, qui sont tout simplement la continuation des Cavernes Royales? Je l'ignore. D'ici furent tirées en grande partie les pierres du rempart et du temple, et lorsque Agrippa fit ouvrir la large tranchée que l'on voit encore entre l'enceinte fortifiée et la colline, cette partie des carrières se trouva rejetée au nord et séparée de l'autre que nous visiterons tout à l'heure. Quant à Jérémie, on sait qu'il eut pour prison la maison de Jonathan le secrétaire<sup>1</sup>. Je ne pense pas que cette maison ait jamais été ici. Elle avait une cour, et dans cette cour était une citerne profonde et boueuse où le prophète fut jeté. On l'en retira à l'aide de cordes sur les remontrances adressées par l'eunuque éthiopien Ebed-Melek à Sédécias, qui était assis à la porte de Benjamin<sup>2</sup>. Le derviche qui fait les honneurs de la caverne nous montre bien une cour et une citerne où l'on descend par un escalier; mais il y a beaucoup de cours avec des citernes, et à en choisir une il eût été plus habile de la chercher dans l'intérieur de la ville, où furent

<sup>1</sup> Jérém., xxxvii, 13.

<sup>2</sup> Jérém., xxxviii, 4 et suiv.

certainement la maison de Jonathan et la citerne de Melkijah, fils du roi.

Sous la voûte de la grotte on peut voir, à l'aide d'une échelle, une légère excavation dans le rocher. Le derviche déclare que ce fut le lit où le prophète des Lamentations prenait son repos. En sortant, il énumère les santons ensevelis ici. Autant de noms dont nous ne tenons pas à surcharger notre mémoire. Notre visite n'a d'autre résultat que de nous donner un aperçu plus complet des Cavernes Royales, où nous allons directement. Une dame fait cette tournée en palanquin. Définitivement la *basterna* sera-t-elle remise en honneur dans ce pays?

Une petite porte dans le rocher à fleur de terre sert d'entrée à ces vastes carrières, qui s'étendent peut-être jusque sous la ville. Que l'on se représente une série d'immenses salles solidement soutenues de loin en loin par des colonnes taillées dans le massif du roc par les ouvriers, qui voulaient se préserver des éboulements. Quelle prodigieuse quantité de pierres on a retirée d'ici! Suivant le système égyptien, les carriers juifs pratiquaient des rainures perpendiculaires et parallèles dans le roc. Ils y introduisaient ensuite des coins de bois sec, qu'ils arrosaient patiemment jusqu'à ce que leur gonflement détachât les blocs de la paroi postérieure. Josèphe appelle ces cavernes *royales* probablement parce qu'elles étaient la propriété du roi et de l'État. Les pierres blanches qu'il mentionne si souvent dans la description des

monuments publics sont celles-ci, car leur blancheur est extrême. Le calcaire est bien le même que celui des vieux murs du temple, et plus d'un bloc salomonien retrouverait sa place dans ces excavations. Des infiltrations d'eau, tenant en dissolution des sels calcaires, ont semé le long des voûtes des dentelures de stalactites très remarquables. La lueur des torches qui se projette dans les anfractuosités profondes est d'un effet superbe, mais la chaleur devient si étouffante, qu'on a hâte de sortir.

Nous suivons le rempart dans la direction de l'orient pour compléter nos idées sur l'enceinte de la ville. La porte d'Hérode ou des Fleurs, *Bab-es-Zahireh*, nous est déjà connue; nous l'avons vue à l'intérieur. De là partait la petite vallée qui, contournant la pente orientale de Bézétha, touchait à l'arc de l'*Ecce Homo*, et descendait vers la porte Dorée, en ébréchant l'angle nord-est du Haram actuel.

Le rempart suit l'inflexion du terrain et s'enfonce ici sensiblement. C'est par ce point difficile à fortifier que la ville devait être attaquée. Titus et les Croisés le comprirent. Nous saluons avec fierté ce mur tournant à l'orient où, le 15 juillet 1099, tandis que les prêtres invoquaient la protection du ciel, les preux chevaliers montèrent à l'assaut. Letholde de Tournay arriva le premier sur la brèche, Engelbert le second, et Godefroy le troisième. Les chefs payaient de leur personne.

Les ruines que nous trouvons ici correspondent

peut-être au monument du Foulon, car la troisième enceinte partant d'Hippicus, passant par Pséphinos et se développant vers l'est devant les mausolées d'Hélène et à travers les Cavernes Royales, faisait un coude à la tour d'angle, près du monument mentionné. Rejoignant ensuite l'antique péribole, elle se terminait à la vallée du Cédron<sup>1</sup>. De cet angle nord-est en allant vers le sud, la base du rempart et le fossé sont taillés dans le roc vif. Les assises les plus basses sont anciennes. La piscine de *Sitti-Mariam* est absolument sèche. Par la porte déjà désignée sous ce nom, nous allons visiter les Pères d'Afrique installés à la maison française de Sainte-Anne.

Le jeune supérieur nous fait un aimable accueil. Nous examinons attentivement la riche collection de monnaies qu'il a créée en peu de temps, et les inscriptions recueillies dans les fouilles du couvent. L'une d'elles, en hébreu, nous intrigue beaucoup. M. Vigouroux déclare qu'elle ne peut se déchiffrer qu'à tête reposée. Comme il est plus compétent que moi en cette matière, j'opine du bonnet. La pensée de former ici un clergé oriental conservant sa langue et ses rites traditionnels, mais adoptant nos idées et notre tenue absolument orthodoxes, est assurément des plus heureuses, et nous offrons à ceux qui l'ont conçue nos vœux pour sa parfaite réalisation.

L'église autour de laquelle vivent les Pères et

<sup>1</sup> B. J., v, 4, 2.

leurs séminaristes appartient à la France. Elle porte le titre de Sainte-Anne. Les bons religieux possèdent encore à quelques pas d'ici, près de la piscine qui fut sans doute celle de Béthesda, les ruines d'un sanctuaire plus vénérable et appelé église de la très Sainte Vierge par le pèlerin Théodosius vers 530. En effet, le sanctuaire que le pieux visiteur a vénéré se trouvait près de la piscine Probatique, où les malades venaient se laver et chercher de miraculeuses guérisons. C'est de lui encore qu'Antonin de Plaisance parle un siècle plus tard. Nul toutefois, en Occident, ne prétendait que Marie fût née à Jérusalem. Il faut arriver, je crois, au temps de Charlemagne pour trouver un témoignage explicite en faveur de cette tradition. Il est consigné dans une nomenclature de distributions charitables à faire en Palestine.

Cette date est à peu près celle où, pour la première fois, nous trouvons dans l'Église romaine des indices d'un culte rendu à sainte Anne et à saint Joachim. Le pape Léon III fit, en effet, représenter, sur un ornement donné à l'église de Saint-Paul, l'histoire de ce couple béni. Avant lui, saint Augustin ne paraissait pas admettre l'authenticité de l'écrit qui donnait pour père à la très sainte Vierge saint Joachim<sup>1</sup>. Il répond au manichéen Faustus que son argumentation sur la descendance lévitique de Marie vaut autant que l'écrit

<sup>1</sup> *C. Faustum*, XIII, 5-9: « Tale aliquid crederem, si illius apocryphæ scripturæ, ubi Joachim pater Mariæ legitur, auctoritate delinerer. »

apocryphe où il a lu le nom de son père. Ce qui surprend bien davantage, c'est qu'au x<sup>e</sup> siècle saint Pierre Damien paraît ignorer pleinement le nom du père et de la mère de Marie, et trouve superflu que l'on recherche ce que l'Évangile n'a pas indiqué<sup>1</sup>. En Orient, la tradition consignée dans saint Épiphané fut de bonne heure plus explicite. Elle se trouvait en toutes lettres dans un écrit attribué à Eustathe sur l'Hexaméron. Celui-ci l'appuyait de l'autorité d'un certain Jacques, contemporain des apôtres. Il n'est pas douteux que dans plusieurs de ses détails la tradition invoquée n'est pas admissible. Mais pourquoi le fond ne serait-il pas vrai? Ce que ces Orientaux, avides de récits et d'événements extraordinaires, ont ajouté à la vérité, ne saurait faire rejeter la vérité elle-même. A propos de saint Joachim et de sainte Anne, les Bollandistes me paraissent avoir sagement démêlé les données historiques de la fantaisie légendaire<sup>2</sup>.

Ce que nous savons sûrement c'est que, dès le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, Justinien fit bâtir dans Constantinople une belle église en l'honneur de sainte Anne, que *quelques-uns*, dit Procope, *croient être la mère de la sainte Vierge et l'aïeule de Jésus-Christ*<sup>3</sup>. Comme, en elle-même, la dévotion au père et à la mère de Marie, quels que fussent d'ailleurs leurs noms véritables, était excellente, s'adressant

<sup>1</sup> Petri Dam. *Homil.*, XLXVI.

<sup>2</sup> *Bolland.*, 20 mars, p. 77 et suiv.

<sup>3</sup> Procop., *de Édific. Justiniani*, lib. I, c. III.

aux vertus et aux mérites du couple béni qui avait donné au monde l'enfant pleine de grâce, elle se répandit rapidement en Orient. Les deux noms avaient d'ailleurs une signification mystique, Anne voulant dire *grâce*, et Joachim *préparation du Seigneur*.

C'est probablement au moment de cette popularité première que l'église de Sainte-Marie, près de la Probatique, ayant été ruinée par Chosroës, ou par Hakem, on bâtit à peu de distance et sur un plus vaste plan une église dédiée à sainte Anne. Entre la mère et la fille, le rapprochement devenait très naturel, surtout si l'on supposait que Marie était née au lieu même où les fidèles du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avaient érigé un sanctuaire en son honneur. Or la tradition orientale, remontant au moins à saint Sophrone, ne semble guère douteuse sur ce point. A vrai dire, l'Évangile ne l'autorise pas, car il nous présente Marie jeune fille à Nazareth, et je crois que la tradition romaine suit de plus près l'indication scripturaire en disant que non seulement elle vécut, mais qu'elle était née dans cette ville.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui se compliquent de deux autres en faveur, l'une de Bethléhem, et l'autre de Séphoris, l'église de Sainte-Anne, où nous entrons, est une œuvre des Croisés, restaurée avec beaucoup de goût par M. Mauss, architecte français. Elle a trois nefs. Celle du milieu, plus large, est plus élevée que les deux autres. Trois absides rondes la terminent. Le transept est

couronné par une coupole qui se détache extérieurement sur les toits plats de l'édifice. A droite du transept nous descendons dans une jolie crypte qui se compose d'un narthex, d'une chapelle et de deux absidioles. Là même aurait été la maison de sainte Anne et le lieu du berceau de Marie. Hélas! encore un groupe de personnages bibliques que l'on tient à faire naître et vivre sous terre et dans des excavations sans air et sans soleil! En sortant, le P. Supérieur nous fait remarquer dans le tympan de la porte ogivale une inscription arabe rappelant que Saladin avait mis ici un collège musulman, avec son secrétaire Boadin pour directeur. Les maîtres ne pouvaient trouver de meilleurs modèles, comme éducateurs de la jeunesse, que le vénérable couple patriarcal veillant sur l'enfance si pure et si admirable de leur fille Marie. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, cette école de théologie fut délaissée. Souhaitons de plus longs jours à l'œuvre du cardinal Lavigerie.

Au fond de la cour on continue des fouilles que nous visitons avec intérêt. Elles ont mis à jour les restes de l'église, qui, bâtie à côté d'un réservoir, répond exactement à l'église de Sainte-Marie près de Béthesda. De nombreux débris de colonnes et de statues constituent dans la cour une sorte de musée en plein vent. Un des objets les plus curieux qui aient été trouvés ici est allé enrichir le musée du Louvre; c'est un pied de marbre qui, d'après son inscription grecque, fut un ex-voto de Lucia Pompilia. Le témoignage de Théodo-

sus sur les guérisons obtenues à la piscine Probatica, près de laquelle était le sanctuaire de la bienheureuse Vierge, se trouve ainsi magnifiquement confirmé.

Nous revoyons en rentrant les restes des églises de la Madeleine, de Saint-Pierre et de la Nativité de Marie, un site rival de celui que nous venons de visiter. On l'appelle aujourd'hui *couvent des Lentilles*. Cette ruine est habitée par de pauvres gens. Les Croisés avaient pris plaisir à orner de pieux sanctuaires la partie de la ville par où ils étaient entrés vainqueurs.

Samedi soir.

La soirée sera consacrée à examiner les souvenirs que les Arméniens vénèrent sur le mont Sion. Il faut s'attendre à une exhibition naïve de tous les détails puérils que la piété fantaisiste des Orientaux a pu multiplier, à huis clos pour ainsi dire, entre des murs où elle était libre de varier ses inspirations. Ces hérétiques monophysites possèdent en cette partie de la ville la plus vaste et la plus riche installation. J'ai déjà observé que l'habileté dans les affaires était le signe caractéristique de leur race.

Chemin faisant, nous voyons la maison qui aurait appartenu à Marie, mère de Jean-Marc. C'est là que Pierre, miraculeusement délivré, serait venu frapper en sortant de prison. Les fidèles s'y

trouvaient réunis pour prier et s'édifier mutuellement. Entendant quelqu'un à la porte du vestibule, Roda, la servante, alla voir qui appelait à cette heure. Elle reconnut la voix de Pierre, et dans sa joie, au lieu d'ouvrir, elle courut annoncer à l'assemblée que l'apôtre était là. « Folle ! » lui dit-on, mais elle affirma que c'était vrai, et on conclut que ce devait être non pas lui, mais son ange. Or Pierre dans la rue continuait à frapper. Il fallut ouvrir, et grande fut la stupéfaction de tous en le voyant et en l'entendant raconter comment le Seigneur l'avait tiré de prison. Il dit : « Annoncez-le à Jacques et aux frères, » puis il s'en alla. Les Syriens jacobites occupent ce lieu, qui pourrait être authentique, s'il ne se trouvait à douze mètres au-dessus du niveau de la Jérusalem d'Hérode. Ils y montrent sous un dais la place où la sainte Vierge fut baptisée, et une peinture de saint Luc qu'on aurait mieux fait de produire au VIII<sup>e</sup> siècle pour fermer la bouche aux iconoclastes.

A travers les ruelles de plus en plus désertes, nous arrivons au couvent des Arméniens. Un prêtre nous accueille par des signes bienveillants et nous ouvre l'église, qui est fort riche et proprement tenue. On croit qu'elle a été érigée au lieu même où fut martyrisé Jacques, frère de Jean et fils de Zébédée. Rien ne semble plus naturel que de trouver marqués par des sanctuaires les lieux où furent immolés nos premiers martyrs. Ces grandes lignes devraient suffire aux

bons religieux. Leur vrai bonheur est de préciser que la tête du vaillant apôtre tomba, non pas seulement dans la petite chapelle surchargée d'ornements qui est à notre gauche, mais sous l'autel même qui y a été dressé. Je ne suppose pas que saint Macaire, dont nous voyons ici le tombeau, — on comprend qu'un évêque de Jérusalem ait souhaité d'être enseveli en ce lieu, sanctifié par le martyre de son illustre prédécesseur, — tout en étant plus près de nos origines chrétiennes, ait jamais songé à préciser les dalles sous lesquelles le sang de l'apôtre avait coulé.

On nous montre trois pierres : l'une du Sinaï, l'autre du Jourdain, et la troisième du Thabor ; nous n'en discutons pas la provenance. Ce qui est plus intéressant, c'est de voir administrer le sacrement de pénitence à deux bonnes religieuses, qui nous édifient par leur simplicité. Le prêtre est assis sur une natte ; la pénitente se prosterne devant lui. Les cas de conscience sont vite discutés, et en quelques mots tout est dit. Le vieillard, étendant sa main sur la tête de la pauvre fille, prononce aussitôt l'absolution sacramentelle. Cette simplicité primitive supprime les confessionnaux. Un appareil assez curieux appelé *simantra* remplace chez les Arméniens les clochers et les cloches ; c'est une longue barre que l'on frappe en cadence pour inviter les fidèles à la prière. L'invention n'est pas à recommander, et les sons que l'on obtient valent aussi peu que l'instrument d'où ils procèdent.

Le patriarche réside ici. Le séminaire, un hospice, une bibliothèque remarquable par ses manuscrits et le couvent des religieuses occupent la série des édifices où nous défilons comme à travers un labyrinthe. Dans le *Deir Zeitoun*, où sont les femmes, on nous montre des pierres de la maison d'Anne ou Hananus, le beau-père de Caïphe et le chef du judaïsme au temps de Notre-Seigneur. Selon une ancienne tradition, nous serions ici sur l'emplacement même de son palais. Quelle est la valeur historique de cette affirmation ? Je l'ignore. Nous visitons deux oratoires qui se communiquent, et dont le plus grand sert d'église à la communauté. Ils marquent la place où Anne somma Jésus de s'expliquer sur ses disciples et sa doctrine. Une pierre dans une chapelle à gauche, sous un autel, précise le point où l'accusé se tenait durant l'interrogatoire. Je ne veux pas savoir ce qu'indique la citerne miraculeuse qui est dans l'autre sanctuaire, et où l'on peut boire à volonté.

Les pauvres filles surprises par nous au milieu de leurs pacifiques conversations, devant leurs maisonnettes, dans une cour intérieure, s'enfuient, se cachent, nous regardent à travers leurs fenêtres grillées, éclatent de rire et n'ont pas l'air de soupçonner que la vie religieuse est surtout dans ce recueillement intérieur de l'âme qui se traduit au dehors par la dignité dans la tenue et la parfaite correction au milieu des divers incidents de la vie. Sans succomber nous-mêmes à un mouvement de vivacité naturelle, il faut nous entendre

dire que Jésus fut attaché à un olivier pendant que chez le grand prêtre on délibérait sur son sort. On nous a montré les rejets du vieil arbre, et nous sommes restés muets.

Revenant à des préoccupations exégétiques plus sérieuses, il nous importerait de savoir si le présent édifice, que l'on nous donne pour la maison d'Anne, a jamais pu se relier avec celui où l'on croit retrouver l'habitation de Caïphe, car, selon toutes les probabilités, le beau-père et le gendre occupaient le même palais. On explique par cette cohabitation que Pierre ait renié son Maître pendant l'interrogatoire d'Anne<sup>1</sup>, aussi bien que durant celui de Caïphe, dans une cour, autour d'un brasier et devant une assistance qui semblent n'avoir pas changé<sup>2</sup>.

A cent soixante-quinze mètres d'ici, en ligne droite, se trouve la maison dite de Caïphe, où nous arrivons par la porte de David ou de Sion. C'est un espace trop considérable, même quand il s'agit de la maison des grands prêtres, pour admettre la communication des deux palais. Hormis le temple avec ses portiques, aucun monument de Jérusalem n'était bâti dans de telles proportions. Or l'authenticité de la maison de Caïphe étant soutenue par une tradition qui remonte au IV<sup>e</sup> siècle, celle du palais d'Anne au couvent des sœurs arméniennes semble fort compromise. C'est ici, en

<sup>1</sup> Jean, XVIII, 17 et suiv.

<sup>2</sup> Jean, XVIII, 25 et suiv.; Marc, XIV, 54-72 et parall.

effet, que le pèlerin de Bordeaux vint, en 333, vénérer le lieu où Jésus avait été interrogé par l'autorité religieuse, renié par Pierre, et indignement traité par les valets du grand prêtre. Les scènes odieuses qui s'étaient passées chez Caïphe avaient dû rendre de bonne heure ces ruines tristement célèbres. L'injustice, l'orgueil, l'hypocrisie du grand prêtre, l'impudence des faux témoins, les indignes traitements infligés à l'innocent, et par-dessus tout l'apostasie lamentable de Pierre, avaient laissé dans l'Église naissante un douloureux et persévérant souvenir. Les récits détaillés que nous en donnent les synoptiques, résumés vivants de la tradition orale primitive, en sont la preuve.

Hâtons-nous de dire que le sanctuaire délabré n'est pas à la hauteur des douloureux incidents qu'il rappelle et de sa probable authenticité. Jamais la fausse religion ne s'est montrée plus hideuse ni la vraie plus sublime que dans ce palais de Caïphe. En un siècle qui se plaît à calomnier la charité, le sacrifice, la sainteté, et qui a recours, pour les flétrir, aux faux témoignages; en réponse à la génération cynique qui frappe la vertu au visage et la somme de prophétiser, je voudrais qu'une âme française élevât ici un temple à Jésus défiant par sa modération, son silence et son impassibilité, la colère, le fanatisme et l'ironie des méchants. Devant le grand prêtre et ses valets sa grandeur fut autrement sublime que celle de l'homme fort dont le poète a dit : *Impavidum ferient ruinæ*. Puisque les caractères s'effacent de plus en plus, c'est à l'Église de pré-

senter ici même au monde décadent, sous une coupole digne de lui, Jésus modèle de l'homme qui, malgré toutes les violences, demeure debout pour défendre la vérité. Je recommande mon vœu à M. de Piellat et à tous les vaillants qui, ayant l'énergie du bien, souhaitent à l'humanité de montrer moins de faiblesses. Les Arméniens ne possèdent pas ici tout le terrain de l'antique maison de Caïphe, et d'ailleurs on peut se contenter de l'a peu près des lieux lorsqu'une grande pensée préside aux délimitations. Observons en passant que, d'après l'Évangile, le Sanhédrin se réunit réellement à la maison de Caïphe, et non dans la salle du temple appelée *Gazzith*. L'Écriture est catégorique sur ce point, et elle s'accorde avec la tradition talmudique. Celle-ci atteste, en effet, que, quarante ans avant la ruine du temple, le Sanhédrin commença à tenir ses séances un peu partout.

C'est le goût pervers des détails qui a fait imaginer ici une prison où Jésus fut enfermé, le lieu où était Pierre quand le Maître le regarda, la place même où le coq chanta pour rappeler au devoir le malheureux disciple. De tout cela je ne retiendrais, dans la basilique projetée tout à l'heure, que le souvenir de Pierre foudroyé par le regard de Jésus, couvrant sa tête de son manteau et sortant en toute hâte pour aller pleurer son crime dans l'isolement. Que de renégats de la vie religieuse, sociale et privée pourraient être invités à venir porter leurs ex-voto, sinon leurs larmes, dans la

chapelle de l'apôtre détestant amèrement son ingratitude et sa criminelle trahison!

On prétend que la pierre de l'autel, au fond de l'abside, serait celle qui fermait l'entrée du saint Sépulcre. Elle est d'un calcaire rougeâtre et de forme demi-circulaire. Les Arméniens s'en seraient emparés depuis longtemps. J'ignore s'ils l'ont réellement volée ou seulement inventée; l'un serait pire que l'autre.

En rentrant, nous trouvons la foule réunie près de la caserne, à la porte de Jaffa; il y a musique militaire. Elle vaut moins que celle du Caire; c'est dire qu'elle ne vaut à peu près rien. Dans le Haret-en-Nazirah nous choisissons des photographies. La fenêtre devant laquelle nous sommes assis s'ouvre sur une pièce d'eau longue de soixante-quinze mètres et large de quarante-quatre. Les murailles qui l'entourent ont un caractère d'évidente antiquité. Les hirondelles se jouent à la surface de la piscine en poursuivant des insectes. L'eau y vient du Birket-Mamillah. Est-ce la piscine d'Ézéchias? Il est dit que ce prince arrêta l'épanchement des eaux de Gihon supérieur, et qu'il les dirigea sous terre vers l'occident de la ville de David<sup>1</sup>. Si c'était elle, comme selon toutes les probabilités le roi l'enferma dans la seconde enceinte de la ville, nos raisonnements fondés sur les restes de vieux murs trouvés à l'orient du terrain des Chevaliers de Saint-Jean et des fouilles des Russes,

<sup>1</sup> II Paralip., xxxii, 30.

seraient fort compromis. Il faudrait, en effet, placer la porte de Gennath très près, ou même absolument à côté des tours Phasaël et Mariamne pour faire remonter la deuxième enceinte le long du mur occidental de la piscine. Or, comme par des fouilles récentes il a été établi que la piscine se prolongeait encore de vingt mètres au nord dans la maison des Coptes, le rempart, en tournant ici vers l'est comme tout exprès pour faire place au Saint-Sépulchre, n'en passerait pas moins, si peu qu'il eût une épaisseur convenable, sur le rocher du Calvaire.

Y a-t-il des raisons suffisantes pour attribuer à Ézéchias le réservoir vulgairement dit du Patriar- che? Est-il à l'occident de la ville de David? Assurément non. Ajoutons que le Birket-Mamillah peut bien n'être pas le Gihon supérieur, car l'expression « diriger les eaux vers l'occident » suppose assez naturellement le point de départ à l'orient. Un autre passage des Paralipomènes<sup>1</sup> semble même changer ce doute en certitude. Il y est dit de Manassès qu'il bâtit un mur en dehors de la cité de David à l'occident de Gihon, vers l'entrée de la porte des Poissons. Donc Gihon était réellement à l'est de la cité de David, peut-être au point où aboutissent les eaux vives de l'aqueduc de Salomon, ou à la source inexplorée qui dans le Tyropéon alimentait l'aqueduc inférieur retrouvé par Warren et Wilson. Le travail d'Ézéchias put

<sup>1</sup> Il Paralip., xxxiii, 14.

consister à en diriger une partie dans la cité de David. C'est ce qui est dit en un autre endroit de l'Écriture : « Avec le fer il tailla le rocher, conduisit l'eau au milieu de la ville et fit un puits pour la recevoir<sup>1</sup>. » Peut-être ces travaux d'Ézé- chias ne sont-ils pas autres que ces vastes aque- ducs et réservoirs mis à jour par les ouvriers qui creusèrent les fondations de l'église anglicane? Quoi qu'il en soit, je ne crois pas du tout que le Birket-el-Batrak soit la piscine d'Ézéchias, et il faut se garder, pour le soutenir, de risquer les don- nées déjà acquises et énergiquement confirmées par les plus récentes découvertes sur le péribole de la deuxième enceinte. Mieux vaut chercher en un point plus satisfaisant la royale piscine. Nous rencontrons au coin de la rue des Frandj l'excellent M. Guérin, à qui je communique mes arguments. Il avait, de confiance, adopté sur ce point les vues de M. de Saulcy, en observant qu'il fallait distinguer deux Gihon. Je crois qu'avec un seul on peut tout expliquer. Nous nous serrons la main en promettant de revenir sur la simplifica- tion que j'indique. Il est nuit close. Les honnêtes gens n'ont plus le droit d'être dans la rue.

<sup>1</sup> Eccli., xlviii, 49.

Dimanche des Rameaux, 25 mars.

La fête a été belle au Saint-Sépulcre vers les cinq heures du matin. M. Vigouroux me rapporte ses pieuses impressions avec une branche de palmier. Après ma messe je m'achemine vers le torrent de Cédron.

C'est là qu'en imagination je veux célébrer le glorieux anniversaire de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Je m'assieds sur une tombe musulmane. Quand le Maître s'assiera-t-il, lui aussi, sur l'islamisme et toutes les fausses religions ensevelies dans un éternel discrédit? Quand tous les peuples, sans distinction de races, crieront-ils: « Hosanna au Fils de David? »

C'est de là-bas, au sud du mont des Oliviers, que les groupes galiléens, formés depuis Bethphagé et Béthanië, débouchèrent en masse, suivant ou précédant leur Roi-Messie. Celui-ci était monté sur l'ânon, fils de l'ânesse, comme dit le prophète, et se présentait à sa nation, pauvre malgré sa royauté, modeste malgré sa gloire, pacifique malgré sa force. Témoin de cette manifestation grandiose dans sa simplicité, le peuple se laissait aller au plus vif enthousiasme. On avait d'abord quitté des vêtements pour en couvrir la monture du Roi-Messie, on se mit à en jeter d'autres en guise de tapis sur son passage. Les nouveaux arrivants voulaient aussi manifester leur joie, et, cou-

pant des branches d'arbres, ils les agitaient triomphalement dans l'air. Tous criaient: « Hosanna! salut et bénédiction à celui qui vient au nom du Seigneur! » L'instinct naturel des peuples est d'acclamer le Christ tant qu'un souffle de septicisme ou de haine n'est pas venu troubler leur droiture native. Observons cependant que, même à ce premier triomphe de Jésus, les notes discordantes ne firent pas défaut. Des trembleurs ou des jaloux disaient: « Maître, faites-les taire. » D'autres, ennemis déclarés, observant à distance, et peut-être du point où je me trouve, la marche du Roi-Messie, répétaient entre eux: « Vous le voyez, nous n'avancions rien, et tout le monde va à lui. »

Jésus laissait faire, mais quand il fut là-bas, en face de la ville, — sur quel point précis, je n'en sais rien, — il regarda Jérusalem avec autant de tristesse que d'amour. Au-dessus d'elle son œil prophétique venait de voir les armées romaines accourant pour la détruire, le peuple dispersé, la nation maudite. Des larmes inondèrent son visage, et à travers un sanglot il s'écria: « Ah! si du moins à cette heure, la dernière qui t'est donnée, tu voulais reconnaître, toi aussi, ce qui peut t'assurer la paix. Mais non, tu ne sauras pas le voir; aussi vont venir pour toi les jours terribles; tu seras couchée dans la poussière, parce que tu n'as pas voulu connaître le temps où Dieu t'a visitée. » Hélas! que d'autres peuples ont entendu ces mêmes paroles et fait couler les larmes divines sans en profiter!

Le cortège dut entrer dans la ville par la vallée

de Tyropéon et aborder le temple par une de ses portes occidentales, qui, donnant sur le quartier le plus peuplé, étaient surtout propices à une grande manifestation. En voyant passer Jésus dans les rues tumultueuses, chacun demandait : « Quel est donc celui-ci ? » Les tristes prophéties du Maître avaient-elles modéré l'enthousiasme de la foule ? Le cortège répondait : « C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée. » Oui, c'était le prophète, mais aussi le roi, et surtout le Dieu. Heureux les peuples qui ne connaissent pas les défaillances de l'enthousiasme religieux. Jésus-Christ n'est pas seulement l'idéal de l'humanité, le point central de l'histoire, c'est notre Dieu. Voilà ce qu'il faut dire hautement pour couper court à tous les sophismes, à tous les subterfuges, à toutes les impiétés.

A midi nous sommes attendus au patriarcat. La conversation y est intéressante ; de vénérables prêtres entourent le pieux prélat, qui nous comble de prévenances. Deux d'entre eux s'offrent à nous accompagner chez le docteur Schick, qui a construit un fac-similé du temple avec une patience et une perspicacité surprenantes. Nous acceptons très volontiers. La température s'est refroidie tout à coup. Avant-hier le vent du désert soufflait du feu, et il nous rendait fort intelligible l'expression d'Osée : « Il sèche les sources, » ou celle d'Ézéchiël : « Il brûle les vignes. » Aujourd'hui c'est le vent de la mer, tout imprégné d'une humidité glaciale. Je suis obligé d'envoyer prendre au couvent

un surcroît de vêtements pour continuer la promenade.

Nous passons d'abord par le Birket-Mamillah. Ce vaste réservoir, qui a cent mètres de long sur soixante-dix de large, est-il l'étang des Serpents, limite du nivellement de terrain que Titus entreprit pour rapprocher son camp de la ville <sup>1</sup> ? C'est probable. Nous constatons dans le texte de Josèphe que l'espace s'étendant d'ici au Scopus était couvert de jardins et de bosquets clos de murs. Il n'en reste pas trace, et la transformation a été radicale.

Non loin d'ici, vers le sud, on a découvert cinq caveaux funéraires assez médiocrement construits. Des ruines considérables les encombraient. Est-ce là l'œuvre d'architectes juifs et la place des monuments d'Hérode ? Je ne le crois guère. Il est sûr toutefois que ces monuments furent près d'ici. Leur position est assez nettement déterminée dans Josèphe <sup>2</sup>. Pourquoi ne les chercherait-on pas à l'établissement des Russes, où l'on a trouvé dans le sous-sol des fragments de colonnes et des débris de belle architecture ? Le Birket-Mamillah est à peu près sec. Je ne crois pas du tout qu'il soit ce Gihon où Sadoc et Nathan sacrèrent Salomon roi d'Israël <sup>3</sup>. Il est dit que pour aller à Gihon ils *descendirent*, ce que nous n'avons pas fait en nous rendant ici. Son nom actuel lui

<sup>1</sup> B. J., v, 3, 2.

<sup>2</sup> B. J., v, 3, 2 et v, 12, 2.

<sup>3</sup> III Rois, I, 33 et suiv.

vient d'une chapelle dédiée à sainte Mamilla, femme pieuse qui, au temps de Chosroës, avait fait ensevelir en ce lieu les restes des martyrs. Il est de construction très ancienne, et on pourrait l'identifier avec l'étang supérieur près duquel Isaïe alla rassurer Achaz, en prophétisant contre Israël et la Syrie, « ces deux bouts de tisons fumants » que Jéhovah se chargeait d'éteindre. Ici encore aurait été faite la grande promesse messianique : « Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. »

Tout en nous honorant d'un accueil poli, le docteur Schick, à qui nous exposons le but de notre visite, soulève quelques difficultés sur l'inopportunité du jour. C'est dimanche, et il considère, je ne sais trop pourquoi, l'exhibition de son temple comme une œuvre servile. Enfin nous parvenons à lui former la conscience, et, malgré les inquiétudes persévérantes de sa pieuse femme, il nous explique son petit chef-d'œuvre en le démontant pièce à pièce. C'est très ingénieux. Il a construit d'abord le rocher du Moriah avec les citernes qu'il renferme et les inégalités de terrain constatées par les sondages ou les fouilles de tous les explorateurs. Sur cette base il édifie d'abord le temple de Salomon, dont les pièces s'enlèvent pour faire place, quand on le veut, aux combinaisons dernières du temple d'Hérode. Ses théories sur certains détails peuvent être discutées, mais l'excellence de l'ensemble est incontestable. Après l'avoir vivement remercié et pris une de ses collections

photographiques, nous visitons l'établissement des Russes. C'est vraiment digne d'un grand empire. Consulat, mission, hospice, hôpitaux, chapelle, tout est là dans les meilleures conditions d'hygiène, de sécurité et même de beauté architecturale.

La France commence, elle aussi, à bâtir pour ses pèlerins. Un vaillant chrétien, M. de Piellat, soutenu par les RR. PP. Augustins de l'Assomption, a pris l'initiative, et plus d'une famille chrétienne a déjà envoyé son offrande pour bâtir à l'hôtellerie de Notre-Dame de France une cellule sous le vocable du saint protecteur qu'elle se choisissait. Les vieux noms de la patrie émaillent çà et là la glorieuse liste des donateurs et des protecteurs. Geneviève de Paris, Germaine de Toulouse, Jeanne d'Arc, ont leurs fenêtres dans le bel édifice à côté de celles d'Hilaire de Poitiers, de Bernard de Clairvaux, de Godefroi de Bouillon. L'œuvre, déjà fortement esquissée, sera splendide. Elle dominera tout ce réseau de fondations françaises qui enlace la Ville sainte : Orphelinat de Saint-Pierre à l'occident, Frères des Écoles chrétiennes plus près de nous, Pères Dominicains à notre gauche, Dames de Sion et Pères d'Afrique au nord du Haram, Carmélites du *Pater* au mont des Oliviers, Fils du P. d'Alzon au mont Sion, sœurs de Saint-Joseph et de Saint-François au milieu du peuple, filles de la Charité, que l'Arabe appelle les *oiseaux blancs* ou les colombes bénies, au chevet de toutes les souffrances et à la tête des œuvres les plus héroïques.

Au sommet de la coupole centrale, à côté de la croix flottera notre drapeau, et à l'ombre de ces deux symboles, également sacrés, se grouperont tous les cœurs amis pour crier à Dieu : « Oubliez ses fautes, car voici ses charités et sa foi ! Vive la France ! » Ce sont nos chevaliers qui, les premiers de tous, plantèrent les fanions français sur la brèche quand, il y a huit siècles, on força les murs de Jérusalem. Noblesse oblige. En fait de générosité et de vaillance, c'est à nous de marquer le pas.

Lundi, 26 mars.

Je vais dire la messe au Calvaire et répandre une dernière fois mon âme en ce lieu, le plus auguste que je connaisse ici. Demain nous partons.

A la sortie du Saint-Sépulchre, je visite l'ancien hôpital des Chevaliers de Saint-Jean. Il a été donné à la Prusse par le sultan en 1869. Là où furent les preux du moyen âge, l'islamisme avait mis d'abord un khan, et puis rien. On a commencé de déblayer ces immenses ruines. Des citernes, dont les voûtes mesurent seize mètres de haut, ont été mises à jour. Des colonnes ont été retrouvées. Ce qui m'y intéresse plus particulièrement, ce sont les traces de la seconde enceinte, qui se retrouve ici dans la direction même du mur déjà visité aux fouilles des Russes.

Je vais ensuite présenter mes devoirs au revé-

rendissime P. Custode des Saint Lieux, et j'apprécie sa parfaite aménité. Il a pour vicaire un de mes compatriotes, âme ardente, loyale et capable de courageuses et nécessaires innovations, si on lui laissait quelque initiative. Le couvent de Saint-Sauveur, comme distribution, architecture et développement, m'a paru bien insuffisant.

Nous déjeunons chez notre consul général, M. Ledoux. La conversation roule sur le protectorat français, question mise à l'ordre du jour par l'influence italienne et allemande sur le personnel de quelques couvents. La France a ici des droits séculaires et assez chèrement acquis pour être imprescriptibles. Il n'appartient à aucun des moines qui relèvent directement de la Propagande de les méconnaître. Le pape d'ailleurs se dispose à les consacrer par une communication officielle adressée à ces religieux, qui menacent de devenir plus nationaux que catholiques. On n'est pas peu étonné de trouver exposés dans leurs parloirs les portraits du roi et de la reine d'Italie, et d'apprendre que l'anniversaire de la naissance du roi Humbert s'y célèbre au son des cloches et par des offices solennels. Quand même ce prince ne serait pas l'usurpateur du domaine pontifical, on ne voit guère ce qu'il vient faire ici. Est-il le bienfaiteur des maisons relevant de la Propagande, lui qui a dépouillé de ses biens la Propagande elle-même ? Que des communautés indépendantes puissent avoir à cœur d'honorer leurs protecteurs et marquent, si cela leur plaît, leurs préférences nationales, cela peut se com-

prendre. Les hommes de la Propagande vivent de ressources catholiques, et doivent demeurer dans tout leur apostolat exclusivement catholiques.

M<sup>me</sup> Ledoux est une femme très aimable et distinguée. Nous avons été heureux de respirer un peu d'air français. Pour rendre l'illusion plus complète, un groupe de jeunes gens est arrivé à la fin du repas. J'aime tant de donner une poignée de main à cette belle jeunesse et de lui souffler dans l'âme un peu d'enthousiasme pour les belles choses et les grandes idées. Celle-ci n'en avait pas besoin. Quand, à vingt ans, on a le goût d'un voyage en Palestine, c'est qu'on a vu plus haut que le boulevard et plus loin que son château.

En sortant, je désire examiner la partie du rempart qui va de l'angle nord-ouest à la porte de Damas.

A Quasr-Djaloud, et non pas plus haut, fut réellement la tour Psephinos. Le terrain est ici assez élevé (784 mètres) pour permettre de voir, du sommet d'une tour haute elle-même de soixante-dix coudées, l'Arabie au levant et les dernières terres juives jusqu'à la mer, au couchant, comme le prétend Josèphe<sup>1</sup>. Les traces du mur d'Agrippa dans la direction du nord ne vont pas plus loin. On peut, au contraire, les suivre en se dirigeant vers l'est, où elles s'identifient le plus souvent avec le rempart actuel. Nous cherchons jusqu'à deux cents mètres vers le nord les *aggeres* de Titus, que

<sup>1</sup> B. J., v, 4, 3.

M. de Sauley avait observés. Certaines levées de terre (*vallum*), sur lesquelles s'établissaient les palissades et des affaisements parallèles de terrain correspondant aux tranchées qui les précédaient (*fossa*), semblent indiquer, en effet, des travaux stratégiques fort anciens. Est-ce l'œuvre des Romains ou des Croisés?

Voilà que nous avons fini de tout voir dans cette ville où nous n'avons le temps de rien découvrir. C'est notre dernière soirée. Tandis que mon ami rentre pour boucler ses malles ou se reposer, j'arrive chez les Dames de Sion. Je sens le besoin de contempler une dernière fois, du haut de leur belle terrasse, l'ensemble de la cité sainte. L'assistante de la supérieure veut m'y suivre. Lui est-il agréable d'entrevoir les émotions d'un pèlerin à la veille de quitter ce qu'il est venu de si loin étudier et vénérer? Cette femme est intelligente, et je sens tout d'abord que son âme est en haut. Elle ne me gêne pas.

Le soleil couchant dore de ses rayons les rares arbres qui dominent le mont Sion, et la ville s'étend à mes pieds comme un linceul gris en s'inclinant de l'occident à l'orient. Aucun cri de joie, d'enthousiasme, de vie, ne monte de là-bas. On dirait que le linceul couvre un sépulcre.

Et c'est vrai. Il n'y a ici qu'un immense tombeau, comme je l'avais senti dès le premier jour, et tous les efforts de la science sont encore demeurés impuissants à reconstituer le squelette glorieux qu'il renferme.

Combien y eut-il de collines? Où furent-elles? Combien de vallées? Dans quelles directions? Nul ne peut le dire. Après cela, comment ressusciter la vieille ville? Où passèrent sûrement les trois enceintes? Nous avons fait des hypothèses, et rien de plus.

Une forte dépression de terrain allant du sud au nord, le long du mur occidental du temple, demeure encore parfaitement visible, et les fouilles des Anglais ont prouvé que la Jérusalem d'autrefois, étagée sur le versant de deux collines, descendait au moins jusqu'à vingt-cinq mètres au-dessous du sol actuel. Mais, à partir du Mehkémèh, mon œil ne la suit plus. Tourne-t-elle à la rue de la Chaîne vers la porte de Jaffa? Il me le semble. Les découvertes du sol antique, à dix-sept mètres de profondeur, derrière le Moristân, ne contredisent pas cette impression. A ce compte, des quatre montagnes mentionnées par Josèphe, la première, où furent la Ville Haute et le Marché Supérieur, aurait été entourée par la vallée de Hinnom et le Tyropéon dans son inflexion vers la porte de Jaffa ou la citadelle de David. Elle renfermait le palais d'Hérode à l'ouest et celui d'Agrippa à l'est. La seconde, Akra, comprenant Ophel et le Moriah avec leurs célèbres monuments, se serait trouvée enveloppée par le Tyropéon dans son prolongement vers la porte actuelle de Damas, et par le Cédron dans sa bifurcation vers Bézétha. La troisième, limitée par les deux bras du Tyropéon, qui se dirigeait vers le nord et vers l'ouest, aurait fait

face aux deux premières, tandis qu'au nord la quatrième, Bézétha, aurait été entourée par l'extrémité septentrionale du Tyropéon et la vallée allant de la porte des Fleurs vers le Cédron? Hélas! que valent ces suppositions?

Plus mon esprit cherche à se former une image précise du passé, plus il est troublé, heurté, désespéré par les assertions les plus contradictoires. Est-ce donc ici le livre scellé où nul ne pourra jamais lire? la tour de Babel où les savants devront désespérer de s'entendre?

Et pourtant il semble bien légitime, ce désir de nos cœurs, qui voudraient reconstituer le cadre d'un passé autrement glorieux que celui de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce. Sans doute le cadre n'est pas nécessaire pour faire comprendre, aimer et adorer à travers les siècles la divine physionomie qu'il devrait mettre en relief. Mais quel triomphe pour notre foi et notre amour si nous pouvions rétablir ce que les hommes et les siècles nous ont ravi!

Et ma tête est tombée dans mes deux mains, et, accoudé sur l'acrotère de la terrasse, je n'ai plus voulu rien regarder. Et alors toutes les voix du passé retentissaient à mon oreille. Les prophètes, aux portes de la ville, disaient leurs oracles; David, devant l'arche, chantait ses hymnes; Salomon, dans son palais, prononçait ses sages sentences; Dieu, dans son temple, répandait sa gloire; Israël criait: « Hosanna! » Jésus annonçait le salut; les apôtres, dans toutes les langues du monde,

évangélisaient les multitudes. Ce concert de voix heureuses étouffait les autres bruits de scandale, d'impiété, de fureur déicide.

O Jérusalem, lève-toi brillante, car ta lumière arrive,  
Et la gloire de l'Éternel se répand sur toi.  
Qui sont ceux qui volent comme des nuées,  
Comme des colombes vers leurs colombiers ?  
Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs,  
Et leurs rois deviendront les serviteurs,  
Tes portes seront toujours ouvertes,  
Et je glorifierai la place où reposent mes pieds.

Oh! que cette prophétie d'Isaïe s'accomplisse!  
Aux nations chrétiennes de comprendre qu'il est  
temps d'affirmer leurs droits sur leur antique ber-  
ceau; qu'elles bâtissent leurs palais comme une  
garde d'honneur autour de l'enceinte sacrée, et  
qu'à l'heure venue, d'un signe auquel on ne résiste  
pas, elles marquent à Mahomet qu'il est temps de  
quitter la place. Alors nous enverrons tous nos  
travailleurs pour enlever la poussière des siècles  
amoncelée sur cet écrin précieux entre tous, puis,  
fiers de notre œuvre et de nos sacrifices, nous  
montrons au monde Jérusalem, que la piété et la  
science auront enfin tirée de son séculaire tom-  
beau.

Je crois que la bonne sœur a répondu : *Amen.*

Avant de me coucher, j'ai tenu à constater qu'à  
dix heures du soir la pleine lune laisse à peu près  
dans l'ombre la vallée du Cédron. Je l'avais sup-  
posé dans ma *Vie de Notre-Seigneur*, à propos des

lanternes que portaient les émissaires chargés de  
saisir Jésus. C'est parfaitement exact. Ce qui l'est  
encore, c'est la parole de l'époux : « Ma tête est  
pleine de rosée, et mes cheveux humides des gouttes  
de la nuit. » Il n'a pas plu depuis très longtemps,  
mais la nuit n'en est ni moins fraîche ni moins hu-  
mide.

Mardi, 27 mars.

A cinq heures nous étions sur pied pour partir;  
à onze heures nous discutons encore avec le loueur  
de palanquins, homme d'insigne mauvaise foi. Le  
dorgman est faible et incapable de se faire rendre  
justice. Notre droit semble parfaitement établi. On  
nous offre des palanquins très inférieurs à ceux  
que nous avons choisis; nous n'en voulons pas.  
Il faut faire intervenir le cawas du consulat. Ce  
sont des cris, des menaces, des mensonges, des  
injures, des imprécations, des supplications à  
n'en plus finir. Deux, trois, quatre palanquins  
arrivent, mais jamais ceux de l'avant-veille. On ne  
saurait s'imaginer tout ce qu'il y a de ruse, d'hypo-  
crisie, de souplesse dans la chemise d'un Orient.  
Je ne m'étonne pas de cette interminable  
succession de querelles religieuses qui, depuis  
Arius et même avant, ont divisé, désolé, perdu  
ces pays où la duplicité, la tromperie, la mal-  
honnêteté à fortes doses sont le grand mérite de

l'homme et son principal élément de succès dans la vie.

Comme finalement il faut se mettre en marche, j'installe mon ami dans le plus commode des deux véhicules et je grimpe dans le second. Les PP. Dominicains, à qui nous avons témoigné toute notre reconnaissance pour leur si douce hospitalité, nous serrent une dernière fois la main et nous regardent partir, non sans inquiétude, car nos attelages semblent peu faits au nouveau système de locomotion. Allons! à la garde de Dieu!

Cinq mulets, dont quatre pour nos palanquins et un pour les bagages; deux ânes pour les provisions, un cheval pour le drogman, enfin cinq hommes pour les bêtes ou pour nous: voilà le total de la caravane. Moukres et mulets semblent alertes et solides. Je marche en tête, parce qu'on m'a fait honneur du moukre principal, le jeune Abeth, qui connaît le pays mieux que le drogman, mais qui, en dehors de l'arabe, ne comprend pas un traitre mot de quoi que ce soit. Sa physionomie sauvage me rappelle les têtes de Turc que nos enfants cueillaient au bout de leurs sabres, à nos carrousels du collège. Sale, borgne, l'air idiot ou farouche, taciturne et effrayant, il est d'une force prodigieuse à dix-neuf ans. Sur son bras il me soulève et me transporte comme un jeune bébé, ce qu'hélas! je ne suis plus. Dompter ce sauvage me tente. Parions qu'avant d'arriver à Damas j'aurai fait sa conquête.

Nous remarquons à gauche la butte des Cendres.

On sait que, malgré la tradition populaire, qui voit, dans ces amas considérables de cendres jaunâtres, les résidus agglomérés des savonneries de Jérusalem, M. de Saulcy aimait mieux y chercher, d'après certaines indications scripturaires, les restes des holocaustes du Temple. L'analyse a démontré que c'était là des cendres de charbon ou de bois, mais non d'animaux consumés. Il est donc resté pour toute consolation à notre ingénieux explorateur le droit de supposer qu'elles provenaient des brasiers ayant servi aux sacrifices. Malheureusement encore pour cette dernière hypothèse, nous trouverons à Naplouse, à Damas, à Tripoli, et partout où l'industrie des savons est répandue, des monticules semblables.

A droite, nous laissons le tombeau des Rois, puis l'Ouely-du-Cheïk-Djerra, et suivant toujours la voie romaine, aussi détestable ici que vers Hébron ou Jéricho, à travers les roches fixes et les pierres roulantes, nous traversons la vallée supérieure du Cédron, pour atteindre bientôt la hauteur dite du Scopus. On croit qu'ici Cestius Gallus, et ensuite Titus, assirent leur camp à sept stades de Jérusalem<sup>1</sup>. Quatre siècles avant, le grand prêtre Jaddus, paré, comme ses lévites, de ses plus beaux ornements, et suivi du peuple en longs vêtements blancs, y serait venu au-devant de cet Alexandre devant qui la terre n'avait plus qu'à se taire<sup>2</sup>. En

<sup>1</sup> B. J., II, 19, 4; v, 2, 3.

<sup>2</sup> Josephé dit que le nom hébraïque du lieu était Sapha, en grec Σαφα, *Endroit d'où l'on voit*.

lisant sur la plaque d'or qui ornait la tiare du pontife le nom de Jéhovah, le fils de Philippe fut tout à coup saisi par une intuition subite de la vérité, ou, comme il s'en expliqua avec Parménion, par la réminiscence d'un songe qui l'avait étrangement préoccupé depuis son départ de Macédoine. Devant ses compagnons d'armes il s'inclina pour adorer le nom du Très-Haut, et donnant une cordiale poignée de main à Jaddus, il se dirigea vers Jérusalem au milieu des acclamations enthousiastes du peuple, et des prêtres qui couraient autour de lui. Arrivé au temple, il offrit à l'Éternel un sacrifice d'après les rites que lui marquèrent les prêtres; et ayant lu la prophétie de Daniel sur l'empire des Grecs succédant à celui des Perses, il témoigna à toute la nation la plus grande bienveillance<sup>1</sup>. La distance d'ici à Jérusalem est de plus de sept stades, car nous marchons depuis une demi-heure. Cette observation assez naturelle me fait hésiter à identifier le Scopus avec le lieu où nous sommes, d'autant que Josèphe semble supposer non pas qu'un ravin le séparait de Jérusalem, mais qu'il était le plateau même touchant immédiatement à la partie septentrionale de la ville<sup>2</sup>. Peut-être en mettant le Scopus

<sup>1</sup> *Antiq.*, xi, 8, 5.

<sup>2</sup> Κατὰ τῷ βορείῳ κλίματι τῆς πόλεως χαμαλὸς συνάπτων ὁ χώρος ἐνύμωσ Σκοπὸςωνόμασται, τῆς δὲ πόλεως σταδίουσ ἐπτὰ διέχων. (*B. J.*, v, 2, 3.) *Comp.* ii, 19, 4, où il est dit que Cestius poursuivit les Juifs jusqu'à Jérusalem, μέχρις, et qu'il établit là, dans le voisinage immédiat de la ville, son camp, au lieu dit Scopus, éloigné de sept stades.

seulement à la hauteur du tombeau des Rois, ou mieux encore vers l'occident, à la butte des Cendres, serait-on plus exactement dans l'indication topographique de cet auteur. On n'aurait pas à franchir le ravin, et on resterait d'abord dans le périmètre des sept stades catégoriquement désignés, et surtout au point probable par où Alexandre et Titus, venant l'un de Gaza et l'autre des bords de la mer, durent aborder la ville.

Nous nous arrêtons pour contempler une dernière fois cette Jérusalem maudite du ciel, et vénérée de la terre. Les cloches y chantent l'angélus. Nos âmes montent avec leurs voix pour louer, admirer, adorer l'œuvre prodigieuse de Dieu au milieu des siècles, préparée à Nazareth où nous allons, et consommée là-bas sur ce Calvaire que nous quittons. *Opus tuum in medio annorum!* disons-nous en étendant nos bras vers la cité sainte. Dieu a parlé, a agi, a été maudit, acclamé, crucifié, glorifié là. Et notre dernier regard s'arrache avec un dernier geste d'adieu de ce coin de terre où nous avons passé de si heureux jours, et éprouvé de si saintes émotions.

Comme pour accroître nos regrets, le pays devient absolument désolé. Nous entrons dans un désert de pierres. Si parfois au sommet d'un monticule on croit distinguer quelques habitations, l'illusion cesse quand on se rapproche. Les maisons entrevues de loin n'étaient que des rochers. On ne trouve plus d'arbres. S'il en reste quelqu'un, échappé à la dévastation générale, il a été

décapité par la tempête ou saccagé par les Arabes, qui en ont coupé les branches pour faire du feu ou pour nourrir leurs chameaux. Des champs séparés par de petits murs semblent avoir été ensemencés; mais, soit incurie du paysan, soit sécheresse exceptionnelle de l'année, une pâle et maigre verdure se détache à peine sur ces fonds grisâtres, où la terre végétale est littéralement couverte par des amas de pierres plates et glissantes.

Sur notre gauche, au sommet d'une série d'assises calcaires pittoresquement échafaudées, et formant un mamelon isolé à près de neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et à quatre kilomètres de nous, se détache une mosquée avec son blanc minaret. C'est Néby-Samouïl, le Mont-Joie des Croisés. La mosquée a pris la place d'une église bâtie par les Prémontrés au commencement du XII<sup>e</sup> siècle. Le couvent qui s'y rattachait a été complètement détruit, et ses pierres ont servi à édifier une vingtaine de pauvres maisons constituant le petit village.

Il semble que c'est seulement après le VII<sup>e</sup> siècle que le nom de Samuel a été attaché à cette montagne, peut-être avec aussi peu de raison que celui de Jérémie à l'église de Kiriet-el-Anab. Les Arabes prétendent y montrer dans la petite mosquée le tombeau du grand juge d'Israël. Il est authentique comme celui de David au Cénacle, ou le siège de Salomon au Haram-es-Chérif. Saint Jérôme<sup>1</sup> nous dit qu'au commencement du V<sup>e</sup> siècle,

<sup>1</sup> *Contra Vigilant.*

par les soins d'Arcadius, les restes de Samuel furent transportés d'un point de la Judée, qu'il ne nomme pas, en Thrace, et que de Palestine à Chalcédoine la foi des peuples leur fit une perpétuelle ovation. Nicéphore ajoute que de Chalcédoine on les envoya à Constantinople, où ils furent déposés dans une église, près du palais de l'Hebdomon. Il est évident que, comme Souba, ce point culminant a dû jadis servir d'assiette à une cité importante. Est-ce Maspha de Benjamin, où le peuple tenait jadis des assemblées solennelles? Est-ce Ramathaïm-Sophim, la patrie de Samuel? La première hypothèse s'appuie sur l'étymologie de *Maspha* ou *Mitspah*, « Observatoire élevé », et sur sa situation indiquée « en face de Jérusalem » par le livre des Machabées<sup>1</sup>. Si elle était fondée, il faudrait saluer autour de cette hauteur les souvenirs d'Israël jurant de punir les Benjamistes qui avaient violé et tué la femme du lévite d'Éphraïm<sup>2</sup>; de Samuel, jugeant et purifiant le peuple qui renonçait au culte des faux dieux<sup>3</sup>; de Saül proclamé roi; de Godolias massacré par Ismaël, et des soixante et dix Éphraïmites suppliants, égorgés et jetés par ce même envoyé des Ammonites dans la piscine du roi Asa<sup>4</sup>. Mais cette Maspha, célèbre dans l'histoire du peuple de Dieu, n'a pu se trouver ici, au centre même de la tribu de Benjamin. Sa proximité de

<sup>1</sup> I Mach., III, 46.

<sup>2</sup> Juges, XX, 1.

<sup>3</sup> I Rois, VII, 4-6.

<sup>4</sup> Jérémie, XXXIX, XL et XLI.

Gabaath s'accorderait mal avec ce qui est raconté des mouvements stratégiques d'Israël avant la lutte contre les Benjamites, et Eusèbe n'était peut-être pas trop mal inspiré quand il la cherchait du côté de Kariath-Jearim.

La seconde hypothèse se fonde sur l'étymologie de *Ramathaim*, « les deux Ramatha », et M. Guérin croit avoir trouvé, en effet, sur ce pic isolé, la place de deux villes, l'une au flanc de la colline, l'autre à son sommet, celle-là étant la cité principale où Samuel avait peut-être sa maison paternelle<sup>1</sup>, celle-ci se composant uniquement des *Naioth* ou demeures des prophètes, au milieu desquelles le juge d'Israël vivait, et où il fut enseveli<sup>2</sup>. Sur ce haut lieu il semble naturel qu'on ait offert des sacrifices à Jéhovah. Malheureusement pour l'hypothèse, *Ramathaim* veut dire les Deux-Montagnes, et ici il n'y en a qu'une. En outre, ce nom se complique de celui de *Sophim*, qui indique peut-être le territoire de *Zuph*, situé loin d'ici.

Mais est-il sûr que la ville décrite au premier livre des Rois fut *Ramathaim*? Samuel était-il dans la cité de son père quand Saül, cherchant ses ânesses, vint le consulter? Rien ne l'indique clairement. Au contraire, des jeunes filles allant puiser de l'eau à la fontaine disent aux deux voyageurs que le Voyant vient<sup>3</sup> ce jour-là dans leur ville. Et, en réalité, on sait que Samuel faisait annuellement

<sup>1</sup> I Rois, ix, 25.

<sup>2</sup> I Rois, xix, 18-20; xxv, 1; vii, 17.

<sup>3</sup> I Rois, ix, 12.

la tournée d'Israël, pour juger le peuple et lui rappeler les droits de Dieu. En tout cas, s'il était à *Ramathaim*, comme en le quittant pour rentrer chez son père, à *Tselah*<sup>1</sup> ou à *Gabaath*, Saül doit passer près du tombeau de Rachel<sup>2</sup>, il faudrait chercher *Ramathaim* en dehors des montagnes d'Éphraïm, ce qui serait positivement contre l'Écriture<sup>3</sup>. Toutes ces hypothèses semblent donc très hasardées, et ce qu'il y a de plus clair, c'est l'ignorance complète où nous sommes d'une multitude de localités jadis célèbres, et aujourd'hui complètement disparues, surtout dans la zone où nous entrons maintenant.

Ainsi il faudrait trouver sur nos pas les ruines de *Nob*, cette ville sacerdotale où David vint demander à Achimélec les pains de proposition et le glaive de Goliath, enveloppé dans un drap derrière l'éphod. L'Écriture laisse visiblement entendre<sup>4</sup> que *Nob* était près de *Gabaath*, la demeure royale de Saül. Or *Gabaath* était, d'après Josèphe, à trente stades au nord de Jérusalem, sans doute à *Tell-el-Fûl*, que nous allons atteindre dans un quart d'heure. En outre *Nob*, d'après le second livre

<sup>1</sup> II Rois, xxi, 14.

<sup>2</sup> I Rois, x, 2-5. L'expression *be-tseltsach*, que la Vulgate traduit par *in meridie*, comme si Samuel avait voulu préciser la situation du tombeau, a été entendue par les Septante des voyageurs que Saül devait rencontrer, et qui *marchaient vite*. D'autres y voient le nom d'un village à la frontière de Benjamin.

<sup>3</sup> I Rois, i, 1.

<sup>4</sup> I Rois, xxi et xii,

d'Esdras<sup>1</sup>, se trouvait près d'Anathoth, et Isaïe fixe sa place en vue de Jérusalem; lorsque, décrivant la marche foudroyante des Assyriens à travers le pays, il s'écrie :

Encore un jour d'arrêt à Nob,  
Et il menace de sa main la montagne de la fille de Sion,  
La colline de Jérusalem<sup>2</sup>.

A notre droite, et vis-à-vis le petit village de Chafat, qui n'a, je pense, rien de commun avec Masphat, — on ne pourrait, en effet, y trouver qu'un fort médiocre *observatoire*, — nous remarquons une colline de forme conique, Tell-es-Sôma, au sommet de laquelle sont quelques ruines, des citernes à moitié comblées et des pierres d'assez médiocre appareil. Celles-ci tendent à disparaître chaque jour, emportées sur des ânes et des chameaux par les maçons de Jérusalem. Des débris de maisons et des traces de rempart s'étendent sur le versant de la colline. Est-ce là Nob? Plusieurs l'assurent. De son sommet on voit le mont Sion. Mais cela suffit-il pour conclure qu'ici fut la ville où l'armée assyrienne fit sa dernière halte?

Plus plausible semble l'identification de Tell-el-Foùl avec Gabaath de Saül; non pas que son nom actuel, la *Colline des Fèves*, ait peut-être rien de commun avec ses antiques souvenirs<sup>3</sup>, mais cette

<sup>1</sup> H, Esdras, xi, 32.

<sup>2</sup> Is., x, 32.

<sup>3</sup> La consonnance de Fôul et Saoul est pourtant à noter, la signification de Gabaath étant à peu près la même que celle de Tell, *colline*, et *Gabaath Saoul* étant le nom complet de l'antique cité.

localité est assez exactement à la distance que Josephé indique à partir de Jérusalem. L'historien juif dit, en effet, que Titus, marchant sur la ville sainte, vint de Gophna à Gabaath-Saoul. Il se trouvait là à trente stades environ de la capitale<sup>1</sup>, soit les six kilomètres que nous avons parcourus. Ce fut, d'après saint Jérôme, la dernière station de sainte Paule avant d'entrer dans Jérusalem. Il constate qu'à cette époque Gabaath était déjà complètement ruinée. Ces débris d'une vaste tour rectangulaire au sommet du Tell, à notre droite, marqueraient donc la place de la vieille ville de Saül. On y voit, entre ses quatre murs, un puits carré d'une disposition singulière. Est-ce là la citadelle de ces vaillants, mais criminels Benjamites, qui tinrent tête un moment à tout Israël? Est-ce sur cette hauteur que Saül s'asseyait à l'ombre du grenadier, la lance à la main, entouré de ses fidèles et donnant un libre cours à sa haine jalouse contre David? Est-ce là que Doëg, le chef des bergers, remplit si odieusement le rôle de délateur, racontant ce qu'il avait vu à Nob pendant qu'il était devant l'Éternel? C'est possible. Ces rochers auraient donc été rougis du sang d'Achimélec et des quatre-vingt-cinq hommes portant l'éphod de lin, accusés devant le roi d'avoir favorisé la fuite du fils de Jessé. Les coureurs qui étaient allés les prendre à Nob refusèrent de tremper leurs mains dans le sang des prêtres, et c'est à l'Édomite, leur dénonciateur,

<sup>1</sup> B. J., v, 2.

que revint le rôle odieux de les immoler sans merci. En même temps, Saül faisait tout massacrer à Nob, bêtes et gens. Ici se passèrent ces délicieuses scènes d'amitié entre David et Jonathas, qui consolent un peu de la folie furieuse du malheureux roi contre le héros d'Israël. C'est peut-être dans ce ravin que David se tenait caché quand Jonathas lançait des flèches, en criant au serviteur qui allait les ramasser les paroles convenues pour déterminer son ami à prendre la fuite. Là ils s'em brassèrent et pleurèrent ensemble. David surtout pleura beaucoup. Et Jonathas lui dit : « Va en paix. Devant l'Éternel, nous nous sommes promis une amitié qui ne finira plus! » Et David s'en alla à Nob, et Jonathas rentra à Gabaath <sup>1</sup>.

La ville, comme les ruines l'indiquent encore, devait s'étendre jusqu'au bas de la colline. C'est ici qu'un soir arriva avec sa femme, son serviteur et deux ânes, le lévite d'Éphraïm. Il était parti tard de Bethléhem, et bien que le jour baissât, n'ayant pas voulu s'arrêter à Jébus, où n'habitaient pas encore les enfants d'Israël, il atteignait Gabaath au soleil couchant. Sauf le logement, il avait tout pour passer la nuit, car il portait avec lui la nourriture de sa femme, de son serviteur et de ses bêtes. Or ils attendaient sur la place publique, et personne ne leur offrait l'hospitalité, quand un vieillard des montagnes d'Éphraïm, transplanté à Gabaath par hasard et revenant des champs, les

<sup>1</sup> I Rois, xx.

vit et les reçut chez lui. On sait le reste, et comment le lendemain le Lévite, qui avait dû, pour éviter un crime plus odieux encore, livrer sa femme aux hommes de Gabaath, trouva la malheureuse étendue à l'entrée de la maison, les mains sur le seuil de la porte. Il lui dit : « Lève-toi et allons-nous-en. » Elle ne répondit pas, car elle était morte. Il emporta sur son âne ce cadavre souillé, et rentré dans sa demeure il le coupa en douze morceaux, pour adresser avec chacun d'eux sa protestation sanglante à tout Israël. L'émotion fut grande partout, et on jura de punir les infâmes de Gabaath. Mais la tribu de Benjamin refusa de les livrer et soutint la lutte contre tout Israël réuni. Malgré ses sept cents hommes d'élite, gauchers, qui pouvaient avec la fronde lancer leur pierre à un cheveu sans le manquer, les Benjamites, pris dans une embuscade, furent tous passés au fil de l'épée, sauf six cents qui s'enfuirent vers le désert et se cachèrent au rocher de Rimmon. Les villes furent brûlées et les femmes massacrées <sup>1</sup>. Israël avait juré à Maspha que nul ne donnerait désormais sa fille à un Benjamite, et on put croire un moment que la onzième tribu allait disparaître d'Israël.

Sur cette montagne, du consentement de David, pour apaiser le courroux du ciel, les Gabaonites mirent en croix sept hommes d'entre les descendants de Saül, leur persécuteur <sup>2</sup>. Deux, Armoni et

<sup>1</sup> Juges, xix et xx.

<sup>2</sup> II Rois, xxi.

Méphisboeth étaient fils de Respha. La malheureuse mère étendit ici son cilice contre une pierre, et pendant de longs mois, depuis la moisson jusqu'à ce que la pluie tombât sur eux, elle protégea contre les bêtes fauves et les oiseaux du ciel ces deux cadavres aimés. Quand David le sut, il donna ordre d'aller recueillir à Jabès de Galaad les restes de Saül et de Jonathas, pour les ensevelir avec les sept crucifiés, à Tsélah, dans le tombeau de Cis, qui devait être non loin d'ici, peut-être au flanc de l'une de ces collines entourant Gabaath, où Saül avait son patrimoine<sup>1</sup>. Ce serait une belle découverte que celle de l'antique tombeau du premier roi d'Israël.

Nous avons à peine le temps de donner un coup d'œil à d'autres ruines que nous voyons çà et là dans le lointain, et auxquelles se rattachent aussi de grands souvenirs. Au sud-est, c'est Anatoth, la patrie de Jérémie. Ses maisons aux terrasses semi-sphériques couvrent un mamelon entouré d'oliviers et d'un gracieux effet. Là fut le champ que, pour rassurer le peuple sur la fin de l'exil, le prophète prisonnier acheta de son cousin Ananéel en disant à Baruch son ami : « Voilà deux contrats, l'un scellé, l'autre ouvert; mets-les dans un pot de terre afin qu'ils se conservent longtemps, car le Seigneur, Dieu des armées, a dit : On achètera encore en ce pays des maisons, des champs et des

<sup>1</sup> Les Septante ont pris Tsélah pour un nom commun et l'ont traduit par ἐν τῇ πλευρῇ, « sur le côté ».

vignes. » Or à ce moment Jérusalem était cernée par l'armée du roi de Babylone.

En avançant sur notre route vers le nord, El-Djib devient visible à notre gauche. C'est l'ancienne Gabaon, où Josué commanda au soleil de lui laisser achever sa victoire. Là campèrent plus tard les armées de David et d'Isboeth, séparées l'une de l'autre par une piscine. Là eut lieu le combat des douze contre douze. Ils périrent tous au champ des Épées, Helkath-Haturim<sup>1</sup>. La tomba, tué par Abner, Asaël, frère de Joab, qui avait les pieds légers comme la gazelle des champs, et dont la mort servit de prétexte à Joab pour assassiner son rival sous la porte d'Hébron. Le village, assez important, est sur une colline autour de laquelle s'arrondissent des escaliers naturels d'un superbe effet. On montre non loin de là une piscine rectangulaire remplie de terre et de décombres, qui fut peut-être la piscine historique séparant les deux armées. A côté et dans une grotte jaillit une source. Gabaon fut un des hauts lieux où l'on adorait l'Éternel avant la construction du temple. Le tabernacle y séjourna longtemps, et Salomon y sacrifia mille victimes, demandant la sagesse comme le meilleur don du ciel.

Les ruines que nous atteignons bientôt à notre droite portent le nom de Kheraib-er-Ram. Elles se rattachent de fait autant que de nom à celles que nous voyons sur la colline, et qui sont probable-

<sup>1</sup> II Rois, II, 42 et suiv.

ment l'antique Ramah de Benjamin. Ceci fut un faubourg. La ville principale était là-haut. Puisque Ramathaim signifie les deux Ramah, je me demande pourquoi on ne trouverait pas dans ce double site la patrie de Samuel. On y est très sûrement dans les montagnes d'Éphraïm; Elcana montait d'ici à Siloh, et l'identité de nom est assez évidente. En tout cas, Er-Ram correspond pleinement aux indications scripturaires à propos de Ramah de Benjamin, placée entre Gabaath et Beeroth<sup>1</sup>, à peu de distance de Gabaath, puisque le Lévitte d'Éphraïm, ne voulant pas s'arrêter à Jébus, se demanda s'il coucherait à Gabaath ou à Ramah<sup>2</sup>. La prophétie d'Isaïe sur la marche de Sennachérib vers Jérusalem donne la même indication, et nous savons comment Baasa, roi d'Israël, essaya de fortifier cette ville, qui était à l'entrée septentrionale du royaume de Juda. Il fut obligé de laisser son entreprise inachevée pour aller défendre ses propres États contre Bénadab, roi de Syrie, excité contre lui par Asa, roi de Jérusalem. C'est alors qu'Asa s'empara des matériaux réunis à Ramah et les mit à profit pour fortifier deux places importantes, Gabaath et Maspha<sup>3</sup>. Josèphe, racontant cet incident de l'histoire juive, évalue à quarante stades la distance entre Ramah ou Aramathon, comme il l'appelle, et Jérusalem<sup>4</sup>. On voit par là, une fois

<sup>1</sup> II Jos., xviii, 25.

<sup>2</sup> Juges, xix, 13.

<sup>3</sup> III Rois, xv.

<sup>4</sup> Antiq., xiii, 12, 3.

de plus, combien ses appréciations métriques sont fautives.

Ramah a joué un rôle important au temps des Croisades. Une église transformée en mosquée et les restes de la vieille tour au sommet de la colline en sont la preuve. L'une et l'autre furent bâties avec des débris très anciens. Plus j'observe ces vieilles citernes creusées dans le roc, ces pierres de médiocre appareil qui ne présageaient aucunement les constructions salomoniennes, mais que l'on retrouve dans les sites déserts des villes palestiniennes primitives, à Jéricho, à Silo, à Jezraël, à Megiddo, plus je suis porté à croire que c'est bien ici l'antique patrie de Samuel. Quand David, pour éviter la colère aveugle de Saül, se fut échappé de Gabaath par une fenêtre, il se rendit à Ramah auprès du prophète, dit l'Écriture, et lui raconta ce qui s'était passé. Or, comme il était trop sous la main du roi dans cette ville, Samuel l'amena avec lui à Najoth, près de Ramah, lieu plus sûr où le collège des prophètes pouvait le défendre contre un coup de main. On sait comment le spectacle des Voyants qui prophétisaient désarma et fit prophétiser les envoyés de Saül et Saül lui-même, qui, « arrivé à Najoth, près de Ramah, ôta ses vêtements et, prophétisant devant Samuel, se jeta nu par terre tout ce jour-là et toute la nuit. » Quel intérêt n'y aurait-il pas à chercher et à découvrir dans les environs la grande citerne de Sécou, où Saül demanda, peut-être à des bergers abreuvant leurs troupeaux, en quel lieu Samuel

et David s'étaient retirés<sup>1</sup>? A mon avis, les indications très précises de l'Écriture s'appliquent fort bien au lieu où nous sommes, et c'est ici la véritable Ramah des montagnes d'Éphraïm, la patrie d'Anne et d'Elcana. Que le surnom de Sophim soit antérieur à Samuel et vienne de *Zouf*, un des ancêtres d'Elcana, ou postérieur et rappelle le collège des Voyants, *Tsophim*, que le grand juge d'Israël y avait créé, peu importe. L'identité de nom, Er-Ram et Ramah, et la concordance des données scripturaires avec ce que nous voyons ici, me semblent décisives.

C'est à Ramah qu'après le sac de Jérusalem par Nabuchodonosor on groupait les prisonniers qu'il fallait diriger sur Babylone. Nabuzardan ayant trouvé le prophète Jérémie parmi eux, le renvoya libre et comblé de présents.

A deux heures nous sommes à El-Bireh, l'ancienne Beeroth (*les Puits*), ainsi nommée en raison de l'abondance de ses sources. De tout temps les caravanes ont aimé à faire halte ici, et par une hypothèse assez naturelle on en a conclu, au moyen âge, que Beeroth était le lieu où Marie et Joseph, revenant de Jérusalem après les fêtes pascales, avaient constaté l'absence de l'enfant Jésus. Au point de vue biblique, cette tradition rencontre une difficulté : c'est que les caravanes galiléennes suivaient plus souvent le chemin de la Pérée que celui de la Samarie. On sait les haines farouches qui divisaient

<sup>1</sup> I Rois, xix, 18 et suiv.

alors Juifs et Samaritains. Se hasarder à suivre cette route était, surtout pour une caravane religieuse, s'exposer aux plus graves dangers.

Nous nous arrêtons au bas du village, dont les maisons petites et misérables couvrent le versant de la colline. Une belle église en ruines les domine. C'est à côté de la fontaine que nous faisons halte. Elle coule abondamment, et des laveuses y sont installées. Ses eaux, amenées de loin, s'accumulent dans un bassin que couvre un sanctuaire musulman. La maison de l'eau et la maison de la prière sont deux trésors que l'Arabe ne sépare jamais. Pour lui les vrais bienfaiteurs des peuples sont ceux qui ont construit des mosquées et des fontaines.

Tandis qu'on étend par terre un tapis en guise de table, nous donnons un coup d'œil à deux antiques piscines qui recevaient jadis les eaux de la fontaine. Elles sont à moitié détruites et envahies par les décombres. Les pierres en étaient régulièrement taillées. Aujourd'hui les eaux se perdent dans un marécage où grouillent quelques enfants poursuivant des libellules azurées sur des renouées blanches, jaunes et rouges. Sitôt qu'ils nous aperçoivent, encouragés sans doute par les laveuses, ils nous entourent et se disposent à ne plus nous lâcher sans avoir leur baghchich. Des Arabes s'approchent aussi, et nous prenons notre repas au milieu de cette couronne de curieux. Ils nous serrent d'assez près pour pouvoir se mirer dans nos assiettes, si nous en avons.

Chaque os que l'on jette est vivement disputé, ramassé et dévoré. Que tout cela est étrange, dans un pays où le moindre travail ferait régner l'abondance! En souvenir de l'enfant Jésus, dont, selon la tradition pieuse, l'absence fut remarquée ici même où ces mauvais gamins nous font trop sentir leur présence, nous organisons une distribution de vivres, viande, pain et oranges. Il en faut peu pour mettre ces gens-là en fête. Toutefois, même contents, ils n'ont pas l'air aimable. Les laveuses semblent se livrer à d'assez grossières plaisanteries. Les hommes disputent aux enfants le petit régal que nous leur avons assuré. D'ici étaient Baana et Réchab, ces deux brigands qui tuèrent Isboseth durant son sommeil, et dont David fit couper les mains pour les suspendre à la piscine d'Hébron.

Tandis que nos moukres achèvent de « manger du pain », selon leur expression plus biblique qu'ils ne supposent, nous allons visiter les magnifiques restes d'un vieux khan, peut-être l'ancien hôpital des Templiers qui ont habité ici, et les ruines de l'église gothique, analogue de proportions, mais non de style, à celle que mettent à jour nos PP. Dominicains de Jérusalem. Du khan il demeure de belles voûtes ouvertes à leur partie supérieure comme des citernes et soutenues par des piliers qui rappellent ceux des écuries de Salomon. De l'église trois murs et l'abside sont en partie debout. L'intérieur est semé d'orge fort bien venue. Des figuiers et des grenadiers y croissent çà et là.

Nos gens et nos bêtes viennent bientôt nous rejoindre au haut de la colline. Après les vives algarades de la matinée, et fixé que je suis sur l'excellence de la locomotion en palanquin, je m'endors, bien que la descente et le chemin, — toujours l'ancienne voie romaine, — offrent des passages difficiles. C'est au bruit de chants joyeux et du zalaghit que je me réveille. A notre gauche, sur la crête des collines, une procession de jeunes femmes va au village voisin prendre une fiancée. Celle-ci, les cheveux tressés, les vêtements arrosés de parfums, la tête et les bras ornés de tous les bijoux qu'elle possède, attend dans sa famille leur agréable visite. Ce soir on l'emmènera couverte d'un grand voile blanc qui doit l'envelopper de pied en cap, au risque de gêner sa marche, jusqu'au lieu où se conclura le mariage. Là le cheïk pressera l'un contre l'autre les pouces des deux fiancés. Le jeune homme constituera le douaire de son épouse d'après le cas qu'il fait de sa force physique; car, parmi les femmes du peuple, la puissance du muscle est ce que l'on apprécie le plus. Le cheïk écrira les conventions réciproques, et tout sera dit. Les réjouissances dureront plusieurs jours. Combien de temps durera l'union? Autant qu'il plaira au mari, qui garde toujours le droit de répudier son épouse en lui remettant la dot officiellement promise.

Tandis que j'observe sur ma tête le joyeux défilé, une gazelle se lève à mes pieds. Je jette vers M. Vigouroux un cri de joie qui me vaut presque

une culbute, car le cheval de notre drogman prend peur et se rue sur les mulets de mon palanquin. La gracieuse bête s'éloigne par petits bonds, broutant les fleurs qui sont sur sa route. La poésie biblique permettrait un rapprochement entre elle et la fiancée qu'on va chercher là-haut; mais de nombreuses grottes, creusées dans les rochers que nous longeons, me ramènent à de plus graves pensées. Les contrastes sont de règle dans la vie humaine. Ces chambres sépulcrales paraissent, pour la plupart, remplies de cadavres, car elles sont fermées par des blocs énormes. D'autres servent d'étable aux troupeaux ou d'abri aux voyageurs. Dans l'une d'elles, près de la route, on pouvait, il n'y a pas longtemps encore, se désaltérer à une source excellente. Aujourd'hui on n'y pénètre que difficilement à travers les hautes herbes. Deux pilastres taillés dans le roc soutiennent toujours la voûte, mais l'eau n'y coule plus. Le conduit s'est obstrué peu à peu sans que nul ait songé à le déboucher. La belle source filtre à travers les rochers supérieurs et ne porte profit à personne.

Un peu plus loin d'autres eaux se perdent encore au versant de la montagne, qui semble taillée à pic. C'est la fontaine d'Ain-el-Akabèh. Encore dix minutes et nous voici à Beitin, l'antique Béthel.

Saint Jérôme, confirmant le témoignage d'Eusèbe, nous dit que cette ville était à douze milles de Jérusalem, à droite de la route qui va à Na-

plouse<sup>1</sup>. Elle est bâtie sur une colline rocheuse contournée par deux vallées qui s'unissent à ses pieds. Quelques rares amandiers se montrent encore çà et là, pour légitimer à nos yeux l'antique nom de *Louza* qu'elle portait au temps où Abraham y campa avec ses troupeaux. Pas un seul chêne qui nous rappelle celui des pleurs *Alon-Backouth*, au pied duquel fut ensevelie Débora, la nourrice de Rebecca<sup>2</sup>.

A travers des murs de pierres séparant quelques misérables champs où, dans une terre rouge couverte de cailloux, poussent fort maigrès l'orge et le blé, nous atteignons le triste village. Les maisons, construites avec des pierres frustes auxquelles s'en mêlent d'autres marquées au cachet d'un travail très soigné et d'une visible antiquité, sont à moitié enfouies dans la terre. On y descend d'ordinaire par un escalier qui est leur seule ouverture.

Nous gravissons d'abord la hauteur jusqu'à la tour en ruines qui domine tout le reste. Seules ses assises paraissent anciennes. La vue s'étend jusque vers la mer Morte. Mais est-ce d'ici que Loth jeta son coup d'œil pour choisir le pays où il conduirait ses troupeaux? Ce n'est pas sûr. L'Écriture<sup>3</sup> dit qu'a-

<sup>1</sup> *Onomasticon*, au mot Béthel.

<sup>2</sup> Genèse, xxxv, 8.

<sup>3</sup> Genèse, xii, 8, et xiii, 4.

sur l'une des collines qui sont vers l'occident à notre droite. On serait d'autant plus heureux de l'y trouver qu'alors le nom de Béthel (*Maison de Dieu*) serait réellement resté au lieu même où Dieu s'était montré à Jacob, tandis que nous devons reconnaître que la montagne de la Vision l'a perdu et que la ville de Louza, qui ne fut pas le théâtre de la manifestation divine, l'a pris. Mais aucune ruine importante vers l'ouest n'offre de place pour l'antique Louza. Il est vrai qu'après tant de siècles elle peut avoir disparu plus facilement que Jéricho, Sichem et les autres. Par contre, on voit à un demi-kilomètre d'ici, sur une colline au sud-est, des ruines importantes : c'est Bordj-el-Maoun.

Au milieu d'une enceinte absolument détruite, une tour carrée est encore debout. Quelques colonnes brisées gisent çà et là. De gros blocs de pierre portent des signes chrétiens. Le moyen âge avait-il perpétué ici une vieille tradition sur le lieu où campèrent les patriarches ? Y avait-il simplement édifié un château fort ? Je ne sais.

A travers des sentiers fort étroits bordés de figuiers et de grenadiers, nous descendons au bas du village pour y visiter les restes d'une église qu'il serait intéressant de déblayer. L'abside seule en est debout. Un âne dort gravement là où fut l'autel. Des fragments de colonnes et quelques chapiteaux, œuvre évidente de sculpteurs juifs, sont encastés dans les murs qui bordent le chemin. Ont-ils fait partie de l'église que nous venons de visiter ? Ce n'est pas probable, ou il faut dire que l'église elle-

même avait été bâtie avec des ruines plus anciennes.

Un très vaste réservoir, à peu près comblé, mais encore entouré de murs, nous rappelle les piscines d'Hébron. Sa partie méridionale est la mieux conservée. Le vaste carré mesure cent mètres sur chaque côté. Il a été transformé en une sorte de prairie où les enfants jouent et les animaux broutent, en attendant que l'été en fasse pour le village entier une aire à battre le grain. Deux bassins circulaires témoignent largement que l'antique source n'est pas tarie. Dans l'un d'eux des femmes lavent ; dans l'autre elles remplissent leurs cruches. Interrompant leur travail, plusieurs s'empressent de venir nous vendre quelques vieilles pièces de monnaie.

Et dire que là même les servantes de Sara remplirent jadis leurs amphores, pendant que les troupeaux du Père des Croyants se désaltéraient autour de l'immense réservoir ! Béthel fut un des sites les plus vénérables de l'ancien Testament. Nous nous remettons en mémoire les grands souvenirs qui s'y rattachent. Ici Abraham, quittant les chênes de Moré, dressa ses tentes et éleva un autel à Jéhovah en invoquant son nom<sup>1</sup>. Jusqu'ici il remonta, en revenant d'Égypte, pour s'y établir sur le campement où il avait déjà une fois sacrifié à l'Éternel<sup>2</sup>. Il y invoqua le Dieu Très-Haut et y reçut la promesse d'une innombrable postérité. Dès lors le lieu était irrévocablement consacré ;

<sup>1</sup> Genèse, xii, 8.

<sup>2</sup> Genèse, xiii, 3.

et quand Jacob, fuyant la colère d'Ésaü, s'y endormit un soir, la tête appuyée sur une de ces pierres qui couvrent la montagne, Dieu se montra à lui au sommet de l'échelle qui allait de la terre au ciel et où les anges montaient et descendaient, symbole visible de la protection perpétuelle que Jéhovah promettait à son serviteur et à sa descendance. Le patriarche, saisi d'une sainte frayeur, s'écria : « Le Seigneur est ici, et je ne le savais pas ! Que ce lieu est redoutable ! C'est la maison de Dieu, la porte du ciel ! » Et quand le matin il s'éveilla, relevant la pierre dont il avait fait son chevet, il la dressa en guise de stèle et versa de l'huile sur son sommet, comme sur un autel. Il donna à ce lieu le nom de Béthel, *Maison de Dieu*, mais la ville s'appelait Louza<sup>1</sup>. Plus d'une fois depuis Dieu et Jacob réitérèrent ici leur alliance<sup>2</sup>, et autour de l'antique cromlek les enfants d'Israël aimèrent plus tard à s'assembler pour prendre de solennelles résolutions<sup>3</sup>, et s'y soumettre au jugement des hommes de Dieu<sup>4</sup>. Aussi quand Jéroboam voulut consacrer le schisme des dix tribus et les empêcher d'aller retrouver à Jérusalem les descendants de David, les deux sanctuaires qu'il éleva dans son royaume, l'un au nord fut à Dan, et l'autre, vers la limite méridionale de ses États, au lieu le plus célèbre

<sup>1</sup> Genèse, xxviii, 10 et suiv.

<sup>2</sup> Genèse, xxxv, 6-13.

<sup>3</sup> Juges, xx, 18, 26.

<sup>4</sup> I Rois, vii, 16.

dans la tradition religieuse d'Israël, à Béthel même, et sans doute sur la montagne consacrée par le souvenir des patriarches. Là-haut il établit donc un veau d'or avec un collège des prêtres pour entretenir le culte idolâtrique, et, donnant lui-même l'exemple de l'apostasie, on le vit au milieu d'une fête monter à l'autel pour y offrir des parfums au dieu importé de l'Égypte. C'est alors qu'un homme venu de Juda sortit tout à coup de la foule en criant : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils dans la maison de David. Son nom sera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui brûlent des parfums. Sur toi l'on brûlera des ossements humains ! Pour preuve voici le signe de Jéhovah : l'autel va se fendre, et la cendre qui est dessus sera aussitôt répandue. » A cette foudroyante malédiction, le roi étendit sa main en disant : « Saisissez-moi cet homme ! » Mais sa main se dessécha aussitôt, et il ne pouvait plus la ramener à lui. En même temps l'autel se fendait, la cendre tombait à terre, et Jéroboam effrayé demandait au prophète et obtenait, sans l'avoir mérité, que l'usage de sa main lui fût rendu<sup>1</sup>.

A son heure, Josias arriva pour briser et brûler l'idole. Dans ces grottes sépulcrales qui couvrent le flanc de la colline, il fit ramasser des ossements humains et les brûla sur l'autel, le souillant ainsi avant de le détruire<sup>2</sup>. Il voulut qu'on respectât

<sup>1</sup> IV Rois, xxiii, 15-17.

la tombe de l'homme de Juda qui avait crié contre l'autel, et dont la fin avait été tragique. On sait comment, après avoir résisté aux instances du roi, qui voulait le retenir à sa table, le malheureux prophète se laissa gagner par un ancien de Béthel, qui se dit prophète comme lui. Il revint sur ses pas pour manger du pain et boire de l'eau, malgré la défense expresse de Dieu. Or, quand il voulut rentrer chez lui il trouva sur sa route un lion qui le tua, sans le dévorer. Immobile à côté du mort et de son âne, gardant sans y toucher cette double proie, le terrible animal par son attitude semblait dire aux passants : « Je suis la justice de Dieu. » Le vieux prophète de Béthel sella une seconde fois son âne, et rapporta dans sa maison le cadavre de l'homme qu'il avait détourné de son devoir. On pleura sur lui en disant : « Hélas ! mon frère ! » Puis l'ancien dit à ses fils : « Quand je serai mort, je veux être enseveli dans le sépulcre où nous allons mettre l'homme de Dieu. Je demande que mes os reposent à côté des siens. »

Un paysan vient nous prier d'aller voir dans sa terre un tombeau qu'il a récemment découvert. La voûte en est supportée par un énorme pilier, et il renferme deux sépultures pareilles que l'on n'a pas ouvertes. Malheureusement le soleil baisse, et il n'est plus possible d'arriver jusqu'à cette trouvaille. Cependant, si c'était là que dorment les deux prophètes ? Quel regret de n'avoir pas encore une heure à dépenser !

En regagnant nos véhicules nous sommes suivis

par une nuée d'enfants moins désagréables, à vrai dire, que ceux d'autrefois criant ici à Élisée : « Monte, chauve ! monte, chauve ! » Ils se contentent de répéter à perte d'haleine : « Baghchich ! baghchich ! » C'est plus poli, mais fort assourdissant. Au reste, puisqu'ils ne méritent pas des ours, comme leurs devanciers, supposons qu'ils méritent le baghchich et exécutons-nous.

Amos fut prophète de Dieu dans Béthel. Il a dit :

Ne cherchez pas Béthel,  
N'allez pas à Galgala,  
Ne passez pas à Berséba !  
Car Galgala sera captif  
Et Béthel anéanti <sup>1</sup>.

Oui, tellement anéanti qu'il n'en reste rien.

En une heure nous arrivons à Gifné, où le curé latin nous attend. Le vallon qui mène à la petite ville est assez frais pour entretenir parmi ses vignes des poiriers, des pommiers et même des noyers. Les habitants sont déjà sur les terrasses à respirer la brise du soir. Les chiens nous font une ovation bruyante. Chose étrange, on ne voit jamais aucun de ces animaux à travers champs ou à la suite de son maître. Probablement l'arabe ne veut pas de ce compagnon tapageur afin de mieux déguiser sa marche. Les pauvres bêtes ne connaissent que leur quartier, d'où elles ne sortent ni jour ni nuit. Elles s'accouplent avec les chacals, ce qui ne rend la race ni plus belle ni mieux civilisée.

<sup>1</sup> Amos, v, 5.

Nous trouvons au presbytère une confortable hospitalité. Notre journée a été bien remplie. Les seules ruines que nous ayons laissées derrière nous sans les visiter sont celles de Hai et de Michmas. Situées trop à l'orient, elles nous eussent ramenés vers Jéricho. Hai ne fut pas loin de Béthel. Les récits bibliques la placent au levant et à peu de distance de cette ville. On ne comprend pas qu'Eusèbe et saint Jérôme la supposent à l'occident<sup>1</sup>. Ce fut la première conquête des Israélites après Jéricho, et c'est en remontant l'un des *ouadys* aboutissant au Jourdain qu'il faut chercher le souvenir de cette malheureuse ville. On sait comment Josué s'en empara par une ruse de guerre à laquelle les Cananéens se laissèrent prendre plus d'une fois<sup>2</sup>. Hai fut brûlé, la population massacrée, le butin partagé et le roi pendu à un arbre, en attendant qu'on l'ensevelit le soir, sous un mont de pierres, aux portes de la ville. A tout jamais Hai demeura un tombeau, dit l'historien sacré. Et de fait il n'en est plus question dans l'histoire du peuple de Dieu<sup>3</sup>. Après cela je me demande ce que valent les diverses hypothèses émises pour préciser son site. Les citernes, les piscines, les tombeaux, les ruines que l'on trouve à El-Koudeïreh pourraient marquer

<sup>1</sup> Voir l'*Onomasticon* à ce mot.

<sup>2</sup> Josué, VIII.

<sup>3</sup> Il n'est pas sûr, en effet, qu'Aiath, dont il est parlé dans Isaïe, x, 28, soit la même qu'Hai.

la place de la vieille cité cananéenne. Mais pourquoi y trouve-t-on des restes de mosaïques ?

Machmas semble vivre encore dans le nom de Moukmas, que porte un village plus au sud, sur une colline entre l'Ouady-el-Hayeh et l'Ouady-Souenit. On y voit les rochers à pic qu'escalada Jonathan avec son écuyer pour tomber à l'improviste sur les Philistins et les mettre en fuite<sup>1</sup>. Malheureusement lorsque, voyageant au pays des ruines, on ne veut pas coucher sous la tente, il faut faire la part du feu. Cette fois elle n'est pas trop grande. Dormons heureux.

Mercrédi, 28 mars.

A quatre heures nous sommes sur pied. Autrefois le plus difficile était de me réveiller moi-même, aujourd'hui c'est de réveiller les autres et de les déterminer à se mettre en marche. Gifné, l'ancienne Gophna, n'a pas eu de rôle dans l'histoire d'Israël. Comme chef-lieu de toparchie, nous la trouvons mentionnée dans les guerres des Romains contre les Juifs. On n'y visite guère que les restes d'une église byzantine datant, comme le vieux château, de l'époque des Croisades. Le curé est très convenablement logé.

<sup>1</sup> I Rois, XIV, 4-13.

Notre chemin suit d'abord une vallée fertile à travers des bosquets d'oliviers et de figuiers. Les vignes sont belles et bien tenues. Des champs de blé font plaisir à voir. Au bout d'une demi-heure, nous atteignons le pied d'une montagne qu'il faut gravir à peu près à pic. C'est de son sommet que nous pouvons voir, vers le sud-ouest, les rochers de Rimmon sous les rayons du soleil levant. C'est là que se réfugièrent les six cents Benjamites échappés au massacre général de leur tribu après le crime odieux dont la femme du lévite d'Éphraïm avait été victime<sup>1</sup>. On comprend que du haut de ces rochers, percés de grottes naturelles, ils aient pu défier la colère de leurs impitoyables ennemis. Ils n'en descendirent que quand on leur eut accordé la vie sauve et le droit de prendre quatre cents filles de Galaad et deux cents de Silo pour reconstituer leur tribu à peu près éteinte<sup>2</sup>.

Plus au nord, sur une hauteur que couronnent une petite tour et des restes de vieux remparts, c'est Tayibeh. Le village descend le long de la colline et domine une jolie vallée. De là son nom Tayibeh, *la bonne*, qui semble correspondre, quant au sens, à l'ancien nom hébreu Éphraïm. Est-ce une raison suffisante pour y retrouver l'ancienne Éphrem, où Jésus se retira quelque temps après la résurrection de Lazare et avant son dernier voyage à Jérusalem? Saint Jérôme, traduisant

<sup>1</sup> Juges, xx, 47.

<sup>2</sup> Juges, xxi, 13 et suiv.

Eusèbe, dit qu'Éphrem était à cinq milles à l'orient de Béthel. Or Tayibeh est surtout au nord et à moins de cinq milles. Ne vaudrait-il pas mieux chercher Éphrem plus au sud et peut-être à ces ruines que l'on trouve dans les ouadys avoisinant Machmas, à El-Koudeireh, par exemple?

Une descente plus détestable encore que la montée, à travers des oliviers où nos palanquins risquent vingt fois de rester suspendus, comme Absalom au térébinthe fatal, nous conduit dans un torrent qui sert de chemin. La vallée des Volleurs et leur fontaine Ain-Haramieh ne nous causent aucun effroi. Les gens du pays semblent très laborieux. Les pioches dont ils se servent se terminent d'un côté par un fer de houe et de l'autre par un tailloir de hache. Des femmes vigoureuses portent souvent deux outres à la fois, ou même un jeune veau sur leurs épaules. Leurs bras nerveux sont ornés de bracelets de verre; leurs jambes sont nues, et des pièces d'argent forment un diadème autour de leur front. Elles semblent avoir peur du mauvais œil. L'une d'elles interrompt son travail pour me faire des signes étranges avec une ardeur superflue. Sa face me paraît hideuse de laideur et de stupidité; sa coiffure noire se termine par une double corne au sommet de sa tête; son aspect m'a fait mal. Oh! l'affreuse vision que j'ai eue là!

Les moukres de M. Vigouroux et le drogman, se croyant très sûrs du chemin, s'égarent à travers la montagne. J'arrive à Silo une heure avant eux.

Le livre des Juges a très exactement précisé la place de l'antique Silo, au nord de Béthel, à droite du chemin qui va à Sichem et au midi de Lebona<sup>1</sup>. En outre, le nom de l'antique Silo s'est très exactement conservé. Le *Chiloh* des Hébreux, en effet, aussi bien que *Σηλόμ* des Grecs, est tout entier dans le *Siloun* actuel. A part cela, que reste-t-il de la vieille ville israélite? De bien insignifiantes ruines.

La principale, où je vais tout d'abord, est à environ cinq cents mètres des débris épars qui couvrent le versant de la colline. C'est une construction carrée bâtie en fort belles pierres sans ciment et sur un point un peu élevé. Le mur en talus qui l'environne a été ajouté plus tard. Il est d'un travail très différent et médiocre. Des hommes de guerre ont voulu sans doute transformer en fortin le petit édifice, d'origine grecque ou juive. Des chèvres y broutent l'herbe sous un soleil de feu, et un berger les distrait en jouant de la flûte. C'est à travers ces bêtes, sans parler des lézards gris et des couleuvres étendues au soleil, que j'inspecte la mystérieuse ruine.

L'édifice, mesurant dix mètres sur chaque côté, était orné de quatre colonnes corinthiennes. Il avait deux portes, dont l'une est murée et l'autre a vu tomber récemment son magnifique linteau, sur lequel une vache accroupie ruminait à l'aise. Je dois la faire lever pour admirer les sculptures du superbe monolithe et en prendre le croquis. Son

<sup>1</sup> Juges, XXI, 19.

ornementation consiste en un vase à deux anses, entre deux couronnes de fleurs entourant chacune un disque bombé. Aux extrémités, deux autels ornés de cornes sont à peine reconnaissables. Les pieds-droits de cette porte rectangulaire ont été bâtis avec des blocs superbes. Faut-il reconnaître ici un édifice juif perpétuant le souvenir du séjour de l'arche à Silo? Pourquoi n'a-t-il pas au moins la forme, sinon les proportions du tabernacle qui abritait l'arche? Est-ce un sanctuaire chrétien? Il n'y a ni abside, ni forme de croix, ni signe religieux d'aucune sorte. Une mosquée? Elle n'aurait pas eu de mirab, et d'ailleurs on n'en bâtissait guère dans les lieux déserts, à moins d'y mettre à profit des constructions déjà existantes, comme nous allons le voir tout à l'heure. La coupe des pierres et le caractère de l'édifice obligent d'ailleurs à y reconnaître une œuvre antérieure à l'islamisme. Est-ce une synagogue? Elle aurait été insuffisante à recevoir même une petite assemblée autour d'un sanctuaire et d'un ambon, deux parties essentielles de tout oratoire juif. Reste donc l'hypothèse d'un temple païen. L'édifice en a toutes les proportions, et les chapiteaux corinthiens des colonnes, l'amphore, les couronnes et les formes d'autels que nous observons dans les sculptures du linteau de la porte sont loin de contredire l'hypothèse. Mais de quelle date serait ce temple païen? Du temps d'Antiochus? Il est dit, en effet, que ce roi en fit élever plusieurs dans Israël<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> I Machab., I, 50.

probablement aux lieux que le peuple se plaisait à vénérer. Mais sous les Machabées l'indignation populaire n'a-t-elle pas dû les détruire? Serait-ce ici une œuvre romaine d'Adrien, qui détestait les Juifs, ou de Julien l'Apostat, qui rêvait la résurrection du polythéisme?

Pendant que je me pose toutes ces questions, M. Vigouroux arrive fort mécontent de son détour à travers monts et vallées, mais résolu à rattraper le temps perdu en abrégeant son déjeuner.

Notre repas est servi près d'une mosquée en ruines, à l'ombre du seul arbre qui subsiste dans ce vallon. Un autre, aussi vieux que lui, a été indignement brûlé par quelque bandit. L'édifice qu'ils couvraient tous deux de leur ombre s'appelle encore la *mosquée de l'Éternel*. Y a-t-il dans cette dénomination une allusion à la place sanctifiée jadis par la présence de Jéhovah? La mosquée a été bâtie avec des pierres de proportions diverses et ayant servi à quelque édifice plus ancien. Celles de la porte sont les plus belles. Dans cette petite construction, de quinze mètres sur chaque côté, on a ménagé un petit vestibule où se trouve l'escalier de la terrasse. La salle de prière a son mihrab orné de plaques de marbre. Deux colonnes avec chapiteaux pris au hasard on ne sait où soutiennent la voûte.

Les véritables restes de Silo sont à quelques pas d'ici, au flanc de la colline. Ils offrent le plus misérable aspect. On sent que la vieille ville d'Héli ne se releva jamais de sa ruine. Peu de blocs

portent la trace du travail intelligent de l'homme. Il faut même croire qu'en ce temps-là on bâtissait avec la pierre fruste la plupart des maisons. De gros cailloux étaient roulés dans une sorte de ciment très dur et formaient des masses compactes. Il y a quelque analogie entre les ruines que nous voyons ici et celles de la Jéricho primitive, qui se retrouvent près de la fontaine d'Élisée. Les paysans ont transformé l'antique cité en une série de petits champs que délimitent le plus souvent des substructions près de trente-quatre fois séculaires.

Le blé, l'orge, le sésame poussent de tous côtés; mais sous la couche végétale, à trois pieds de profondeur, il est aisé de retrouver les citernes creusées par les Cananéens et par Israël. Les rues étaient très étroites. On pourrait presque en suivre les capricieuses inflexions. Au sommet de la colline on distingue un assez vaste espace où le roc a été aplani. C'est une sorte de rectangle irrégulier de cent trente pas de long. Ne serait-ce pas ici le lieu du Tabernacle? Il dominait la ville entière, et aux jours de grande fête l'immense foule du fond de la vallée pouvait le voir et le vénérer. A Silo Josué jeta le sort devant l'Éternel pour partager le pays aux sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leur héritage<sup>1</sup>.

C'est ici que, près d'un des poteaux fixant au rocher le tabernacle, le grand prêtre Héli obser-

<sup>1</sup> Josué, XVIII.

vait la femme d'Elcana demandant à l'Éternel de lui donner un fils. Elle remuait à peine les lèvres, tant sa prière était intérieure et fervente. Le grand prêtre la prit pour une femme ivre et la méprisa. « Non, dit-elle, je suis une femme qui souffre dans son cœur. Je n'ai bu ni vin ni boisson enivrante, et je répandais mon âme devant l'Éternel. » Le grand prêtre regretta son erreur et la bénit. Et lorsqu'elle eut un fils et qu'elle l'eut sevré, Anne l'amena ici en disant à Héli : « Voici l'enfant que je demandais. Dieu me l'a accordé; je viens le prêter à Jéhovah. »

Sur cette colline le jeune Samuel grandit, portant l'éphod de lin. Il était agréable à Dieu et aux hommes, tandis que les fils du grand prêtre faisaient pécher le peuple et irritaient l'Éternel en méprisant ses sacrifices. Un homme de Dieu vint signifier à Héli le courroux du ciel contre ses fils et sa famille, et Jéhovah, pendant la nuit, appela Samuel pour lui annoncer sa mission future.

D'ici l'arche s'en alla soutenir Israël dans la lutte contre les Philistins, et elle ne revint plus. Là-bas, près de la route où dorment nos moukres, Héli assis attendait des nouvelles de la bataille. Il avait quatre-vingt-dix-huit ans, dit l'Écriture; ses yeux étaient troubles, il n'y voyait plus. Or voici qu'un homme de Benjamin, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière, arriva hors d'haleine criant qu'Israël était battu, les deux fils d'Héli morts, l'arche prise. Ce dernier mot acheva de briser le cœur du juge d'Israël, qui

tomba de son siège à côté de la porte, se rompit le cou et mourut, car il était vieux et pesant<sup>1</sup>.

Les habitants du pays prétendent nous montrer le tombeau d'Ophni et de Phinéès du côté de la fontaine, entre les deux collines. Mais rien n'appuie leurs assertions, et les grottes funéraires y sont à peu près toutes pareilles. Un vestibule cintré les précède, et l'entrée de la chambre mortuaire est régulièrement très basse et carrée.

C'est peut-être dans ce vallon de la fontaine que dansaient les jeunes filles d'Israël quand les Benjamites, descendus des rochers de Rimmon, les enlevèrent pour compléter les six cents jeunes femmes nécessaires à la reconstitution de leur tribu. Ils se tenaient cachés dans les vignes. Ce serait difficile aujourd'hui, car il n'en reste plus ici un seul pied. Sauf du côté de Tournous-Aya, où j'ai eu l'apparition diabolique de ma sorcière et où la vallée est bien cultivée, rien de plus sauvage que cette nature pierreuse et brûlée par le soleil. Jérémie avait raison de dire :

Allez au lieu qui m'était consacré, à Silo,  
Où j'avais autrefois fait résider mon nom,  
Et voyez comment je l'ai traité<sup>2</sup>.

Une douzaine d'hommes et quelques enfants qui, selon l'usage, ont assisté à notre déjeuner et recueilli nos restes, nous suivent pas à pas. Sous

<sup>1</sup> I Rois, I, II, III, IV.

<sup>2</sup> Jérémie, VII, 12.

ses haillons, un jeune adolescent me frappe par sa physionomie candide et intelligente. En souvenir du petit Samuel, je lui donne un baghchich qu'il ne demande pas. Longtemps il marche à côté de mon palanquin pour me témoigner par ses gestes plus encore une tendre affection qu'une vulgaire reconnaissance. Quel souvenir gardera-t-il de moi?

C'est à travers le lit du torrent desséché que nous cheminons jusqu'à un khan en ruines, dit El-Loubban. Ce nom, qui est aussi celui d'un pauvre village voisin, rappelle l'antique Lebonah<sup>1</sup>. Une laie avec sept petits, que nous trouvons sur nos pas, ne s'effarouche point et nous regarde fièrement du milieu de sa jeune famille. Au delà de ces montagnes, vers l'orient, il y eut jadis des forêts. Dans l'une d'elles Absalom périt misérablement.

Notre course par monts et par vaux a des moments critiques. Il faut être passé ici pour comprendre tout ce que contiennent d'amèrement dérisoire ces mots communément employés dans les guides : *Route de Samarie*. Enfin nous avons gravi un dernier plateau. Un troupeau d'ânes s'y divertit à l'aise, mais le nouveau Saül qui les garde, plus prudent que l'ancien, ne les livre guère à eux-mêmes. Il n'aura pas, comme le fils de Cis, la chance, en les perdant, de trouver une couronne. Toutefois il convoite un baghchich et vient nous offrir quelques fleurs. Vers trois heures nous descendons dans la grande vallée de Makna. Les sites

<sup>1</sup> Jugés, xxi, 49.

ont commencé à devenir plus frais. Enfin nous arrivons à la franche verdure, et la plaine qui se déroule à nos pieds est fort belle. Des troupeaux paissent çà et là sur les collines, dont le Garizim, avec un blanc ouely, marque à notre gauche le point culminant. Quelques bergers armés de fusils et de casse-tête les surveillent et nous offrent du lait. L'un d'eux joue sur le *nay* un air d'une simplicité extrême, mais si pénétrant, que je m'amuse à l'analyser. Quatre notes revenant sans cesse, avec quelques inversions, en font tous les frais et suffisent à dire quelque chose d'étrangement mélancolique. Ces mélodies portent à rêver et sont en harmonie avec la tristesse de nos âmes, poursuivant à travers des ruines muettes les grands souvenirs évanouis.

Nous laissons à notre droite Aouertah, où une tradition rabbinique place les tombeaux du grand prêtre Éléazar, de Phinéès son fils, et des soixante et dix vieillards<sup>1</sup>; à notre gauche, sur la chaîne du Garizim, Ahouara, Makna, El-Kaline, gracieux petits villages dans la verdure, et nous arrivons au tournant du chemin qui se dirige vers Naplouse. C'est ici qu'il faut descendre pour aller voir le Puits de Jacob.

L'existence d'un puits se rattachant à l'histoire du grand patriarche et portant son nom est affirmée dans l'Évangile de saint Jean. C'est sur la margelle de ce puits, et probablement à l'ombre

<sup>1</sup> Josué, xxiv, 33.

des arbres qui l'entouraient, que Jésus s'arrêta un jour, tandis que les apôtres allaient chercher des vivres à la ville voisine. Il n'y a pas d'autre puits dans la vallée, et la tradition samaritaine, juive, chrétienne et musulmane a toujours vénéré celui-ci comme l'œuvre du patriarche. Si la Genèse, qui parle des puits creusés par Abraham et Isaac, ne dit rien de ceux de Jacob, ce silence est largement compensé par les détails que l'Évangile nous donne sur celui qui nous intéresse. Il était près du champ que Jacob donna à son fils Joseph. Or ce champ, d'après l'Écriture<sup>1</sup>, se trouvait non loin de Sichem, là même où les restes de Joseph furent ensevelis au retour de l'Égypte. Puisque Jésus et les apôtres allant de Jérusalem en Galilée s'y arrêtaient, comme à une halte naturelle, c'est qu'il devait être sur la route. Enfin sa situation au pied du Garizim est indiquée par le geste que supposent ces paroles de la Samaritaine : « Nos pères ont adoré sur cette montagne. » En outre, ce n'était ni une citerne ni une fontaine, mais une source dans un puits très profond. Tout cela concorde très exactement avec ce que l'on nous montre ici.

Sous une sorte de voûte à moitié détruite, dans la crypte d'un antique sanctuaire, le puits s'ouvre par un orifice très étroit. Le capitaine Anderson est, je crois, le dernier explorateur qui l'ait visité à fond. Très agréablement il nous raconte comment,

<sup>1</sup> Genèse, xxxiii, 19, et xlviii, 22; Josué, xxiv, 32.

après avoir franchi l'insuffisante ouverture, il fut descendu avec une rapidité vertigineuse à vingt-cinq mètres de profondeur. Heureusement qu'il avait été solidement attaché par les pieds et par les reins à la corde, dont les mouvements saccadés le rejetant sans cesse contre les parois du puits, large cependant de plus de sept pieds, l'exposaient à de douloureuses contusions et à perdre l'équilibre. Lorsque, arrivé au fond, il regarda au-dessus de sa tête, le jour venant par le petit orifice lui produisait l'effet d'une étoile scintillante, et le puits celui d'un canon de fusil. C'était au mois de mai; il n'y trouva pas une goutte d'eau, mais une petite cruche intacte prouvait qu'il y en avait quelquefois, autrement on n'y serait pas venu puiser, et en tout cas la cruche se serait brisée si, au lieu de descendre dans l'eau, elle était tombée sur les cailloux. Ceux-ci abondent, et il n'est pas de jour où tout voyageur qui passe ne se croie en droit d'y en ajouter un de plus pour interroger le puits et savoir ce qu'il contient dans ses profondeurs. Nous nous permettons nous-mêmes cette curiosité, et, penchés sur l'abîme, nous écoutons sa réponse. Il nous semble entendre le bruit lointain d'une nappe d'eau. Il est évident que les décombres entassés au fond empêchent la source, si abondante soit-elle, de jaillir suffisamment pour atteindre un niveau plus élevé. Le puits n'est pas creusé dans le roc, mais bâti avec des pierres frustes, soigneusement ajustées l'une à l'autre, fort inférieures toutefois à celles du puits d'Abraham, à Ramat-el-Khalil.

De bonne heure les chrétiens témoignèrent une pieuse vénération pour ce lieu, où le Maître avait prononcé un de ses plus importants discours et fait une de ses premières conquêtes. Dès le commencement du IV<sup>e</sup> siècle, le Pèlerin de Bordeaux visita le puits de Jacob ou de la Samaritaine. Eusèbe en parle quelque temps après, et saint Jérôme constate qu'on y avait bâti une église. D'après Arculfe, elle était en forme de croix, et le puits se trouvait à l'intersection de la nef et du transept, devant la balustrade de l'autel. Un petit seau permettait aux pèlerins d'y boire. Les tronçons de colonne sur lesquels nous nous asseyons ont appartenu à l'église qui remplaça, au moyen âge, le sanctuaire du IV<sup>e</sup> siècle tombant en ruines.

D'où venait la femme avec qui Jésus entra en conversation? De Sichem? Assurément non. Sychar n'est pas Sichem. D'abord on ne doit pas admettre une transformation du vrai nom de la ville en misérable sobriquet. Il était dans l'esprit et dans la langue de l'Évangile d'exclure tout ce qui pouvait blesser même des Samaritains. Lorsque Étienne, parlant devant le sanhédrin, est amené à nommer cette ville, il l'appelle très exactement Sichem, et on ne trouve pas dans le Talmud, où pourtant les Samaritains sont peu ménagés, un seul passage indiquant cette méchante modification de nom<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On a supposé que Sichem était devenu Sýchar par allusion au passage d'Isaïe, xxviii, 1, 7, où il est parlé des ivrognes, *Šākkorim*, d'Éphraïm, ou à celui d'Habacuc, II, 18: *Móreh Sheker*, à propos de l'idole qui enseigne le mensonge.

D'ailleurs Sichem, même en supposant qu'alors elle s'étendit plus à l'orient, était beaucoup trop loin du puits de Jacob, et assez bien pourvue de belles sources pour qu'une femme, au moment de la forte chaleur, vers midi, à l'heure du repas, n'eût pas à aller chercher de l'eau à deux kilomètres de distance. La supposition que notre Samaritaine venait ici, au milieu du jour, par dévotion, est particulièrement amusante sous la plume des protestants qui l'ont émise. On sait que la malheureuse femme avait d'autres cultes que celui des reliques, fussent-elles du patriarche Jacob.

En examinant de près le texte de saint Jean, il est évident qu'il ne peut y être question d'une ville célèbre et considérable comme l'était alors Sichem, la métropole des Samaritains<sup>1</sup>. Une femme n'aurait pas suffi à y répandre si rapidement la nouvelle que le Christ était là, encore moins à persuader à tout le monde qu'elle disait vrai. Enfin la conversion en masse des Sichémistes eût pris dans l'histoire évangélique une importance que rien n'établit.

Il faut donc songer à quelque localité dont le site est depuis longtemps perdu. Ne la cherchons ni sur la pente du Garizim, aux pieds duquel les sources abondent, ni dans la gorge qui mène à Sichem, où l'Aïn-Daphné et les magnifiques eaux de Balatah dispensaient d'aller à un puits

Ces rapprochements arbitraires sont venus à l'esprit de quelques hébraïsants, mais ils ne sont jamais passés dans la langue du peuple.

<sup>1</sup> L'évangéliste l'appelle cette ville : τῆς πόλεως ἐκεῖνης.

profond et lointain, ni sur le versant de l'Ébal où Askar, village et non pas ville, dont le nom n'a rien de commun avec Sychar<sup>1</sup>, possède également une belle fontaine qui arrose largement tous ses jardins. La belle voûte cintrée et le canal parfaitement bâti où elle coule prouvent qu'elle est ancienne. Les habitants d'Askar n'ont jamais eu à chercher de l'eau hors de chez eux.

Si, au contraire, nous nous tournons vers l'orient, les sources manquent à peu près partout. Deir-el-Hatab et Salem, jadis bourgs de quelque importance, n'ont guère que des citernes desséchées et vont s'approvisionner à une source coulant vers le nord-ouest dans une auge qui fut probablement un sarcophage. Toutefois ni l'une ni l'autre de ces deux localités ne fut Sychar. Elles sont trop loin d'ici. Mais n'y a-t-il pas eu jadis une petite ville beaucoup plus rapprochée, au sud du puits de Jacob? Des ruines visibles à travers les hautes herbes et les vertes moissons répondent affirmativement. On nomme ce site Ed-Douarah. Ce fut une bourgade importante, car de là sont sorties assez de pierres taillées pour bâtir une caserne à Naplouse, et plusieurs fûts monolithes de granit, couchés à terre, attestent sa prospérité passée. Des lignes jaunes dans la moisson plus maigre là où sont les arasements des murs, nous indiquent que la ville arrivait à deux cents mètres environ du

<sup>1</sup> La première lettre de ce mot, un *ain*, est de celles qui ne se perdent et ne s'ajoutent jamais de l'hébreu à l'arabe. Or elle est dans Askar, mais pas dans l'ancien Sychar.

puits de Jacob. Or on ne voit pas qu'elle ait eu des sources jaillissantes. Le nom actuel de ses ruines ne nous dit rien, mais les considérations exégétiques que je viens de faire valoir me persuadent que Sychar a dû être là.

En relisant le quatrième chapitre de saint Jean, on se sent pris d'une vive admiration pour le Maître qui, avec tant de charité, daigna faire ici le catéchisme à une femme. C'est une des pages de l'Évangile où, par tous les rayonnements de l'esprit et du cœur, Jésus a le plus laissé voir le Dieu dans l'homme. Les justes et les pécheurs ne la lisent jamais sans éprouver, ceux-là une douce joie, et ceux-ci de salutaires regrets. Si le puits du patriarche ne donne plus d'eau au voyageur, la parole de Jésus continue à désaltérer l'humanité haletante et à lui offrir la vie éternelle.

La femme, bouleversée par ces accents, qui n'étaient pas de l'homme, saisie par cette parole large et miséricordieuse comme Dieu qui annonçait le pardon et renversait toutes les barrières entre les peuples pour inaugurer le règne universel de l'esprit, laissa là sa cruche, et courut à Sychar annoncer la vertu prophétique de celui qui venait de l'humilier si heureusement pour la sauver. Les Samaritains d'alors se convertirent. Ceux d'aujourd'hui attendent encore le Messie, et, voyant leur race et leur religion s'éteindre, ils reprochent en pleurant au Christ de ne pas venir.

Le vallon qui dut être le champ de Joseph est admirablement fertile, et si Jacob l'avait acheté

pour cent agneaux aux fils d'Hémor, il avait fait une belle affaire; mais le mot *Késita* que porte le texte hébreu pourrait signifier une monnaie d'autre valeur que des agneaux<sup>1</sup>. On sait comment plus tard un acte de violence de Siméon et de Lévi confirma, par droit de conquête, cette pacifique acquisition. Jacob mourant dit à Joseph : « Je te donne de plus qu'à tes frères une part (*Schekem*) que j'ai prise de la main des Amorrhéens, avec mon épée et avec mon arc<sup>2</sup>. » Le jeu de mots entre *Schekem* et *Sichem* fut compris par les fils d'Israël, et c'est ici qu'au retour de l'Égypte ils déposèrent les restes de Joseph et établirent la tribu d'Éphraïm.

D'après la tradition la plus répandue, c'est à cinq cents pas du puits que se trouve la sépulture du glorieux fils de Jacob. Nous y allons sans retard. Le monument, fort médiocre d'ailleurs, est en mauvais état. Quatre murailles peu solides constituent une petite enceinte rectangulaire. A droite de la porte, en entrant, des orties me piquent cruellement. A gauche une treille est appuyée au mur. Au milieu, mais un peu en travers, se trouve un tombeau qui n'est ni antique ni juif. Il a à ses deux extrémités une petite colonne dont la partie supérieure, en forme d'écuelle, est disposée pour recevoir les parfums que la piété vient brûler en l'honneur du saint. Le tout est badigeonné à la chaux, excellente fortune pour les pèlerins qui tiennent à inscrire leurs noms sur les ruines. Dans le

<sup>1</sup> Genèse, XXXIII, 18, 19.

<sup>2</sup> Genèse, XLVIII, 20.

mur une plaque rappelle les bonnes dispositions d'un Anglais pour réparer ici ce qui semble irréparable.

Sommes-nous réellement devant la sépulture de Joseph? Il faudrait pour répondre à la question faire des fouilles. En principe, on peut dire qu'il n'était pas d'usage chez les anciens d'établir les sépultures en rase campagne. On cherchait, ou l'on creusait, une grotte au flanc de la montagne, et on en faisait la maison des morts. Les musulmans placent à quelque distance d'ici, sur le chemin de Naplouse, au pied du Garizim, le tombeau du glorieux patriarche et de ses frères. En réalité, de quels saints les petites coupoles d'Aouliet-el-Amoud abritent-elles les restes? On ne saurait le dire. Les indications de nos plus anciens pèlerins sembleraient favorables à la tradition musulmane, car elles placent le tombeau de Joseph très immédiatement au pied même du Garizim<sup>1</sup>, et nous sommes ici plus près de l'Ébal.

Quoi qu'il en soit, c'est bien dans ce vallon de

<sup>1</sup> Le Pèlerin de Bordeaux parle de Naplouse, et puis du mont Garizim : « Inde ad pedem montis ipsius locus est cui nomen est Sechem. Ibi positum est monumentum ubi positus est Joseph, etc. Inde passus mille locus est cui nomen Sechar, etc. » On voit qu'il distingue fort à propos Sechar de Sichem et Sichem de Naplouse. Eusèbe confond Sichem et Salem, mais il constate que Sichem est dans la banlieue de Naplouse, et que là on montre et se trouve réellement le tombeau de Joseph. Or il est difficile de soutenir que Sichem se soit étendue jusqu'au lieu où nous sommes. Saint Jérôme dit que sainte Paule, laissant le puits de Jacob, alla voir les tombeaux des Douze Patriarches.

Sichem que les ossements de Joseph furent apportés par les fils d'Israël, arrivant dans la terre promise<sup>1</sup>. Peut-être même, selon la parole d'Étienne, ses frères dorment-ils auprès de lui<sup>2</sup>? Assez de souvenirs se rattachaient à ces terres de Sichem pour faire désirer aux fils de Jacob d'y trouver leur dernière demeure. Ici, sous les chênes de Moré, Abraham s'était d'abord arrêté quand il venait de Padan-Aram; là avait campé leur père Israël; là était venu leur frère, parti d'Hébron pour les chercher; et comme il errait dans les champs, demandant des indications à tous ceux qu'il rencontrait, un homme lui dit: « Ils sont partis d'ici. J'ai entendu qu'ils disaient: Allons à Dothain. » Salut à ces délicieux souvenirs de l'âge patriarcal et à ceux qui, après avoir été les héros de si émouvantes histoires, dorment maintenant sous l'herbe, à nos pieds ou dans le creux des rochers.

Le village de Bâlatah, où nous rejoignons nos montures, a de très belles eaux qui se précipitent dans un large canal soigneusement dallé, et vont arroser les jardins. Elles sont fraîches et bonnes. Un peu plus loin, et toujours sur le chemin de Naplouse, Aïn-Daphné, une autre magnifique source, porte un nom et a peut-être des souvenirs absolument grecs. Puis le Garizim et l'Ébal, qui marchaient parallèlement, présentent tout à coup l'un et l'autre un enfoncement semi-circulaire, et les petites coupes d'Aouliet-el-Amoud,

<sup>1</sup> Genèse, I, 25, et XXIV, 32.

<sup>2</sup> Actes, VII, 15-16.

sur notre gauche, du côté du Garizim, marquent le lieu où, d'après les Arabes, les douze patriarches seraient ensevelis. M. Guérin pense que nous sommes au point précis où les tribus, partagées en deux chœurs qui se répondaient, entendirent prononcer les malédictions sur les transgresseurs et les bénédictions sur les observateurs de la loi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, placées au haut des deux montagnes, elles n'auraient pu ni voir ni entendre quoi que ce soit; échafaudées, au contraire, sur les gradins naturels des deux hémicycles qui se regardent, elles devaient prendre une part très immédiate à la démonstration religieuse prescrite par Moïse<sup>1</sup>.

A notre gauche donc, au-dessus de ces tombes, souvenirs sacrés si elles renferment les restes des douze chefs d'Israël, et sur les plus basses assises du Garizim, se rangèrent les tribus de Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Joseph et Benjamin. En face, sur l'Ébal, s'échelonnèrent celles de Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephtali. Les Cohenim et les Lévités portant l'Arche étaient entre les deux montagnes. Tournés vers le Garizim, ils crièrent: « Béni celui qui ne fera pas d'idole! » Et le peuple répondit: « Amen! » Et ils formulèrent les bénédictions au nombre de douze. Puis, se retournant vers l'Ébal, ils prononcèrent douze malédictions auxquelles le peuple répondait toujours: « Amen! » Ces imposants souvenirs revivent

<sup>1</sup> Deutér., XXVII, 11-14.

en masse devant nous, et nos âmes s'y complaisent. Que l'atmosphère, depuis que nous avons touché ce sol palestinien, est autrement lumineuse et réconfortante, et qu'il y a loin de ces solennelles affirmations de la foi d'Israël aux manifestations immorales et dégradantes du fétichisme égyptien ! Mais j'ai promis de ne pas revenir à de si humiliants rapprochements.

Sous les grands oliviers qui ont remplacé les chênes de Moreh, des groupes de femmes se promènent aux brises embaumées du soir. Des fenêtres de leur caserne, quelques soldats Turcs les observent curieusement. C'est ici que Sichem, fils d'Hémor, enleva Dina, fille de Jacob et de Lia, au moment où elle allait voir les femmes du pays jouant et dansant sous les grands arbres. La façon dont les fils de Jacob vengèrent le rapt de leur sœur fut une déloyauté que le vieux patriarche flétrit et déplora toujours. C'est ici que sous un térébinthe il enfouit les idoles apportées de Mésopotamie<sup>1</sup> par ses serviteurs, avec leurs boucles d'oreilles, avant de partir pour Béthel. C'est sans doute sous l'arbre patriarcal que Josué, ayant rappelé au peuple les bienfaits du Seigneur, dressa une pierre comme signe d'éternelle alliance. Ces sortes de témoignages de la religion primitive, que nous retrouvons dans nos pays celtiques, sont aussi anciens que l'humanité.

<sup>1</sup> Genèse, xxxiv et xxxv.

En côtoyant à gauche les frais jardins de Naplouse, nous atteignons la porte orientale de la ville quand il est nuit close. C'est chez le curé latin que nous recevons l'hospitalité. Après une si grande journée, nous demandons surtout à nous recueillir. A onze heures nous n'avons pas fini d'écrire nos impressions. J'espère bien dans mon sommeil voir encore des patriarches.

Jeudi saint, 29 mars.

De grand matin nous sommes sur pied, et après les dévotions qui conviennent en un tel jour, nous montons sur la terrasse pour embrasser d'un coup d'œil général la ville et les environs. Le site est des plus pittoresques.

Adossée à la continuation du Garizim, Naplouse s'étend entre de riants vergers jusqu'à un kilomètre de l'est à l'ouest. Les eaux lui arrivent abondamment du Garizim. Elles alimentent de nombreuses fontaines et vont arroser ses fertiles jardins. Ses maisons sont d'un gracieux aspect. Quelques-unes par leur architecture gothique rappellent les Croisades. Elles ont toutes des terrasses légèrement sphériques et protégées par des balustrades. C'est du versant septentrional du Garizim, là où nous voyons voltiger des nuées de corneilles, que descendent les belles pierres blanches employées à bâtir les plus jolies constructions. Des

jardins qui nous entourent montent jusqu'à nous les plus exquis parfums. Des orangers, des jasmins et des rosiers en fleur embaument la brise matinale. Mais ce n'est pas seulement de poésie qu'il s'agit ici.

D'importants souvenirs se rattachent au Garizim et à l'Ébal. Nous contemplons tour à tour l'une et l'autre montagne. Sur le Garizim les Samaritains iront dans peu de jours immoler l'agneau pascal. Douze blocs, que le temps a multipliés en les divisant, indiquent, d'après eux, l'autel de pierres brutes élevé par Josué, et sur lequel on offrit des holocaustes à Jéhovah. Seulement ces pauvres gens oublient que d'après le texte biblique cet autel se trouvait sur le mont Ébal, et non sur le Garizim. L'édifice, dont des arasements déterminent encore la forme octogonale et que dût protéger un quadrilatère fortifié, fut ou une église, ou l'ancien temple samaritain bâti, sous Alexandre le Grand, par Sanaballat, et devenu, sous Antiochus Épiphane, le temple de Jupiter Hellénien. Le rocher creusé en forme de cercueil, où Abraham aurait étendu Isaac sur le bois du sacrifice, n'a pas plus d'importance que mille autres souvenirs ridicules imaginés par le fanatisme samaritain. Au contraire, les cavernes sépulcrales que l'on trouve sur l'Ébal doivent offrir un véritable intérêt, car là bien des hommes illustres ont été ensevelis. Malheureusement sur leurs parois grossièrement taillées il n'y a pas une inscription, pas une sculpture, pas un signe. Au milieu de quelques ruines

insignifiantes, on voit les traces d'une construction carrée assez considérable. N'y eut-il là qu'un château fort? Faut-il y chercher les arasements d'un sanctuaire qui aurait perpétué le souvenir des douze pierres élevées au temps de Josué, et les restes de l'autel édifié avec des blocs que le ciseau ne devait pas avoir touchés? On ne saurait le dire.

A l'étroite vallée que nous avons traversée hier soir, entre les deux montagnes, se rattachent les souvenirs terribles d'Abimélech, ce fils naturel de Gédéon qui, avec l'argent du temple de Baal-Bérit, leva une armée de mercenaires et alla à Ophra immoler sur la même pierre les soixante et dix fils légitimes de son père. Il vint ensuite se faire proclamer roi sous le chêne de Sichem.

L'œil investigateur de M. Vigouroux voudrait deviner le rocher qui servit de tribune à Joathan, le seul des soixante et dix échappé à la mort, quand il se montra sur le Garizim pour crier aux Sichémites, avec ses malédictions, l'apologue des arbres qui veulent un roi et choisissent le buisson<sup>1</sup>. Il est certain que rien ne dut lui être plus aisé que de se choisir une estrade naturelle sur le versant accidenté de la montagne, tandis que la vue des grands arbres et des buissons formant à ses pieds une longue série de bosquets lui inspirait la forme parabolique dont il se servit pour traduire l'amertume de ses sentiments. Je ne sais s'il lui fut aussi facile de faire arriver son discours jusqu'aux oreilles de son auditoire.

<sup>1</sup> Juges, ix, 8-16.

Ici encore s'accomplit le schisme des dix tribus sur la dure et impolitique réponse de Roboam<sup>1</sup>. Sichem, pour quelque temps, devint la capitale du royaume d'Israël. Quand Salmanasar eut emmené ses habitants captifs, des Cuthéens idolâtres vinrent de l'Assyrie pour les remplacer. Ce fut l'origine de la race samaritaine, qui, à vrai dire, mêla plus d'une fois son sang à celui des Juifs mécontents et apostats, constituant ainsi une petite nation hybride, dont nous allons sans retard visiter les derniers représentants autour de leur modeste synagogue.

Nous parcourons la grande rue du *Souk* ou bazar. La population ne semble pas aussi fanatique qu'on nous l'avait dit. Elle nous regarde passer sans hostilité, quelquefois même on nous salue. La mosquée principale, où nous allons d'abord, a été une ancienne église dédiée à honorer soit la Passion et la Résurrection du Sauveur, soit, selon d'autres, la mémoire de saint Jean-Baptiste. Devant le portail, œuvre d'une excellente architecture, quelques Arabes adossés aux jolies colonnettes de marbre blanc boivent les premiers rayons du soleil levant. Nous remarquons que le type est ici supérieur à tout ce que nous avons vu hier. Un orateur, le manteau rejeté en arrière, pécore vivement devant la petite assemblée, assez indifférente. Saint Justin fut de Naplouse, et quitta un jour tout à fait son manteau de philosophe pour

<sup>1</sup> Paralip., III, 10; IX, 31; X, 1.

devenir un des vaillants apologistes et des glorieux martyrs de l'Église naissante. Comme on a trouvé la belle porte de la basilique trop grande, on l'a murée pour en former une beaucoup plus petite et décorée de tous les signes de l'islam.

A travers des rues tortueuses et des voûtes obscures d'où l'eau suinte désagréablement, nous atteignons la synagogue des Samaritains. Quelques petits enfants jouent dans la cour; c'est tout l'avenir d'une race qui se meurt. Leur physionomie est fine, mais le sang est pauvre. Ils sont proprement vêtus et très avenants. En un clin d'œil ils s'industrient pour nous présenter des bouquets de fleurs quand nous repasserons.

Deux ou trois dignitaires, hommes jeunes, mais à la mine triste et résignée, s'offrent à nous faire les honneurs de la synagogue. Celle-ci est petite et pauvre. Les murs sont blanchis à la chaux, les nattes en mauvais état, le sanctuaire couvert d'un méchant voile vert. Quelques lampes s'y allument seulement aux jours de grande fête. Il n'y a guère plus dans la ville que cent cinquante Samaritains. Obstinément fidèles à leur vieille religion, ils se marient entre eux, si réduit que devienne de jour en jour le nombre des jeunes filles parmi lesquelles ils doivent se choisir leurs épouses. Aux solennités mosaïques, ils montent sur le Garizim pour y accomplir scrupuleusement toutes les prescriptions du Pentateuque. Comme les Juifs de Jérusalem, ils baisent les ruines de leur temple détruit et se plaisent à espérer contre toute espérance.

Soulevant le rideau qui couvre le tabernacle, l'un de nos introducteurs, sans doute le plus digne, ouvre l'armoire sacrée et en tire l'étui de cuivre qui renferme le Pentateuque en caractères samaritains. Avec une visible satisfaction, il déroule et nous présente le précieux manuscrit. Le pauvre homme croit tenir entre ses mains l'argument irréfragable qui établit la légitimité de sa foi et de ses prétentions religieuses. Très solennellement il nous dit : « Ceci a été copié à la porte même du tabernacle, sur le mont Garizim, par Abischoua, fils de Phinéas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, frère de Moïse, fils d'Amram, la treizième année après qu'Israël eut pris possession de la terre promise, il y a trois mille quatre cents ans. » Là-dessus nous ouvrons les yeux. Il y a de quoi.

Tout le monde sait que les Samaritains avaient non seulement un temple, mais un Pentateuque qu'ils opposaient au temple et au Pentateuque de Jérusalem. Le fait que leur Bible ne contenait que les cinq livres de Moïse est un argument considérable en faveur de son antiquité. En tout cas, les Pères de l'Église nous parlent de cette édition samaritaine comme d'une autorité que, sur certains points de détail, on peut accepter<sup>1</sup>. Saint Jérôme, dans sa préface au livre des Rois, constate que ce Pentateuque est écrit avec les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, mais avec des caractères et des signes différents. Or cette description corres-

<sup>1</sup> V. Origène, *in Numer.*, XXI, 13; saint Cyrille d'Alexandrie, *in Genes.*, IV, 8, etc. etc.

pond exactement au rouleau que nous avons sous les yeux. Comme développement, le parchemin est immense et se divise en un grand nombre de colonnes où les mots se touchent, sans chapitres ni alinéas visibles au premier coup d'œil. Les caractères sont néanmoins très beaux et du type antérieur aux lettres carrées ou chaldéennes. Quelques passages sont devenus à peu près illisibles; d'autres ont été soigneusement réparés. Pourquoi contesterait-on à ce peuple, si jaloux de ses traditions et qui est toujours resté sur place, l'honneur d'avoir conservé, depuis de longs siècles, cet exemplaire de la loi, comme il a conservé le culte de la loi elle-même? Si les Juifs n'eussent pas été de vive force dispersés un peu partout et soumis aux plus dures épreuves depuis dix-huit siècles, qui oserait prétendre que leur religion, formaliste et obstinée, n'eût pas préservé de l'injure du temps et des hommes quelque exemplaire de la Bible? Les Samaritains ont été moins tourmentés, et je suis porté à croire que leur Pentateuque remonte peut-être au temps où leur temple fut construit sur le Garizim. Rien de décisif ne prouve à la science qu'il n'a pas été apporté ici, quatre cents ans avant Jésus-Christ, par Manassé, frère du grand prêtre Jaddus, qui, chassé de Jérusalem par Néhémie, se réfugia auprès du satrape de Samarie, Sanaballat, dont il avait épousé la fille.

Nous avons entendu dire que la prononciation samaritaine n'admettait que trois sons principaux : *a, i, ou*. Ce n'est pas exact, et le prêtre, lisant la

première page de la Genèse, prononce : *Bereset bara Elouem et assamem vet aares.*

Après une si intéressante exhibition, le volume est enroulé autour de bâtons dorés dont le sommet est richement sculpté. Il va sans dire que le bagh-chich est ici de toute rigueur. Comme nous sortons de la Kniset-es-Samireh, quelques femmes se sont groupées dans la cour pour nous examiner de près. Elles se distinguent par leur propreté relative. Singulière pénitence qu'elles subissent ! Parce que les Israélites au désert donnèrent leurs boucles d'oreilles pour fabriquer le veau d'or, les samaritaines ont été condamnées à ne jamais porter ce gracieux complément d'une toilette féminine.

Cependant les rues ont déjà pris une animation considérable. Des caravanes venant des unes de la Méditerranée, les autres d'au delà du Jourdain, déposent ou chargent des marchandises. Le savon fait avec les huiles du pays est fort renommé. Les monceaux de cendres que nous avons vus hier soir à l'entrée de la ville proviennent des usines où on le fabrique. Naplouse doit avoir vingt mille habitants. Nous saluons le curé, installé depuis ce matin au confessionnal, et au milieu de ses ouailles, qui sortent de la petite chapelle pour nous voir partir, nous prenons la route de Sébastieh.

Cette route à travers la vallée est nouvellement construite. Marcher par un vrai chemin serait un plaisir fort appréciable dans ce pays. Hélas ! nous n'allons pas le goûter longtemps, car, à peine sortis des arbres qui environnent Naplouse, nous repre-

nons à droite les sentiers difficiles et dangereux. Toutefois il n'y a pas de comparaison à établir entre ces terres de Samarie et celles de Juda et de Benjamin, brûlées par le soleil, sans arbres, sans verdure, sans eau. De petits ruisseaux font mouvoir quelques moulins. Les abricotiers, les grenadiers, les cognassiers surtout forment de loin en loin des bouquets de verdure qui reposent agréablement nos yeux, fatigués par la reverbération de la plus éclatante lumière. Des colombes nombreuses voltigent dans les massifs d'oliviers, symboles de douceur et de paix que la poésie hébraïque a si souvent célébrés.

A droite et à gauche, au versant des montagnes ou sur leurs sommets arrondis, des villages animent le paysage. Le petit torrent du Schair, que nous avons suivi quelque temps, roule ses eaux limpides vers la Méditerranée, où il se jette sous le nom de Nahr-el-Falek, entre Jaffa et Césarée. C'est dire qu'à Naplouse nous avons franchi le point culminant qui sépare les versants oriental et occidental de la Palestine. Des champs en terrasses sont convenablement travaillés. La vigne réussit fort bien ici, et on comprend que les Éphraïmites aient été des buveurs de vin.

A l'Aïn-el-Koufrah, nombreuse et pittoresque réunion de bergers qui font boire leurs troupeaux. Dans le vallon, à notre gauche, une noce se réjouit sous un olivier. L'arbre aux feuilles grêles protège mal les musiciens et les danseurs contre les ardeurs du soleil. Mais ils se préoccupent surtout du

bonheur d'être sous un arbre, quel qu'il soit. Il n'y a, en effet, de véritable fête en Orient qu'à la condition de sortir de chez soi et d'aller se divertir à l'ombre imaginaire ou réelle de l'olivier et du figuier voisin.

Enfin nous débouchons sur une large vallée. Les collines lointaines qui l'entourent s'abaissent vers l'occident. Au centre et absolument isolé s'élève un monticule sur le plateau duquel nous distinguons des ruines. Ses versants sont disposés en terrasses couvertes d'oliviers. Le village qui est vers la partie basse, de notre côté, c'est Sébastieh, l'ancienne Sébaste, qui avait remplacé elle-même l'antique Schömron ou Samarie des rois d'Israël.

Laisant nos montures au bas de la colline, nous cheminons en méditant sur le sort de ces vieilles capitales couchées dans la terre, sous le poids de leurs crimes plus encore que des siècles. Le fameux passage du prophète Michée nous vient en mémoire, et à chaque pas nous en constatons le terrible accomplissement :

Et je ferai de Schomron un tas de pierres dans les champs,  
Une terre pour planter la vigne;  
Je précipiterai ses pierres dans la vallée,  
Et ses fondations je les mettrai à jour;  
Et toutes ses idoles sculptées seront brisées,  
Et leurs offrandes je les brûlerai au feu<sup>1</sup>.

Il est certain que cette cité, fondée par Amri, le sixième roi d'Israël, pour remplacer Tirzah comme

<sup>1</sup> Michée, 1, 6.

capitale, n'a pas eu une histoire honorable. Les noms d'Achab, d'Ochozias et de Jézabel suffisent à rappeler ce qu'elle fut depuis sa fondation, en 925, jusqu'à sa ruine par Salmanasar, en 721 avant Jésus-Christ. Les Cuthéens, qui remplacèrent les Israélites, ne la conservèrent pas pour capitale, et malgré sa forte position stratégique sur une hauteur en apparence imprenable, ils lui préférèrent Sichem, plus accessible aux caravanes et mieux appréciée par l'abondance de ses eaux. C'est seulement sept siècles plus tard qu'avec un nouveau nom elle retrouva sous Hérode quelque prospérité. Le roi juif la tenait de l'empereur Auguste. Il l'appela Sébaste pour témoigner au donateur sa reconnaissance. Sébaste dit en grec la même chose que l'expression latine *Augusta*. Puis Samarie demeure sans histoire jusqu'aux Croisades. L'église en ruine où nous arrivons prouve qu'à cette date elle retrouva encore quelque splendeur.

Après avoir respiré un moment à l'ombre des vieux murs et échangé quelques mots de politesse avec deux touristes français que nous trouvons là, nous visitons la basilique de Saint-Jean-Baptiste. Je dis basilique parce qu'elle en a les proportions : vingt-six mètres de large sur quarante-huit de long. L'ogive que l'on trouve ici laisse croire que les Croisés élevèrent ce monument, dans le style de leur époque, sur un édifice ancien qui n'avait dans ses dispositions rien de commun avec nos églises gothiques. On sait que la largeur de celles-ci est régulièrement le tiers de la longueur. Ils uti-

lisèrent même de vieux matériaux. C'est ainsi que dans vieille tour du nord-ouest on peut voir encore une pierre où sont représentés des taureaux que l'on va immoler. Des bas-reliefs, des pierres taillées en bossage sont encastrés dans les murs. Les chevaliers de Saint-Jean, qui avaient tenu à honneur de relever l'église dédiée à leur glorieux patron, n'ayant guère le loisir de refaire tout à neuf, employèrent volontiers ce qu'ils trouvèrent sous la main.

Une tradition ancienne suppose que le corps de Jean-Baptiste fut déposé dans la crypte sur laquelle s'élève le petit sanctuaire musulman qui est devant nous. Munis de flambeaux, nous allons la visiter. La chambre sépulcrale a trois caveaux cintrés parfaitement construits. Ils sont au moins aussi anciens que la basilique primitive. Abdias, Élisée et Jean-Baptiste y auraient été ensevelis. Du sarcophage de ce dernier, il n'y a plus que le couvercle en basalte. Cette pierre noire et dure, qui vibre comme une cloche au moindre choc, me rappelle le lit de fer d'Og, roi de Basan. Quant aux restes du saint Précurseur, on sait par Théodoret et la chronique Pascale qu'en 361, sous Julien l'Apostat, ils furent brûlés et jetés au vent.

Il semble assez probable qu'Élisée ait eu sa sépulture à Samarie, mais dans la campagne, puisque des gens allant porter un mort à sa dernière demeure, et voyant venir des Moabites pillards, jetèrent précipitamment le cadavre dans le sépulcre d'Élisée, où il ressuscita.

D'Abdias, l'histoire sacrée ne dit rien. Nous ne le connaissons que par sa prophétie. Selon la tradition rabbinique, ce fut un Iduméen converti ou peut-être un Sichémite, le troisième capitaine des cinquante hommes envoyés pour amener Élie à Ochozias, en tout cas un disciple du grand prophète. Quoi qu'il en soit des données bibliques sur la vie et la mort de ces trois grands hommes d'Israël, il demeure toujours possible que leurs ossements aient été recueillis et déposés dans cette crypte; mais tout ce qui est possible n'est pas certain.

Quelques familles arabes vivent dans des constructions en ruine et des citernes contiguës à l'église, derniers vestiges du palais des chevaliers de Saint-Jean. Le village peut avoir cinquante maisons, toutes fort misérables, bien que construites avec les belles pierres d'antiques monuments. En les examinant de près, l'archéologie y trouverait des indications précieuses. Notre pensée est de suivre du sud au nord, avant de monter vers l'aire du temple d'Auguste, les restes de la fameuse colonnade qui intéresse si vivement les visiteurs. Rien de plus étrange que cette multitude de monolithes gris, dressant à travers champs leur tête découronnée et protestant au milieu des bosquets d'oliviers contre l'anéantissement définitif de l'antique cité. Quelques-uns gisent à terre comme de braves soldats tombés au champ d'honneur. Le laboureur les respecte tous, et, une main posée sur le dorban et l'autre sur la charrue primitive

trainée par un âne et une vache, il nous invite à les admirer. Les colonnes ont cinq mètres de haut sans les chapiteaux, qui ont tous disparu. L'avenue mesurait dix-huit mètres de large et un kilomètre de long. Des fragments de mosaïques laissent croire qu'elle dut être fort belle.

D'après Josèphe, Hérode entoura Samarie, qu'il reconstituait, d'un mur mesurant vingt stades de circonférence. On en trouve les traces à cent mètres au-dessous de l'avenue que nous suivons. Vers l'extrémité orientale, les arasements de deux tours rondes marquent encore la place d'une des entrées de la ville. A les examiner de près, ces débris remontent évidemment à une très haute antiquité. Est-ce ici que siégèrent Achab et Josaphat, tenant conseil au moment de s'engager dans une guerre contre Benadad, le roi de Syrie qui, malgré ses promesses, refusait de rendre la ville de Ramoth-Galaad? C'est possible. Quatre cents faux prophètes étaient réunis sur l'aire qui servait de place publique, à la porte de la cité. L'un d'eux, Sédécias, fils de Kenaana, s'était fait des cornes de fer, et il dit au roi : « Ainsi parle le Seigneur : Avec ces cornes tu frapperas les Syriens jusqu'à les détruire. » Or Josaphat voulait entendre un prophète de l'Éternel. « Il y en a bien un, dit Achab, mais je le hais, parce qu'il ne m'annonce jamais que des malheurs : c'est Michée, fils de Semlah. » Et l'eunuque du roi alla le prendre. Et quand le prophète du vrai Dieu fut venu, il se mit à dire comme les faux prophètes : « Oui, oui, monte

vers Ramoth, et tu réussiras. » Mais Achab comprit tout ce qu'il y avait d'amère dérision dans sa réponse, et l'ayant adjuré au nom de l'Éternel de dire la vérité : « Je vois, s'écria Michée, Israël dispersé dans les montagnes, comme des brebis sans pasteur. Le Seigneur m'a dit : Ils n'ont plus de chef, que chacun retourne en paix dans sa maison. » Alors Sédécias, le faux prophète, frappa Michée sur la joue, et le roi d'Israël dit : « Mettez Michée en prison et nourrissez-le du pain et de l'eau de l'affliction jusqu'à ce que je revienne en paix. » Le malheureux Achab revint mort sur son char ensanglanté, que les chiens avaient léché quand on le lavait à la fontaine de Jesraël. Une flèche, lancée au hasard durant la bataille, avait percé le roi impie entre le poumon et l'estomac.

En retournant vers le levant nous gravissons les dernières rampes de la colline, et nous atteignons son sommet, qui dut être l'acropole. C'est aujourd'hui un vaste champ où la végétation est magnifique. Des pierres taillées en bossage y délimitent quelques jardins, et sous des figuiers deux chapiteaux corinthiens nous servent de sièges. Plusieurs fragments de lourdes colonnes, ayant près d'un mètre quarante de diamètre, attestent qu'il y eut ici quelque chose de plus antique que les coquettes constructions hérodiennes. Peut-être est-ce à ce sommet de la colline qu'au milieu d'un bois sacré Achab avait bâti le temple de Baal? Jéhu en fit massacrer les prêtres, brûler l'idole et changer l'édifice sacrilège en latrines publi-

ques<sup>1</sup>. Ici encore durent être le temple et le forum d'Auguste. Les fragments d'architecture corinthienne que nous voyons çà et là en sont des restes authentiques. Ils ont été peut-être témoins des supercheries de Simon le magicien, des miracles et de la prédication du diacre Philippe, de l'intervention officielle de Pierre et de Jean<sup>2</sup>. Le coup d'œil sur la plaine et sa ceinture de collines couronnées de jolis petits villages est très beau. La Méditerranée laisse entrevoir à l'occident ses flots d'azur. Là-bas, un peu vers le nord, est Césarée, dont nous ne verrons pas les ruines, pleines cependant des souvenirs de saint Paul. C'est là que, prisonnier, le vaillant apôtre fit trembler les procureurs romains en leur prêchant la justice, la chasteté et le jugement à venir. De Césarée étaient le diacre Philippe et ses quatre filles, prophétesses de l'Église primitive. Dans le vieux port ensablé, les vagues furieuses se heurtent contre les restes d'un môle qui défie leur colère. Les navigateurs n'y abordent plus.

En descendant du plateau, nous observons encore vers le nord d'autres colonnes disposées dans une symétrie étrange et absolument inintelligible. Les autres pouvaient former une voie triomphale conduisant au temple de l'acropole. Celles-ci n'ont plus de sens. Quinze sont encore debout au milieu d'un verger. Quelques-unes se dressent plus bas, presque au pied de la montagne. C'est là que

<sup>1</sup> IV Rois, x, 27.

<sup>2</sup> Actes, viii, 5-25.

nous allons rejoindre nos moukres. De bons petits enfants nous escortent. D'un signe de croix, ils nous disent qu'ils sont chrétiens.

Quand on a contourné de tous côtés la montagne, on s'explique que, bien défendue, Samarie ne fut prenable que par la famine. Deux fois Benadad tenta de s'en emparer sans y réussir, et Salmanasar n'y parvint qu'après trois ans de siège<sup>1</sup>. Enveloppée dans la ceinture de colonnes et de portiques qui se développait en spirale autour de la colline, et dominée par son acropole et ses édifices publics, Samarie ou Sébaste devait, sous les rois d'Israël comme sous Hérode, offrir un splendide coup d'œil.

C'est fort tardivement, vers deux heures, que nous atteignons la halte d'Aïn-Jeba. L'eau n'y est pas bonne. Nous nous installons sous un vénérable olivier qui se meurt, après avoir vu passer bien des générations. De vigoureux rejetons grandissent autour de lui et l'environnent d'une glorieuse et vivante couronne, image biblique du vieux père, béni dans le groupe nombreux de ses fils que l'Écriture nous montre rangés autour de la table patriarcale. J'ai demandé quelques fèves crues comme complément de notre repas. On a ravagé un champ pour m'apporter les plantes et les fruits.

Sanoûr, où nous arrivons bientôt, est-elle l'ancienne Béthulie? Sa situation au sommet d'une montagne rocheuse et complètement isolée, sauf

<sup>1</sup> IV Rois, xviii, 9-11.

au nord-ouest, semble très forte. En outre, elle est voisine de Dothaïn et de Belamon, villes entre lesquelles il faut chercher la sépulture du mari de Judith. Le vallon qui entoure Sanoûr peut suffire au campement d'une grande armée. Enfin nous sommes ici devant Esdrelon, et en un lieu propice pour défendre les défilés que devaient traverser les Assyriens marchant contre la Judée<sup>1</sup>. Cela suffit-il pour identifier deux villes dont les noms sont très différents ? N'est-il pas d'autres sites ? Metheiloun, par exemple, avec ses importantes ruines à trois kilomètres à notre droite, qui répondraient mieux encore à toutes les indications scripturaires<sup>2</sup>, puisqu'on y trouve des sources d'eau et un aqueduc qui ne sont pas ici ? S'il ne fallait que la superbe allure des femmes pour attester que nous sommes devant la patrie de Judith, le débat serait vite clos. Celles que nous voyons dans ces champs, où le mari de l'héroïne prit sa funeste insolation, sont vraiment remarquables par leur attitude fière. Les fortifications de Sanoûr, détruites en 1830 par le pacha de Saint-Jean-d'Acre, mais aujourd'hui restaurées, produisent dans le paysage un joli effet.

Peu après nous atteignons une hauteur d'où l'on domine toute la plaine d'Esdrelon. Le tableau est splendide. Bien loin et au fond, l'Hermon dresse dans le ciel bleu sa cime couverte de neige. Les Arabes l'appellent le Grand-Cheik. On dirait, en

<sup>1</sup> Judith, iv, 6, 7.

<sup>2</sup> Judith, vi, 9; vii, 3.

effet, un gigantesque gardien des vallées qui se déroulent à ses pieds. Il se tient accroupi dans son manteau violet, bleu ou noir, tandis que sur sa tête et ses épaules flotte le couffieh des nomades du désert. Plus près, Nazareth se laisse entrevoir dans un pli des monts Galiléens, au bas desquels se déroulent des champs verdoyants entrecoupés de fragments de terre rouge et grise dans un pêle-mêle qui a ses charmes. A gauche se dressent les cimes sombres du Carmel.

Nous saluons à Dothaïn le souvenir de Joseph vendu par ses frères. Il y a encore dans le vallon biblique de nombreux troupeaux. Quelques bergers sont assis sous des térébinthes. Où est la citerne dans laquelle on descendit Joseph, dépouillé de sa belle robe aux couleurs variées et qui tombait jusque sur ses talons ? Heureusement pour le fils de Rachel que Dothaïn était sur la route allant de Galaad en Égypte par les plaines de Saron et de Séphéla. Des marchands ismaélites passèrent ici, comme on en voit encore tous les jours. Un bon mouvement, exploitant peut-être la cupidité de tous, vint au cœur de Juda, et Joseph, retiré de la citerne, fut vendu pour vingt sicles d'argent<sup>1</sup>.

A la nuit nous atteignons Djenin, charmante petite ville aux blanches maisons dominées par un minaret autour duquel des palmiers se balancent gracieusement. L'air est tout embaumé des parfums que répandent les rosiers, les jasmins et les orangers en fleur. Un rempart de cactus immenses

<sup>1</sup> Genèse, xxxvii.

entoure la petite ville. Pour rendre la circulation possible, on a ouvert des portes à travers les tiges vigoureuses, et nous passons sous leurs feuilles entrelacées. Un ami du drogman tenant ici un café-concert nous offre l'hospitalité.

Vendredi saint, 30 mars.

Impossible de fermer l'œil. On nous a logés dans un appartement d'honneur isolé au fond du jardin, mais aux dix fenêtres dont il est orné il ne reste pas une seule vitre. Malgré nos barricades les plus savamment organisées avec les coussins du divan, des nuées de moustiques nous envahissent et nous livrent un sanglant combat. Leurs dards pénètrent nos voiles et nos vêtements. Le plus prudent est de se lever et de se défendre. La veille est d'ailleurs bonne ce soir. Il y a dix-huit siècles et demi que Jésus passa cette même nuit sans sommeil et à travers d'autres épreuves. Je n'ai jamais pu me résoudre à ne pas fêter un peu ce douloureux anniversaire.

La lune brille splendide au firmament. Les nuits en Palestine sont d'une poésie incomparable. Aucun souvenir, si douloureux soit-il, ne peut les attrister complètement. Nous méditons, nous prions, nous écrivons. Il est deux heures. Notre drogman et son mouk्रे préféré dorment au seuil du chalet, la tête appuyée sur une pierre, comme Jacob à Béthel. Je suppose fort qu'ils n'ont pas les

mêmes rêves. Hélas! leur sommeil est un peu celui de Noé venant d'expérimenter le fruit de la vigne. Le maître du café et le cadî les ont traités hier soir. Impossible de les réveiller, et quand enfin ce malheureux Joseph se soulève, il ne sait plus où trouver nos gens, nos bêtes, nos bagages. Il invoque Dieu, appelle son monde, se frappe la tête, crie, pleure, se désespère, rien ne répond. Pour se distraire et nous consoler, il nous apporte des bouquets de roses. Quelques Arabes du chalet voisin, plus habiles que nous à éviter ces affreux moustiques dont, tout armés que nous sommes, nous nous défendons à peine, couchent dehors roulés dans des étoffes assez fortes pour leur servir de rempart.

A cinq heures seulement nous nous mettons en route, et les premiers rayons du soleil se lèvent comme nous entrons dans la plaine d'Esdrelon. Elle est réellement belle. Les teintes tantôt claires et tantôt sombres des moissons où perle la rosée, les ondulations du terrain rouge à l'occident, noir et de nature volcanique vers l'orient, les vastes semis de fleurs écarlates, bleues, jaunes, blanches, mauves, répandent la plus ravissante variété sur le panorama encadré par les montagnes de Samarie derrière nous, les monts Gelboé à notre droite, le petit Hermon, le Thabor, les collines où Nazareth se dessine comme une ligne blanche devant nous, et à notre gauche le Carmel avec ses teintes violacées et ses cimes imposantes.

C'est d'abord à travers champs que nous mar-

chons par un entêtement de mon moukre principal qui, de plus en plus, prend la direction de la caravane, le drogman étant à peu près endormi sur sa monture. Les propriétaires nous voient traverser leurs belles moissons et n'en paraissent pas émus. Il est probable qu'en ceci l'usage a acquis force de loi. Nous nous rapprochons bientôt des monts Gelboë, au sommet desquels se montrent quelques villages. Le plus élevé est El-Mezar. Sur la déclivité est Djelbon, qui conserve encore le nom antique de ces hauteurs, appelées aujourd'hui Djebel-Fouka. La main de l'homme y lutte contre la vieille malédiction de David, mais de rares oliviers et quelques pauvres champs de doura au versant noirâtre de la montagne disent que c'est avec peu de succès.

L'élite d'Israël est tombé sur tes collines!  
 Comment les héros ont-ils péri?  
 Ne l'annoncez pas dans Gath,  
 N'en publiez pas la nouvelle dans les rues d'Ascalon,  
 De peur que les filles des Philistins ne se réjouissent,  
 De peur que les filles des incirconcis ne triomphent.

Montagnes de Gelboë,  
 Qu'il n'y ait plus sur vous ni rosée ni pluie,  
 Ni champs donnant des prémices pour les offrandes,  
 Car là ont été jetés les boucliers des forts.

En répétant l'admirable cantique de David, nous donnons un pieux souvenir à ceux qui moururent là,

Saül et Jonathas, aimables et chéris pendant leur vie,  
 Inséparables dans la mort.

Nous sommes au pays des grandes guerres. Quelques misérables maisons groupées vers notre gauche, au flanc d'une colline, portent encore le nom et marquent le site de Taanach. L'ancien Adadremmon trouve sa place au village actuel de Roummaneh, qui rappelle encore la dernière partie de son nom antique, Rimmon (*Grenade*). A six kilomètres plus loin, et toujours vers l'Occident, Khan-el-Ledjoun, au bord d'un affluent du Cison, est la Legio (Λεγεών) du temps d'Eusèbe. Son nom latin lui vint sans doute de ce qu'une légion romaine avait été postée là. Il remplaça le nom antique de Mageddo, comme Kolonieh avait supprimé celui d'Emmaüs. L'identification des ruines qui couvrent Tell-Moutsellin, sur la droite du ruisseau, avec la célèbre Mageddo mentionnée dans l'Écriture à côté de Taanach, semble définitivement admise. Au reste, c'est encore le point par lequel les caravanes qui viennent de Séphéla et de Saron abordent la grande plaine. C'est par là qu'arrivaient jadis les armées d'Égypte montant contre les peuples de l'Assyrie. Là Thoutmès III écrasa les Syriens ligués contre lui. Là Josias tomba sous les flèches des archers de Néchao, qui allait combattre à Karkemisch sur l'Euphrate<sup>1</sup>, et l'on y entendit l'immense lamentation du peuple sur les collines d'Adadremmon. C'est entre Taanach et Mageddo que Sisara, général de Jabin, avec ses neuf cents chars de fer, fut vaincu par les dix mille hommes

<sup>1</sup> II Paralip., xxxv, 20.

d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali, qui, sur l'ordre de Débora, descendirent du Thabor avec Barak pour livrer la bataille. Et la prophétesse chanta l'hymne du triomphe dans un élan d'inspiration lyrique qu'aucune littérature n'a égalée.

Les rois vinrent et combattirent.  
Alors combattirent les rois de Canaan,  
A Taanach, près des eaux de Mégiddo ;  
Ils n'eurent pas à se disputer le butin.  
Des cieux on combattit,  
De leurs sentiers les étoiles luttèrent contre Sisara.  
Le torrent de Cison les a roulés dans ses flots,  
Torrent de Secours, torrent de Cison !  
O mon âme, foule aux pieds les vaillants !  
Alors les sabots des coursiers s'usèrent,  
Tant les guerriers les pressaient, les pressaient sous leurs  
Maudissez Méroz, dit l'ange de Jéhovah ; [talons.  
Maudissez, maudissez ses habitants,  
Car ils ne vinrent pas au secours de Jéhovah,  
Au secours de Jéhovah parmi les hommes vaillants.  
Par la fenêtre, à travers les treillis,  
La mère de Sisara regarde et s'écrie :  
« Pourquoi son char tarde-t-il à venir ? »

L'Oued-Ledjoun, autrefois canalisé, coule encore assez abondant, à travers des roseaux et des touffes d'agnus castus, pour faire tourner des moulins à peu près toute l'année. Rien d'ailleurs n'est plus inégal que les cours d'eau de cette plaine selon les périodes annuelles de pluie ou de sécheresse. Au point même où ce soir nous passerons à sec une des branches du Cison, au-dessous de Dabourieh, l'histoire raconte que le 16 avril 1799, après

la fameuse bataille du mont Thabor, beaucoup de Turcs périrent rejetés dans le torrent par l'armée française. La source que nous avons vu jaillir si abondante à Djenin vient de disparaître dans des crevasses et des fondrières. Enfin cette fontaine d'Ain-Maïteh, auprès de laquelle nous arrivons, était desséchée depuis un demi-siècle. Voici qu'elle a reparu et qu'elle suffit aujourd'hui aux habitants et aux troupeaux de Zeraïn.

Faut-il y reconnaître la célèbre fontaine de Jezraël ? C'est possible, car elle est plus rapprochée de la ville de ce nom que l'Ain-Djaloud, où nous passerons dans dix minutes. Ce serait donc ici que Saül campa, tandis que les Philistins étaient établis à Aphec, peut-être Afouleh actuel, où nous serons dans une heure. Les Israélites, au lieu de soutenir vaillamment le choc de l'ennemi, prirent lâchement la fuite et se firent égorger sur les collines de Gelboé. Jonathas et deux de ses frères périrent sans pouvoir les rallier. Saül, blessé par les archers, se jeta sur son épée pour échapper à la cruauté de ses ennemis, qui suspendirent triomphalement son cadavre et celui de ses fils aux murs de Bethsan. Ce désastre inspira à David le chant élégiaque dont nous avons parlé. Des bergers qui abreuvent leurs troupeaux nous offrent du lait excellent.

L'Ain-Djaloud, à dix minutes d'ici vers le levant, répond peut-être à la fontaine d'Harad<sup>1</sup>, près de laquelle Gédéon campa quand les Madianites, ces

<sup>1</sup> Juges, vii, 1.

Bédouins d'autrefois, eurent envahi la plaine d'Es-drelon pour y opérer une de ces razzias qui sont encore la terreur du pays. La source très abondante jaillit d'un rocher creusé en forme de grotte. Après avoir rempli de ses eaux limpides un petit bassin jadis pavé, elle se dirige vers l'orient pour se jeter dans le Jourdain. C'est au-dessus de la fontaine, sur le versant septentrional des monts Gelboé, que Gédéon dut s'établir avec les siens. Madian, Amalek, et tous les fils de l'Orient étaient répandus dans la vallée, vers la colline de Moré, peut-être le petit Hermon actuel, « comme une multitude de sauterelles, » dit l'Écriture. Leurs chameaux étaient aussi nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer. Au milieu de la nuit, le chef d'Israël descendit silencieusement de la colline avec les trois cents braves qui avaient lapé l'eau dans leur main. Brandissant tout à coup les torches enflammées qu'ils avaient dissimulées dans des pots de terre, et sonnait de la trompette autour des ennemis, ils se mirent à crier : « Épée pour Jéhovah ! Épée pour Gédéon ! » et les Madiannes effrayés s'égorgeaient les uns les autres, ou s'enfuyaient vers le désert d'où ils étaient venus.

Zeraïn, petit village que nous trouvons au pied d'une tour carrée, mal construite et à moitié renversée, n'est autre que l'ancienne Jezraël. Quelques ruines et de nombreuses citernes abandonnées marquent encore l'enceinte de la ville des rois d'Israël. Là donc fut la vigne de Naboth. Quelqu'une de ces pierres que heurtent nos chevaux a peut-être servi

à lapider l'honnête homme qu'il fallait déposséder. Ici s'accomplit la terrible prédiction d'Élie le Thésbite sur Achab, dont le sang fut léché par les chiens, tandis qu'on lavait son char à la fontaine de Jezraël, devenue dès lors la fontaine des courtisanes<sup>1</sup>; sur son fils Joram, dont le cadavre fut jeté dans la terre de Naboth; enfin sur Jézabel, l'inspiratrice du crime, qui, foulée aux pieds des chevaux, fut dévorée par les chiens de la cité. Du haut des remparts, ou peut-être d'une tour principale dont celle-ci a pris la place, on regardait venir Jéhu comme l'ouragan. Les messagers avaient beau se succéder pour lui dire : « Portes-tu la paix ou la guerre ? » à chacun d'eux le terrible général répondait : « Passe ici et suis-moi. » Pour Joram et Ochozias il n'y eut pas de merci. Ils périrent sous les flèches des archers, et quand Jézabel, parée et fardée, osa de la fenêtre du palais insulter le vainqueur, celui-ci cria aux eunuques : « Jetez-la en bas. » Du beau palais d'Achab il ne reste rien. Peut-être quelques sarcophages soigneusement sculptés, que nous remarquons à travers les ruines, ont-ils servi à la sépulture des rois prévaricateurs. Achab avait soixante-dix fils à Samarie; Jéhu commanda qu'on les égorgeât tous, et de leurs têtes sanglantes portées à Jezraël il fit deux pyramides à l'entrée de la ville. Puis vint le tour des autres parents, des courtisans, des amis, des prêtres qui avaient été attachés à Achab. De si cruelles exécutions ne sont

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, VIII, 13, 8.

pas rares dans l'histoire de cet Orient sanguinaire, où, les hommes naissant si nombreux, il semble que leur vie n'est rien, et que la mollesse et la barbarie peuvent impunément s'y donner la main pour rendre les plus odieux excès possibles.

Mais arrivons à de moins affreux souvenirs. Après avoir traversé un torrent à peu près sec, on se rapproche des pentes du Petit-Hermon, aujourd'hui le Djébel-Dahy, et en quarante minutes on atteint Soulam ou Sunam, théâtre des miracles du prophète Élisée et célèbre par l'amabilité de ses femmes.

L'état présent de sa population ne semble guère légitimer cette antique réputation, car les habitants s'y montrent aussi laids que peu avenants. Les maisons, mal bâties, sont généralement entourées de jardins auxquels d'immenses cactus servent de muraille. Dans l'une d'elles, non loin de la fontaine, on montre la chambre de la Sunamite ou Sulamite, car l'un et l'autre se disent. Est-ce dans ce réduit, où l'on descend par plusieurs degrés, sous cette voûte cintrée, qu'Élisée ressuscita le fils de celle qui lui donnait l'hospitalité quand il passait ici, allant du Carmel à Galgala? Rien de sérieux ne porte à le croire, et les gens du pays n'ont récemment imaginé ce sanctuaire que pour se donner un droit aux baghchichs des pèlerins. C'est d'ici que fut Abisag, la belle jeune vierge que l'on fit venir à Jérusalem pour réchauffer David dans son extrême vieillesse. Nous contemplons avec pitié deux de ses compatriotes qui, attelées à une char-

rue, labourent un champ. Leur mari, ayant sans doute perdu ses bêtes de somme, a imaginé ce moyen économique de les remplacer.

Contournant toujours le Petit-Hermon, nous saluons à El-Fouleh les souvenirs de Kléber et de Junot, qui écrasèrent ici l'armée musulmane. Dans ces champs où les grandes marguerites blanches, les iris bleus, les anémones écarlates leur font encore un linceul tricolore, dorment quelques soldats français, héros d'un grand peuple et d'une grande époque. La terre, engraisée de sang humain, est dans toute cette partie de la plaine d'une étonnante fécondité. Des gazelles courent çà et là. De grands aigles volent au ciel, et des nuées de cailles se dirigent vers la mer. Elles arriveront en Europe avant nous.

Afouleh, un autre petit village voisin, peut-être l'antique Aphec, vit la lutte d'Israël contre l'armée innombrable de Benadad. Les soldats d'Achab en face de leurs ennemis étaient à peine, selon l'expression de l'Écriture, « comme deux petits troupeaux de chèvres, » tandis que les Syriens inondaient toute la plaine. La victoire resta au petit nombre. Ainsi plus tard les Français furent quinze cents en bataillon carré contre trente-cinq mille. Ils tinrent bon depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Bonaparte arriva avec six cents hommes de plus et culbuta les Turcs, qui périrent misérablement dans un bras du Cison, gonflé par les pluies. Ceux de l'armée de Benadad qui se retirèrent dans Aphec furent écrasés par un mur qui s'écroula.

Les paysans nous regardent avec respect dans nos palanquins solennels. On nous offre encore du lait que nous acceptons, car la chaleur commence à devenir intense. Arrivés sur le versant nord du Petit-Hermon, nous descendons à travers champs par une pente vertigineuse. Un des mulets de M. Vigouroux a bronché; celui des bagages se met en rupture de ban et s'enfuit. Pour aviser à ce double incident, on m'abandonne à mes deux pauvres bêtes, cheminant par une échelle verticale. Mes pieds sont sur le harnais du mulet de devant, qui, impatient du poids que son collègue pousse sur lui, se met à lancer des ruades. La situation devient critique. Elle se dénoue de la façon la plus insensée, car, en désespoir de cause, mes deux bêtes prennent le gakop, et j'arrive à fond de train, à travers les plus détestables cahots, dans un torrent desséché où tout équilibre se rétablit. C'était temps.

En moins d'une demi-heure nous sommes au pied de la colline où se trouve Naïm. Laissant souffler nos équipages, nous allons à pied chercher, parmi les tombeaux, celui qui un jour resta vide parce que le Messie avait dit au mort qu'on y portait : « Lève-toi ! » Les grottes funéraires sont nombreuses au flanc de la montagne. On en a tiré trois sarcophages pour en faire les auges de la fontaine. Des troupeaux y boivent. Quelques femmes bruyantes et des hommes à la mine sombre nous suivent curieusement. Ce groupe, si diversement composé de gens qui ne disent rien et d'autres qui

crient beaucoup, nous laisse entrevoir ce que dut être le convoi funèbre, avant et après la résurrection du fils de la veuve, dans l'expression de sa douleur et de son enthousiasme.

C'est vers l'orient que se trouvent surtout les tombeaux anciens. Nous y allons pleins de graves pensées. Pourquoi toutes ces grottes sont-elles muettes? Une chapelle catholique vient d'être édifée sur les ruines d'une mosquée, qui avait elle-même remplacé un sanctuaire chrétien indiquant le lieu traditionnel où le miracle se serait accompli. Il semble que le site ne concorde pas trop mal avec l'Évangile. En effet, ce point fut de tout temps vers la porte de la ville, et sur le chemin de sa petite nécropole. Nous entrons dans la chapelle, et nous y prions pour bien des fils morts aux yeux de leurs pauvres mères, croyantes saintement désolées, à la supplication desquelles Jésus ne résistera pas toujours. Maître, dites donc à ces enfants de tant de larmes : « Je vous l'ordonne, levez-vous ! » Qu'ils marchent enfin à la lumière de la vérité, dans le chemin de la vertu. Hélas! il y a aussi des peuples que nous voyons porter en terre, et l'Église pleure derrière le mort. Seigneur, il ne faut qu'un mot : « *Khum*, lève-toi, » pour rendre le fils à la mère, et vous ne le diriez pas!

Lentement nous descendons la colline, silencieux l'un et l'autre, et tout à l'émouvante scène racontée dans saint Luc. Naïm est un site évangélique absolument authentique. Je m'étonne qu'il soit si peu visité et qu'un prêtre n'ait pas la

garde de ce vénérable sanctuaire. J'aimerais mieux un ermitage ici qu'à l'Emmaüs du P. Cléophas.

C'est à Endor que nous devons faire notre halte et notre repas. Je n'ai rien vu de plus pauvre que ce petit village, où, la plupart des maisons étant depuis longtemps détruites, les habitants se sont mis à vivre dans des ruines, abrités sous des branches d'arbres et de grandes herbes desséchées. Les plus heureux logent dans d'immenses cavernes que, tout en suivant le sentier fort raide de la fontaine, nous visitons. La nature les a creusées dans la masse rocheuse de la montagne. Hommes et bêtes s'y blottissent. Les déchirures capricieuses de la pierre projettent des ombres fantastiques dans leurs profondeurs. C'est dans l'une d'elles que le malheureux Saül, à la veille de livrer bataille aux Philistins campés à Sunam et s'étendant jusqu'à Aphec, vint consulter la femme qui évoquait les morts. Il avait inutilement interrogé Jéhovah, qui ne lui répondait ni par des songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes.

Sous la voûte sombre, Saül déguisé attendait anxieux. « Qui faut-il te faire monter? disait la pythonisse. — Samuel, » répondit le roi. Et quand la femme vit monter Samuel, elle poussa un cri en disant au visiteur: « Tu es Saül! Pourquoi m'as-tu trompée? — N'aie pas peur, dit celui-ci. Que vois-tu? — Je vois un dieu qui sort de terre. — Quelle figure a-t-il? — C'est un vieillard, et il est enveloppé de son manteau. » Saül, comprenant que c'était Samuel, s'inclina profondément.

« Pourquoi m'as-tu troublé, lui dit Samuel, en me faisant monter? — Afin de savoir ce que j'ai à faire, car je suis dans une grande détresse. — Demain tu seras avec moi, toi et tes fils, et le Seigneur livrera aux Philistins le camp d'Israël. » A ces mots Saül, tombant comme foudroyé, demeura étendu à terre. La pythonisse le pria de se relever et de prendre quelque nourriture, car ses forces l'abandonnaient. Il s'assit sur le lit et mangea des pains que la femme fit cuire et du veau qu'elle égorgea<sup>1</sup>.

C'est aujourd'hui le vendredi saint, nous ne suivrons pas cet exemple, et un peu de poisson salé, quelques herbes et des oranges nous attendent près de la source qui domine le village. Elle coule au fond d'une grotte. Quelques Arabes s'y lavent les pieds. Un figuier et surtout des roches énormes nous y offrent un peu d'ombre. Notre repas est d'ailleurs bientôt fini, et nous sommes tout au splendide paysage qui se déroule à nos pieds. Une nuée de mouches dont il est impossible de se défendre, et un groupe de curieux qui ne nous quittent pas, nous empêchent malheureusement d'en jouir à l'aise. Le vrai pays de l'Évangile est bien dans ce périmètre que notre œil embrasse, d'ici aux collines bleues du lac de Tibériade et de là aux blanches maisons de Nazareth. Jésus a passé presque toute sa vie dans ces vingt ou trente kilomètres carrés.

Le Thabor, masse isolée d'un gris fauve, arrondi comme une coupe renversée, semé de lentisques,

<sup>1</sup> I Rois, xxviii.

de chênes verts et de térébinthes, est devant nous. S'il avait été réellement le théâtre de la transfiguration, il y aurait un rapprochement naturel à faire aujourd'hui, et à cette heure anniversaire de la mort de Jésus, entre lui et le Golgotha. Mais l'Évangile, précisant d'une part que la manifestation glorieuse du Seigneur eut lieu six jours après la confession de Pierre, sur le chemin de Césarée de Philippe, sans marquer que l'on fût retourné en Galilée, et indiquant de l'autre que l'on y revint après la Transfiguration<sup>1</sup>, semble interdire de placer sur le Thabor ce grand événement de la vie publique. Et de fait, sommes-nous ici devant la montagne *élevée, solitaire*, dont parlent les saints Livres? Le Thabor est moins haut que les collines avoisinantes, et il a toujours été habité. Deux siècles avant l'ère chrétienne, on y voyait une ville importante que Polybe appelle Atabyrion<sup>2</sup>. Antiochus le Grand, s'en étant emparé, la fortifia. L'an 67 de l'ère chrétienne, les Juifs s'y établirent, probablement parce qu'il y avait une place de défense, et Vespasien vint les y attaquer. Enfin Josèphe<sup>3</sup> nous parle de Juifs habitant la montagne, et qui, faute d'eau, durent se rendre à Placidus.

Je crois que saint Cyrille<sup>4</sup> et saint Jérôme<sup>5</sup> sont les premiers représentants de la tradition indiquant le Thabor comme théâtre de la transfiguration.

<sup>1</sup> Marc, ix, 30; Matth., xvii, 22.

<sup>2</sup> *Hist.*, v, 70.

<sup>3</sup> *B. J.*, iv, 1, 8.

<sup>4</sup> *Catéch.*, xii, 16.

<sup>5</sup> *Epist.*, xlvi, *ad Marcellam*. Voir aussi *Epitaph. S. Paulæ*.

tion. Avant eux elle devait être fort incertaine, car le Pèlerin de Bordeaux, vers 333, voit près du mont des Oliviers et aux portes de Jérusalem la colline (*monticulus*) où le Seigneur fut glorifié par son Père entre Moïse et Élie. Évidemment, d'après les textes évangéliques, cette dernière indication est plus insoutenable encore que celle de saint Cyrille et de saint Jérôme, mais elle prouve qu'à cette date on ne savait rien de bien précis. Quels arguments sont survenus au siècle suivant en faveur du Thabor? Nul ne saurait le dire. En tout cas, ils n'ont pas été empruntés à l'Écriture, dont les textes, pris dans leur sens naturel, font songer non pas à la hauteur que nous voyons ici, mais à l'une de celles que nous trouverons au pied du Grand-Hermon. En fait de montagnes, saint Jérôme a parfois de singulières indications. C'est ainsi qu'à l'exemple d'Eusèbe il place près de Jéricho, et non près de Sichem, l'Ébal et le Garizim, et déclare tout à fait insoutenables les prétentions des Samaritains<sup>1</sup>. Après cela on comprendra que l'ascension du Thabor ne nous tente pas. Ce qu'il y a de plus authentique, c'est que de tout temps il fut le théâtre de luttes sanglantes, car depuis Barac et Sisara jusqu'aux Juifs, écrasés par Vespasien, depuis les frères de Gédéon massacrés par les princes de Madian jusqu'à Saladin et au sultan Bibars, les armées se disputèrent cette forte position. La piété chrétienne y a réédifié avec une persévérance ad-

<sup>1</sup> *Onomasticon*, au mot *Gebal*.

mirable des sanctuaires que l'islamisme renversait périodiquement. Saluons ces ruines où de grandes âmes ont prié. Quoi qu'il en soit de l'authenticité du site, sa beauté est incontestable, et les cœurs pieux, saisis par tant de souvenirs qui montent de toutes parts autour de ce point central et culminant des terres évangéliques, devaient naturellement y sentir Dieu de près et y glorifier son divin Fils.

C'est sous un figuier comme celui-ci, et peut-être non loin du lieu où nous sommes, que se trouvait Nathanaël quand le Maître le vit. Ils remontèrent ensemble vers Cana, de l'autre côté du Thabor. Il faut, nous aussi, nous mettre en route pour Nazareth. La chaleur est atroce. Je ne m'étonne pas que dans cette plaine le fils de la Sunamite, allant rejoindre son père, prit la fatale insolation qui lui faisait répéter : « Ma tête! ma tête! » A midi, appuyé sur les genoux de sa mère, le pauvre enfant fut mort.

Nous passons à pied sec plusieurs ruisseaux qui, au temps des pluies, descendent impétueux du Petit-Hermon, du Thabor et des hauteurs de Dabourieh. Ils s'unissent vers le milieu de la plaine avec ceux qui viennent des monts Gelboé, de Djénin et de Ledjoun, pour constituer le Cison proprement dit, ou le Nahr-el-Moukattah actuel. Après avoir traversé la plaine en longeant la partie septentrionale du Carmel, le petit fleuve va, entre ses rives hautes et sillonnées de larges crevasses, se jeter dans la mer au nord de Kaïpha.

La montée vers Nazareth est longue et pénible. Sur une jolie haquenée blanche, le curé maronite, vêtu de blanc et de violet, précédé de son cawas en habits de fête et le sabre au côté, est venu au-devant de nous. Il avait l'ordre de son patriarche de nous recevoir avec distinction. Nous le remercions vivement de sa politesse, mais c'est aux PP. Franciscains que nous devons demander l'hospitalité. Le jour de Pâques nous irons chez lui fêter l'*Alleluia*.

Nazareth, 31 mars.

Nazareth et le lac de Tibériade sont les deux sites que j'ai entrevus le plus souvent dans mes rêves dorés, quand je projetais ce grand voyage d'Orient. En réalité, nous sommes heureux dans la patrie de Jésus, et notre inspiration d'y venir passer les fêtes de Pâques a été excellente. Comme milieu chrétien, la ville rappelle Bethléhem, mais par bien des côtés elle mérite nos préférences. Il y a ici tout à la fois la vie et le recueillement, la vue sur la Terre Sainte et le silence dans un pli de montagne. Elle est bâtie en amphithéâtre, et cependant il faut y arriver pour la voir. Ses blanches maisons se détachent sur un fond de paysage qui n'a rien de triste. A travers les roches grisâtres de la montagne, des arbustes et des fleurs poussent de toutes parts, tandis que dans

les champs ensemencés se balancent des moissons où les iris bleus et les renoncules rouges produisent le plus gracieux effet. Des oliviers d'un vert tendre enserrant de plus près la petite ville, où deux palmiers lèvent encore timidement leur tête. La population de Nazareth est laborieuse, impressionnable, enthousiaste. Hier soir, après avoir assisté à la cérémonie franciscaine de la déposition du Christ au tombeau, nous nous sommes retirés dans nos cellules pour jouir en silence de l'immense impression de paix et de bonheur qui nous avait saisis. Des enfants jouaient sur la place et sous nos fenêtres; ils chantaient, comme autrefois, des airs tantôt joyeux et tantôt tristes. Pourquoi ne puis-je redire ici une de leurs gracieuses poésies? Peut-être que, comme eux, Jésus les chanta jadis; car enfin il a joué là, dans ces rues, sur ces pierres, sous ce ciel; et quand il voulait flétrir l'attitude des pharisiens vis-à-vis de Jean-Baptiste et de lui-même, c'est au souvenir de ces scènes enfantines que son imagination le reportait. Aujourd'hui encore, comme il y a dix-neuf siècles, les plus aimables du groupe parmi ces jeunes Nazaréens passent volontiers de la gaieté à la tristesse pour entraîner les plus revêches dans leurs jeux, sans toujours y réussir.

Ce matin nous avons visité les divers sanctuaires que les pèlerins se plaisent à vénérer ici. Ils me frappent médiocrement. On les a multipliés, en subdivisant sans motifs plausibles les incidents de l'histoire évangélique. Les Franciscains occu-

pent la grotte où se serait accompli le mystère de l'Incarnation. Or, comme la maison de la sainte Vierge se trouve à Lorette en Italie, ils ont conçu la scène biblique de saint Luc de façon à laisser quelque gloire au sanctuaire que l'on prétend conserver ici. Ainsi, au dire de ces bons Pères, l'archange Gabriel se serait tenu dans la maison miraculeuse de Lorette quand il adressa sa céleste salutation à Marie, qui se trouvait elle-même dans la grotte restée à Nazareth. Par conséquent c'est dans le sanctuaire actuel de Nazareth, et non dans celui d'Italie, que le Verbe se serait fait chair. La prétention est un peu violente en face de la vénération de l'église romaine pour la Santa Casa, qui aurait été tout simplement le lieu où apparut l'archange Gabriel remplissant son céleste message, tandis que nous serions ici dans l'oratoire trois fois béni où Marie accepta d'être l'épouse du Saint-Esprit et où s'accomplit le mystère de l'Incarnation.

En outre les Grecs schismatiques sont, depuis plus de dix siècles, en possession d'un site traditionnel où l'ange aurait une première fois salué Marie puisant de l'eau à la fontaine. Ceux-ci supposent donc un prélude à la réalisation définitive de l'œuvre divine en Marie, et la jeune vierge ne serait devenue l'épouse de l'Esprit-Saint qu'à son retour dans sa maison.

Ce n'est pas tout. Les Dames de Nazareth viennent de découvrir, dans des fouilles faites à leur couvent, l'antique grotte visitée par Arculfe au VII<sup>e</sup> siècle, et sur laquelle fut l'église « située, d'après ce pèle-

rin, au milieu de la ville, » par opposition sans doute à une autre qui devait être en un lieu excentrique, probablement là où se trouve le sanctuaire grec de Saint-Gabriel. La première, au dire de l'illustre visiteur, s'élevait au lieu même où Jésus avait été nourri, et par conséquent sur la maison de saint Joseph; la seconde, à l'endroit où l'ange avait parlé à Marie toute seule. Est-ce à la fontaine? Est-ce chez ses parents? Arculfe ne semble pas avoir envisagé l'hypothèse où, au moment de l'Incarnation, la jeune Vierge aurait été non pas l'épouse, mais seulement la fiancée de Joseph, et se serait trouvée encore dans sa famille, et non chez son futur époux. C'est pourtant la supposition qui, d'après les textes évangéliques, semble la plus naturelle.

Quoi qu'il en soit, nous avons commencé par visiter, en compagnie de la vénérable supérieure des Dames de Nazareth, cette troisième maison de la sainte Famille, qui peut bien être la plus authentique, à condition d'y chercher non pas l'habitation de Joseph, mais les citernes ou les caves qui furent sous cette habitation. Car enfin je ne vois par pourquoi on s'obstine à supposer partout les maisons dans les caves, au lieu de voir tout simplement des caves dans les maisons. Et que l'on ne parle pas de grottes servant de demeures aux paysans de la Palestine. Dans les petites villes où il y a eu de tout temps un bien-être relatif, comme à Nazareth, les cas d'artisans vivant dans des creux de rocher sont des exceptions très-rares, et ne prouvent pas d'ailleurs que les caves aient jamais été des

maisons, car les grottes ou excavations utilisées comme demeures sont toujours au niveau du sol, et servent uniquement de continuation à un avant-corps en maçonnerie qui se rajuste à l'excavation.

L'église des Grecs à la fontaine où, selon le Protévangile apocryphe de saint Jacques, Marie allant remplir sa cruche entendit pour la première fois la salutation de l'ange sans savoir d'où elle lui venait, n'a de remarquable que le mauvais goût de sa décoration intérieure. Dans une chapelle souterraine se trouve la source qui fut peut-être celle de l'antique Nazareth, la fontaine publique actuelle en étant visiblement dérivée. La tradition qui désigne ce site remonte à plus de treize siècles; mais vaut-elle plus que l'écrit apocryphe et le récit puéril du Protévangile d'où elle procède?

L'église franciscaine de l'Annonciation est belle. Des piliers carrés la divisent en trois nefs, tandis que la crypte, le parvis et le chœur y forment trois étages différents. La crypte seule nous intéresse. En suivant la nef du milieu, on y descend sous le chœur par dix-sept degrés qui traversent au quinzième la chapelle de l'Ange, correspondant, dit-on, à la partie inférieure de la maison transportée à Lorette. A gauche est l'autel de saint Gabriel, et à droite celui de saint Joachim et de sainte Anne. Par deux degrés et une arcade ogivale on arrive au sanctuaire de l'Annonciation. Sous l'autel, à la paroi du fond, on a gravé : *Hic Verbum caro factum est*. Depuis quelque temps

on cesse de donner à deux fragments de colonnes, encastrés dans la voûte ou dans le mur, la signification ridicule qu'on leur attribuait précédemment. L'un aurait marqué la place de l'ange, l'autre celle de Marie durant le sublime entretien. Comme on le voit, le *Hic* atteignait ici des proportions désobligeantes. On pourra aussi définitivement sacrifier, sans crainte de déplaire à la piété des catholiques, la cuisine de la sainte Vierge, où l'on arrive en avançant dans la grotte à travers la chapelle de saint Joseph et une série de quatorze marches. Les religieux auront assez à faire de maintenir l'authenticité de leur sanctuaire vis-à-vis des souterrains que les Dames de Nazareth ont mis à jour.

Il ne s'agit pas, en effet, de savoir s'il a pu y avoir deux sanctuaires, l'un sur la maison de saint Joseph, l'autre sur celle de la sainte Vierge, mais bien s'ils ont réellement et simultanément existé côte à côte, à cent mètres d'intervalle. Le témoignage d'Arculfé, le plus explicite que nous ayons parmi les anciens, dit positivement le contraire. Au milieu de la ville il n'y avait au VII<sup>e</sup> siècle qu'une église. Or il décrit la crypte de cette église telle que nous la trouvons chez les Dames de Nazareth. *In medio civitatis loco, super duos fundata cancelos, etc.* Comme on sait que, depuis cette époque, Nazareth a été entièrement saccagée au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement que l'église de l'Annonciation, détruite en 1263 par le sultan Bibars, ne fut rebâtie qu'en 1620, on se

demande à bon droit si un déplacement de cent mètres ne s'est pas produit quand on a édifié le présent sanctuaire, et si l'on n'a pas cru occuper à l'orient l'antique crypte ou grotte qui se trouvait vers l'occident, sous la maison de quelque particulier, devenue récemment la propriété de nos religieuses de Lyon.

Après cela faut-il tenir pour absolument authentiques les sites qui furent désignés comme tels, même au VII<sup>e</sup> siècle, à moins qu'un signe miraculeux ne soit venu les proposer à la vénération publique? Saint Épiphané nous atteste qu'il n'y eut pas un seul chrétien, et par conséquent pas un seul sanctuaire vénéré dans Nazareth jusqu'après Constantin<sup>1</sup>. Quand trois siècles d'oubli furent passés sur Jésus et sa famille dans cette ville hostile au christianisme, qui fut autorisé à marquer la place où ils avaient vécu? Faut-il dire que la haine elle-même des Nazaréens contre leur illustre compatriote avait été assez vivace pour suppléer à la tradition des amis?

On nous conduit malgré toutes ces objections à un quatrième sanctuaire qui complète ce groupe déjà compliqué des diverses maisons de la sainte Famille: c'est l'Atelier de saint Joseph. On s'est imaginé que l'usage actuel de reléguer la femme hors de la boutique de l'ouvrier et des relations sociales inhérentes à la vie des petits commerçants était ancien. Je ne le crois pas. C'est un fruit de

<sup>1</sup> *Heres.*, xxx, 11.

l'islamisme et de sa dégradante civilisation. Il n'y a pas un seul fait de l'histoire juive qui autorise l'hypothèse d'une séparation entre le foyer domestique et l'atelier de l'artisan. Admettre cette division de domicile serait troubler profondément toutes nos idées sur les suaves et continuelles relations qui durent unir les membres de la sainte Famille dans une même vie, une même prière et un même labeur de chaque jour. Qui de nous s'est jamais représenté Joseph travaillant seul, loin de la douce Vierge et de l'aimable Enfant, ces deux êtres bénis dont le ciel lui avait confié la garde et qui, de leurs paroles, devaient soutenir ses forces défaillantes, en supposant que leur main n'essuyât pas ses généreuses sueurs? La chapelle bâtie dans le quartier musulman, au sud-est de la ville, au site supposé de l'Atelier de saint Joseph, est toute récente et pauvre. Les restes d'une plus vaste et plus ancienne église sont visibles çà et là. Nous cueillons quelques fleurs dans le petit jardin qui précède le sanctuaire. Aux fenêtres des maisons voisines, des femmes arabes se pressent pour nous regarder.

Nous donnons peu d'attention dans un autre oratoire où l'on nous conduit, en remontant vers le haut de la ville, à la *Mensa Christi*, bloc calcaire qui aurait servi de table à Jésus mangeant ici avec ses disciples, après sa résurrection. L'Évangile ne parle nulle part d'un repas pris à Nazareth à cette date, et même il en exclut la probabilité, étant donné le mauvais esprit des Nazaréens. On sait, en effet, quelle opposition Jésus avait rencontrée

parmi les siens et la tempête soulevée par sa prédication dans la synagogue de sa ville-patrie.

Une petite église des Grecs-Unis marque-t-elle la place de cette synagogue où, malgré sa divine éloquence, Jésus constata que nul n'est prophète dans son pays? Je n'en serais pas surpris, car les Juifs, n'ayant jamais été expulsés de Nazareth et y étant restés longtemps les maîtres, ont dû conserver leurs lieux de prières jusqu'au jour où les chrétiens parvinrent à supplanter leur influence. La fameuse synagogue aurait été au centre de la petite ville. Cette indication n'a rien que de naturel. C'est en sortant d'ici que le fils du charpentier fut chassé hors de la cité et entraîné jusqu'à « la cime de la montagne sur laquelle Nazareth était bâtie, pour être jeté en bas<sup>1</sup> ».

Le récit évangélique, que je traduis exactement dans ces derniers mots, dit tout le contraire de la tradition franciscaine, qui montre, non pas au-dessus, mais au-dessous de Nazareth, et à quatre kilomètres de distance, à travers une gorge qui s'ouvre par delà la petite plaine, le mont du Précipice. Quaresmius raconte qu'on y avait longtemps vénéré, sur la roche qui surplombe l'abîme, les vestiges des mains, des pieds et des vêtements du Sauveur, comme s'il s'était produit là entre le divin Excommunié et ses persécuteurs une lutte violente, alors que l'Évangile nous le repré-

<sup>1</sup> Luc, iv, 20, 30: « Καὶ ἤγαγον αὐτὸν ἕως ὄρους τοῦ ὄρους ἐπ' αὐτὴν ἡ πόλις ἠκοδόμητο αὐτῶν, ὥστε κατακρημνίσαι αὐτόν. »

sente imposant à la foule le prestige de sa majesté et passant au milieu d'elle pour aller porter ailleurs le bienfait de sa lumière et de ses œuvres<sup>1</sup>. On a aussi déterminé le lieu où Marie, suivant de loin l'émeute, s'arrêta. La chapelle qui y a été édiflée s'appelle Notre-Dame-de-l'Effroi. Pourquoi être allé chercher si loin des sites impossibles, quand il y avait au-dessus de la ville, à quelques pas seulement de la synagogue, à l'occident ou à l'orient, des précipices autrement accentués que celui de la roche Tarpéienne, et parfaitement disposés pour une exécution capitale ?

Puisque rien de tout cela ne nous semble raisonnable, cherchons ailleurs les véritables souvenirs de Nazareth. Et d'abord que l'on nous montre un atelier de charpentier. Comme rien ne change dans ces pays de l'Orient, on est à peu près certain d'y retrouver ce qu'on voyait, il y a près de dix-neuf siècles, dans la modeste échoppe de Joseph. Nous faisons donc visite à plusieurs charpentiers, qui nous accueillent avec une touchante déférence. Ils fabriquent des charrues, des jougs, des fourches et quelques coffres grossiers destinés à servir d'armoires dans les maisons. Leur science et les besoins de la clientèle ne vont guère au delà. La charpente proprement dite est rarement employée ici, où les honnes maisons ont des toitures en voûte et les mauvaises se contentent de quelques couches d'herbes sèches et de terre glaise,

<sup>1</sup> Le texte dit : « Διελθὼν διὰ μέσου αὐτῶν ἐπορεύετο. »

supportées par des arbres grossièrement travaillés. Les instruments du charpentier sont rudimentaires. Une hache-marteau, quelques ciseaux, un maillet, morceau de bois très dur arrondi par un bout et aminci de l'autre, un vilebrequin tournant à l'aide d'une corde, quelques scies à poignée, suffisent à ces ouvriers, qui réussissent à se passer d'étau en serrant entre leurs pieds nus la pièce qu'ils fabriquent tout assis. Et jusqu'à trente ans Jésus a travaillé de la sorte ! Il a sué pour gagner son pain, comme ce jeune homme que je regarde avec attendrissement, car au-dessus de lui j'entrevois le sublime idéal qui remplit mon âme de sa personnalité, de sa divinité, de son amour ! Il avait la vérité et la lumière célestes en lui, et il les a tenues trente ans captives, entendant toutes les sottises des découverts qui venaient le voir à l'œuvre et perdre leur temps non pas à faire de la politique, ce n'était pas encore à la mode, mais à dire ces mille riens qui sont le bonheur des âmes vulgaires et l'effroi des hommes supérieurs.

Un peintre allemand, je crois, a représenté une belle scène qui me revient en mémoire dans cet atelier de Nazareth. Tandis que Joseph et Jésus sont péniblement inclinés sur leur travail, deux bois, que celui-ci vient d'équarrir, projettent sur le mur l'ombre sinistre d'une croix. Marie la regarde saisie, stupéfaite, navrée. Son émotion trahit une révélation subite de l'avenir, et non moins que son amour pour son fils unique, sa résignation généreuse à la volonté du ciel. Jésus, le front

illuminé, le regard plein de douceur, la bouche presque sévère, a déjà quelque chose de la victime marquée pour le sacrifice. Au reste, la vie même de l'artisan dans le milieu grossier où, en dehors du cercle intime de la famille, il était condamné à vivre, n'était-ce pas pour lui, à travers le choc des passions humaines, sous le coup des jalousies ou des haines précoces qui durent l'entourer, un perpétuel crucifiement ?

Aussi faut-il trouver naturel qu'il aimât à s'isoler au sommet de la montagne, au bord du torrent, au-dessus de la plaine, où planaient les grands souvenirs d'Israël. Que me parlez-vous des reliques obscures et froides de vos citernes desséchées ? Ici les souvenirs de Jésus sont tous au grand air. Ils sont dans ce soleil qui réchauffa ses membres, dans ce ciel pur où son âme contempla l'image du Père bien-aimé, sur ces collines où, enfant, il a couru, sur ces rochers où, jeune homme, il s'est assis pour méditer, autour de ces fleurs qu'il a cueillies pour admirer et bénir la main céleste qui les habille, parmi ces troupeaux où il voyait l'emblème d'Israël et du pasteur donnant sa vie pour ses brebis, dans ces oiseaux qui volent, dans la brise qui passe, dans la poussière que je foule. Tout ici est plein de Jésus, et mon âme, qui le sent, qui l'entend, qui le touche, éprouve le plus indicible bonheur.

Il n'y eut jamais qu'une fontaine à Nazareth. Quand même elle se serait un peu déplacée, ayant primitivement occupé peut-être le site de l'église

Saint-Gabriel, tandis qu'elle coule aujourd'hui à quelques pas plus loin vers le midi, en somme nous savons à peu près où elle fut. C'est là que, tenant le divin Enfant dans ses bras, ou le menant par la main, Marie venait chaque soir, l'urne dressée sur sa tête, puiser l'eau pour les besoins de la famille. Notre imagination la cherche et la suit encore sur ce chemin que, modeste et gracieuse, elle fit tant de fois, parmi les Nazaréennes d'alors, belles comme celles d'aujourd'hui. Ces femmes ont dans le regard une douceur qui pénètre. Leur costume est de très bon goût. Elles quittent leur chaussure pour s'avancer nu-pieds vers la fontaine, où l'eau coule insuffisante par trois larges conduits. Leur figure n'est jamais voilée. Le long couffieh aux vives couleurs, en retombant sur leurs épaules, encadre heureusement leur tête fine qui porte l'amphore, soutenue par le bras gauche gracieusement arqué. Quelques femmes arabes, par leur mauvaise tenue et leur laideur, déparent seules cette jolie scène. Les premières nous saluent avec bienveillance ; celles-ci nous considèrent avec une déplaisante obstination.

En rentrant, nous visitons une famille d'artisans, et nous examinons en détail leur maison et le four qui la complète. Celui-ci est bien encore l'antique *tannour*, sorte de cloche en terre qui s'ouvre et se ferme au sommet. On l'entoure extérieurement de fumier ou d'herbes sèches que l'on allume, après avoir déposé à l'intérieur, sur des cailloux très propres et préalablement chauffés, la pâte bien

battue entre les mains. L'espèce de galette que l'on obtient ainsi est, dit-on, assez bonne. La maison n'a pas d'autre ouverture que la porte. La cuisine se fait en plein vent, et la fumée monte le long du rocher auquel l'habitation est adossée. Ces braves gens ont pour leur repas un plat de fèves rouges. Le père tient déjà sa portion, et il se lève pour nous faire les honneurs de son logis. A droite en entrant des excavations dans la muraille servent d'armoires. On y voit, soigneusement pliés, des tapis que l'on en retire chaque soir pour se coucher, et qui résument à eux seuls les articles de literie usités en occident. A gauche nous remarquons la cruche traditionnelle, cet ustensile de première nécessité aux pays du soleil. Elle repose sur un support de terre. Au fond, du même côté, deux cellules très étroites sont taillées dans le roc. Quelques poules s'y blottissent, une chèvre y montre sa tête, et un chien en sort pour aboyer. Ainsi étaient logés et vivaient, il y a dix-neuf siècles, les artisans de Nazareth.

1<sup>er</sup> avril, saint jour de Pâques.

*Alleluia! Alleluia! Le Christ est ressuscité!* C'est par ces mots sacramentels que chacun s'aborde dans la rue. Puis les processions de visiteurs s'organisent, et catholiques, schismatiques, musulmans, tous, sauf les juifs, vont rendre visite aux curés de la ville. La visite consiste à saluer le maître

de la maison par la formule que je viens de dire et à s'installer dans la salle du divan, où l'on se voit offrir, selon sa dignité, une cigarette ou un narguileh. On y demeure le temps qu'on veut, ou mieux qu'on peut, à cause de la foule énorme qui s'y presse, sans plus mot dire. En sortant chacun baise la main du prêtre et ajoute : « Bonne fête, père, et longue vie! » Rien n'est plus curieux que l'empressement des musulmans eux-mêmes à prendre part à ces démonstrations de pieuse civilité.

*Alleluia! Alleluia!* Oui, le tombeau du Ressuscité est glorieux, et glorieux aussi a été le nom de Nazareth sa patrie. Ce nom, écrit sur la croix, a été triomphalement promené par le monde. Maudit par la haine et revendiqué par l'amour, il a constitué l'acte d'accusation contre les chrétiens, en même temps qu'il devenait leur titre nobiliaire. Gloire au Nazaréen et aux disciples du Nazaréen! *Alleluia!* Nous célébrons pieusement le saint sacrifice dans l'église franciscaine, et nous recueillons au fond de nos âmes, en un si beau jour et en un si auguste site, les meilleurs fruits de notre pèlerinage.

J'assiste ensuite à la messe solennelle, debout au fond de la grande nef pour mieux jouir de toute la fête. Assis sur des nattes ou à genoux, les catholiques de Nazareth font gravement leurs dévotions. Ils sont vêtus de leurs plus beaux habits, et ce mélange de voyantes couleurs, allant du bleu au rouge, du blanc au jaune, du violet au vert ou au

marron, crée une bigarrure qui a son charme. Les moines officient gravement au chœur, et les orgues, fort bien tenues, jettent des flots d'harmonie sur l'assemblée radieuse. Les enfants se regardent sous leurs vêtements neufs et rient de bonheur, tant cette toilette leur semble extraordinaire. Un seul, mal et peu habillé, semble étranger à la joie universelle. Une jeune femme bien mise le surveille pourtant et le caresse. Je m'imagine que c'est sa mère, et je m'étonne qu'elle ait gardé pour elle seule les beaux habits, car sa figure est franchement bonne et intelligente. Je veux éclaircir le mystère et intervenir, s'il y a lieu, en faveur du pauvre petit. A la sortie de l'église, je la fais interroger par un jeune adolescent de douze ans qui s'est offert comme interprète. La jeune femme sait d'ailleurs quelques mots de français. Les Dames de Nazareth l'ont élevée. Cet enfant n'est pas le sien; elle l'a pris à l'église par charité. Cela lui a été plus facile que de l'habiller, car elle n'en a pas les moyens. Quand elle voit que je m'apprête à les lui fournir moi-même, son bonheur est grand, et elle me baise les mains. Les magasins des juifs sont ouverts, car notre Pâque ne les regarde pas; je veux que l'enfant soit aussitôt habillé de pied en cap et qu'on me l'apporte lavé, approprié et digne de se réjouir en cette belle solennité. Je ne pense pas que Jésus ait jamais été aussi pauvre. Quant à la jeune femme, simplement mais proprement mise, il n'est pas douteux qu'en regardant les images de la Vierge qu'elle priait,

elle a fini par en prendre quelque chose dans le maintien et le regard. Je parle des vierges de Murillo; celles de Raphaël ne seraient pas dans son type. On m'a ramené le bambin transfiguré sous ses vêtements rouges, verts, blancs et même quelque peu galonnés d'or. Il était suivi de sa mère véritable et de toute la parenté. Ces gens-là étaient heureux. Je l'étais bien plus moi-même, car je pensais au divin Enfant, en l'honneur duquel j'avais fait ma petite charité.

Le festin de l'*Alleluia* a été somptueux chez l'excellent curé maronite. Ce brave P. Dhada a invité les prêtres qui pouvaient nous faire plaisir, et il a même inspiré à son cuisinier quelques idées françaises que le Vatel a plus ou moins bien réalisées. Nous avons un agneau rôti. Peu m'importe le reste. Des visiteurs continuent à affluer dans la salle voisine durant notre repas. Si on ne leur expliquait l'ennui qu'éprouvent les Français à voir leur table entourée de spectateurs, il est évident que l'appartement même où nous sommes se remplirait vite de ces curieux. C'est en rappelant ces singuliers usages orientaux que j'ai expliqué, dans ma *Vie de Notre-Seigneur*, la présence ou la venue de Marie-Madeleine chez Simon le Pharisien, pendant le banquet offert à Jésus.

Le soir nous faisons quelques visites aux notables de Nazareth. Nous trouvons chez l'un d'eux une belle réunion d'hommes et la plus riche collection de narguilehs que nous ayons encore vue. On nous y donne des indications précieuses pour

notre itinéraire des jours suivants. La conversation par interprète étant d'ailleurs fatigante, nous levons bientôt la séance en souhaitant les bénédictions du ciel à ces braves Nazaréens, qui nous prennent respectueusement la main pour la porter à leurs lèvres, à leur cœur et à leur front incliné. Il est temps d'ailleurs de nous retrouver un peu seuls pour jouir à notre aise des dernières heures que nous devons passer ici. L'isolement double la joie de l'âme qui contemple des sites célèbres à travers de pieux souvenirs. Vaillamment nous gravissons la montagne au pied de laquelle la ville de Nazareth est assise. De sa terrasse, le directeur de l'orphelinat protestant nous regarde passer. Il nous aurait été agréable d'être salués par lui.

Arrivés au pied du ouély qui marque le point culminant de la colline, nous parcourons d'un coup d'œil général le magnifique panorama. Puis nous l'analysons dans le détail, fixant au bout de notre lunette chaque localité célèbre. Au midi, et contournant la plaine d'Esdreton, Mageddo, Adadremmon, Taanach, Djenin, Gelboé, Sunam, Naïm et Endor sont suspendus en demi-cercle aux montagnes de la Samarie, de Gelboé et du Petit-Hermon. De l'est au nord, notre œil va par le Thabor au lac de Tibériade, dont on voit seulement le site déprimé; il plonge à travers des collines indécises jusqu'aux monts vaporeux du Hauran, et remonte par les montagnes boisées de Nephtali jusqu'à la plaine de Saint-Jean-d'Acre. Quelques noms évoquent encore de grands souvenirs à travers les

hauteurs qui se superposent de la plaine de Zabulon avec Séphoris à nos pieds, jusqu'à Saphet sur sa pyramide, et même jusqu'aux cimes neigeuses du Grand-Hermon. Hazor, Giscala, Cédès, Dan, Césarée sont, en effet, là-bas. Puis, tournant vers la gauche, nous saluons Sidon, Tyr, plus près Saint-Jean-d'Acre, et enfin Kaïpha, qui s'abrite au pied de la croupe allongée du Carmel, tombant brusquement dans les flots de la Méditerranée. Les rayons du soleil couchant dorent encore les cimes de la montagne et la plaine liquide aux vagues scintillantes. Kaïpha se déroule avec ses blanches maisons entre le Carmel et la mer, au milieu de petits jardins soigneusement cultivés. Ce lointain se couvre de teintes ravissantes. L'air est si pur, qu'à la distance de vingt-cinq kilomètres, grâce à notre lunette, le Carmel se laisse voir dans les moindres détails.

Par la pensée, mieux encore que par le regard, nous atteignons la blanche construction occupant la plate-forme nord-ouest de la montagne, et nous donnons un *Alleluia* fraternel aux religieux qui nous y réservaient une douce hospitalité dont nous ne profiterons pas. Le clocher et la coupole qui dominent les toitures plates et les terrasses du vaste parallélogramme marquent la place de l'église où les pèlerins vont visiter la grotte du prophète Élie. Le Carmel servit longtemps de retraite à l'homme de Dieu, et l'un de ses plateaux où, plus près de nous, les chênes, les pins, les lentisques et les caroubiers dessinent de larges et sombres taches, fut le champ clos où l'énergique Thesbite

défla et convainquit d'imposture les faux prophètes d'Israël. Vainement ceux-ci, prêtres de Baal et d'Astarté, invoquèrent-ils leurs idoles depuis le matin jusqu'à midi, dansant autour de l'autel et opérant des incisions sanglantes dans leur chair aux cris de : « Baal, réponds-nous ! » il n'y eut pour eux aucun signe d'en haut autour de l'holocauste. Élie ne fit que dire un mot à l'Éternel, et le feu céleste tomba aussitôt, consumant la victime, le bûcher, la terre, et vaporisant l'eau qui les entourait. « C'est Jéhovah qui est Dieu, s'écria alors la foule, c'est Jéhovah qui est Dieu ! » et, saisissant tous les faux prophètes, elle les immola au pied de la montagne, sur les bords du Cison, dont le lit encaissé se dessine à travers des massifs de lauriers-roses.

Ces terribles manifestations de la divinité, célèbres dans l'histoire juive, rendirent le Carmel de plus en plus vénérable aux yeux de tous, et nous savons que sur ses hauteurs il y eut un sanctuaire « sans statue ni temple, dit Tacite<sup>1</sup>, mais avec un autel et des adorateurs ». L'historien philosophe ne comprenait rien au culte spiritualiste d'Israël, et, ne trouvant nulle part d'idole, de Dieu visible et palpable, il se prit à croire que la montagne elle-même était ce Dieu. Le prêtre Basilide y prophétisa à Vespasien sa prospérité future, *magna sedes*. Pythagore, venant de Sidon, y monta pour y honorer la divinité. Il y resta seul et longtemps.

<sup>1</sup> *Hist.*, II, 78.

Quand il en descendit, observe Jamblique, il allait, avec une solennité étrange, droit devant lui, sans que rien, ni précipices ni rochers, fit obstacle à sa marche<sup>1</sup>. Le biographe semble dire que son héros était dans un milieu ou dans un état surnaturel.

Il n'est pas douteux que nous nous trouvons sur des terres que le ciel a touchées et pénétrées de ses influences. Ces pays n'ont jamais ressemblé aux autres. Jésus devait aimer à venir là où nous sommes, contempler le solennel paysage et y lire, comme dans un livre vivant, les vieux souvenirs de la miséricorde divine et de la malice humaine. Que de fois, et non sans quelque tressaillement, assis sur l'une des pierres où nous nous asseyons nous-mêmes, il dut arrêter son regard sur l'arène où bientôt il allait descendre, entrevoir les combats à livrer, compter les brebis à recueillir, et enfin saluer à l'horizon plein de tempêtes la croix hideuse qui l'attendait, comme la tribune d'où il lui fallait parler au monde et le piédestal où, entre le ciel et la terre, il devait obliger l'homme et Dieu à se rencontrer.

Nous cueillons pieusement quelques-unes de ces fleurs que le Maître regarda jadis et cueillit lui-même. L'âme radieuse, nous descendons lentement la colline en nous arrêtant coup sur coup pour contempler à nos pieds Nazareth enveloppée des premières ombres du soir. Nous pas-

<sup>1</sup> Jamblique, *Vita Pythag.*, III.

sons une dernière fois devant la fontaine. Dans un birket on abreuve des troupeaux. Quelques femmes attardées se pressent devant l'arceau ruineux où coule la source. Des voyageurs dressent leur tente sous les oliviers voisins. Il faut rentrer au couvent pour préparer notre départ de demain. Un pèlerin plus qu'octogénaire vient d'arriver. C'est le vieillard que nous avons déjà rencontré à la mer Morte et au Jourdain. Pendant le souper il nous dit son histoire. Parent de l'empereur d'Autriche, il se trouve, comme moi, l'ami de deux grands évêques de son pays, le cardinal Haynald, archevêque de Colocza, et l'illustre Strossmayer, évêque de Diakovar.

Lundi, 2 avril.

A quatre heures du matin nous sommes sur pied, et, la messe dite, nous serrons la main des deux frères franciscains qui nous ont si cordialement traités durant ces trois jours. L'un est à peu près mon compatriote. L'autre fut garde municipal de la ville de Paris. Il a mis dans le régime de l'hôtellerie un peu de cet ordre et de cette propreté qui sont en France un des charmes de la vie domestique, et qui ne gâtent rien nulle part. Un enfant de douze à treize ans, svelte, gracieux, en admiration devant nous, proprement vêtu, se joint à notre caravane. Nous pensons que c'est

par hasard, et qu'il va à quelque village voisin. Or il sera des nôtres jusqu'à Damas, et mon mouk्रे Abeth, menteur autant que laid, nous fera croire, je ne sais dans quel intérêt, que c'est son jeune frère. Nous n'avons su qu'au moment de partir pour Beyrouth, après la distribution finale des baghchichs, que c'était un jeune chrétien travaillé du désir de nous suivre en Europe et de se consacrer à notre service. C'était trop tard. Je ne pense jamais à lui sans un serrement de cœur. Il aurait fallu deviner ses bonnes intentions quand il fredonnait, en me regardant de son œil le plus caressant, de pieux cantiques auxquels je ne comprenais rien. Cet adolescent, aux vêtements rose pâle retenus par une large ceinture rouge, au blanc couffieh tombant sur ses hautes épaules, au pied solide et lesté dans des sandales soigneusement liées autour de jambes bien musclées, s'appelle Ahmed.

A Reineh, le jeune curé sort de l'église pour nous souhaiter heureux voyage. C'est un Français. Les moissons, belles malgré la sécheresse, se balancent à droite et à gauche autour de nous. Par ce chemin où nous marchons arrivaient, au commencement de l'année heureuse, le jeune Maître, Simon-Pierre, André, Jean, Philippe, Jacques et Nathanaël, venant des bords du Jourdain et allant à Cana assister à des fêtes nuptiales où Marie les avait devancés. Le ciel n'était pas plus beau qu'aujourd'hui. J'allais dire, leur cœur n'avait pas plus de joie que le nôtre. L'atmo-

sphère où nous vivons depuis trois jours nous enivre de lumière et de suaves émotions.

A gauche sur la colline, dans un nid de verdure, El-Mesched est peut-être l'antique Gath-Hepher, la patrie de Jonas. Dans une assez pauvre mosquée on montre, sous un tapis vert, le tombeau du Prophète. Des femmes descendent de la hauteur pour aller puiser de l'eau à la fontaine de Cana, où nous arrivons bientôt. Je remarque une fort jolie vigne nouvellement plantée, ce qui prouve que les habitants du pays ne comptent pas sur l'intervention miraculeuse du Maître pour avoir du vin sans travail. Je souhaite au propriétaire d'en recueillir d'aussi exquis que celui dont le chef du banquet fit l'éloge devant les convives étonnés.

Nous voici à la fontaine d'où venait l'eau que Jésus changea en ce vin délicieux, car il n'y a qu'une seule fontaine à Cana. L'eau en est médiocrement bonne et peu propre. Une anguille énorme s'y promène dans la vase. On me dit qu'elle a été mise là pour dévorer les sangsues qui y pullulent. Des troupeaux boivent dans un sarcophage. A travers d'immenses haies de cactus, formant rempart autour du petit village, le long de jardins remplis de figuiers et surtout de grenadiers, nous arrivons à l'église catholique, qui marque, dit-on, le site traditionnel où s'accomplit le changement de l'eau en vin. L'office du matin commence à peine. Nous entrons dans la maison du curé. Il y a du vin sur la table, nous le goûtons. Le vin de Cana est meilleur que l'eau de sa fontaine. Dans l'église

des Grecs schismatiques, qui est en construction, on nous montre les deux vases antiques dits urnes de Cana. Ils sont grossièrement faits et à l'abri de la casse. Que l'on se représente un cône tronqué en pierre dure, du poids de soixante-quinze kilos environ, percé au fond pour recevoir un robinet, et l'on aura une idée de chacun de ces récipients, dont le curé Geissler nous a démontré la provenance apocryphe. Il croit que ce sont tout simplement des urnes ayant servi aux baptistères des deux anciennes églises de Cana.

Nathanaël ou Barthélemy était d'ici. Cet honnête homme, un peu rude mais franchement droit, que Notre-Seigneur avait vu en méditation sous un figuier et dont il fit un apôtre, est digne de toutes nos sympathies. Je suis né le jour de sa fête, et je me demande pourquoi je ne porte pas son nom, puisque mon excellent parrain le portait. On nous montre le site traditionnel de sa maison. Il est occupé par une modeste chapelle. Le cimetière catholique se trouve à côté. Nous y cueillons des lupins bleus et des liserons roses. La population de Cana semble laborieuse. Les collines qui entourent le village, car tout en commandant un gracieux vallon il n'est pas lui-même sur la hauteur, sont coupées de terrasses qui retiennent la terre végétale et paraissent soigneusement cultivées.

Nous quittons Cana par le chemin qui monte vers l'orient. C'est celui que dut suivre, mais en sens inverse, l'officier de Capharnaüm venu pour demander à Jésus la guérison de son fils. « Des-

cends, lui disait-il, avant que mon enfant ne meure. » Et Jésus lui répondit : « Va, ton enfant vit. »

A neuf heures nous sommes au mont des Béatitudes. Il est reconnaissable aux deux sommets qui l'ont fait surnommer les *Cornes de Hattin*. La croyance populaire suppose que Jésus prononça en ce lieu le fameux discours sur le bonheur, la justice et la sagesse des fils de l'Évangile. Là donc aurait été donnée la charte du royaume nouveau. Il est surprenant que, si la tradition est ancienne, — et elle ne peut avoir de valeur qu'à cette condition, — aucun sanctuaire important n'y ait été érigé dès les premiers âges chrétiens. Sur la plateforme supérieure on voit les restes d'un camp retranché, une citerne à peu près comblée et un oualy en ruines. En tout cas, ce ne serait pas au sommet de la montagne qu'aurait eu lieu la prédication célèbre, mais en un point intermédiaire qui permettait de dire à saint Matthieu qu'on était sur la hauteur et à saint Luc sur une surface plate, ἐπὶ τόπου πεδινού.

Ce point entre la plaine et le sommet existe réellement ici, sur la pente méridionale où je me repose volontiers. Un grand rocher s'y dresse comme un siège d'honneur. Autour de lui, d'autres plus modestes ont pu grouper un nombreux auditoire suspendu aux lèvres du divin prédicateur. Le site est solitaire, mais non pas triste. La vie s'y épanouit avec une exubérance étonnante. A travers la brise parfumée et les rayons du soleil, des pa-

pillons, des alouettes, des cailles se poursuivent, se heurtent, se culbutent sur un tapis de fleurs si heureusement variées et harmonisées, que je n'avais jamais rien vu ni imaginé de semblable. Des aigles volent sur ma tête. Je m'assieds à la place du Maître, et je me redis à moi-même ces conditions évangéliques du vrai bonheur et de la vraie sagesse que l'homme n'écoute pas sans effroi, mais dont il proclame la vérité quand, désabusé de toutes les théories humaines, il consent à revenir aux enseignements divins trop aisément pris pour des paradoxes.

Hélas! ces pierres, qui ont entendu le Maître dire au monde : « Heureux les doux! Heureux les pacifiques! » ont été abreuvées du sang de l'homme. Ici nos preux chevaliers, épuisés par la chaleur et la soif, se défendant à travers les broussailles que Saladin avait fait allumer sous leurs pas, ayant laissé tomber la vraie Croix au pouvoir de l'ennemi, durent se rendre après un affreux carnage. Comme le sultan offrait des sorbets glacés aux vaincus, Guy de Lusignan passa la coupe à Renaud de Châtillon, qui était près de lui : « Ce traître ne doit pas boire, dit Saladin, car s'il buvait sous ma tente, je n'aurais plus le droit de le tuer, et c'est lui qui a rompu la trêve. » Le frappant aussitôt de son cimenterre, il donna à ses soldats l'ordre de l'achever. Et Jésus avait dit : « Heureux les miséricordieux! » Fermant mon Évangile, je rejoins nos montures en me demandant ce que l'humanité a fait des paroles de vie que le Ré-

dempteur lui avait apportées. Deux cents Templiers ou Hospitaliers furent massacrés ici sous les yeux du sultan, et plusieurs chevaliers, préférant mourir martyrs plutôt que vivre prisonniers, se mirent à crier en offrant leur tête aux bourreaux : « Et nous aussi, nous sommes Templiers ! » En remuant la terre, le paysan soulève encore des ossements humains, ossements de héros, desquels il est juste de dire :

*Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.*

C'est aussi sur une de ces hauteurs que Jésus se retira pour choisir sous le regard de son Père les douze apôtres, prémices et pasteurs des douze tribus de l'Israël véritable, dans l'Alliance nouvelle et définitive du royaume de Dieu.

On nous montre, à une demi-heure plus loin et sur notre route, quelques blocs de basalte marquant la place hypothétique de la seconde multiplication des pains.

La chaleur devient accablante. Un campement de Bédouins sous des tentes noires et basses avec tout un monde de bêtes qui les environne nous intéresse. Une femme s'empresse de nous apporter du lait. Il est aigre. Si ardente que soit notre soif, au grand étonnement de la Bédouine, nous n'en voulons pas. Il paraît que c'est un rafraîchissant fort apprécié des Orientaux. Nos moukres le boivent à notre place, et nous expriment leur gratitude et leur étonnement.

Enfin voilà le lac ! Il s'arrondit à nos pieds comme un vaste miroir, plus large au nord qu'au midi, encadré de montagnes dont la teinte varie aux diverses heures du jour. En ce moment on dirait qu'une gaze argentée flotte sur l'insigne et invariable relique où ma foi retrouve Jésus tout entier. Je me dresse sur mon palanquin, et, agitant mon chapeau, je crie à mon ami : « Le lac ! voilà le lac ! » puis je deviens muet et je contemple. C'est dans ce petit espace de vingt et un kilomètres du nord au sud et de neuf de l'est à l'ouest, sur cette grève où ondulent mollement les vagues paisibles, à l'abri de collines inégales tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant du rivage selon la capricieuse conformation du volcan éteint, que s'est déroulée la plus heureuse partie de l'histoire évangélique.

Sans peine mon imagination reconstruit ce que que mon œil n'y trouve plus. C'est là que Jésus vit Simon-Pierre et André, découragés après une nuit de pêche infructueuse. « Venez avec moi, leur dit-il, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et ceux qui n'avaient pas su prendre des poissons furent invités à prendre des âmes. C'est là qu'il s'attacha définitivement les fils de Zébédée. C'est dans l'une de ces anses arrondies que se balançait la barque de Pierre, quand le Maître enseigna comment il fallait évangéliser. De toutes parts, sur ces bords jadis couverts de petites villes, les foules avides, de miracles, apportaient leurs malades, et d'un mot Jésus les guérissait. Sur ces ondes paisibles il s'en-

dormit au soir d'une grande journée et se réveilla pour commander à la tempête. Sur ces montagnes avoisinantes il aimait à s'isoler pour prier. Là-bas il dit la parabole de la semence en montrant peut-être un semeur, celle du filet en voyant des pêcheurs ramener à terre la seine pleine de poisson, celle du grain de senevé en observant cet arbuste au milieu des rochers, celles de l'ivraie, du levain, des trésors et de la perle. C'était le temps de la vie heureuse. Il distribuait aux disciples le lait de la doctrine, avant de les initier aux luttes douloureuses et aux tristes révélations du lendemain. Sur ces eaux il marcha au milieu de la tempête et soutint Pierre en disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Là il fit pêcher le poisson qui portait dans sa gueule le statère destiné à payer l'impôt injustement réclamé. Ici il apparut ressuscité, glorieux, vainqueur de la mort et de ses ennemis. Là Jean le reconnut à travers le brouillard du matin : « C'est le Maître ! » dit-il, et Pierre se jeta à l'eau pour le rejoindre le premier.

Chose étrange ! on dirait qu'après Jésus il n'y a plus eu place pour personne dans ce vallon, désormais silencieux comme un sanctuaire. Les hommes ont eu peur d'habiter là où Dieu avait vécu. En vain je regarde sur les flots et sur la rive, au milieu d'une nature si belle, si féconde, si vivante, rien d'humain ne remue. Seule la grande mémoire, la douce image, l'invisible réalité du Maître plane sur le site béni. J'ai beau chercher, je n'y vois que Lui avec l'éternelle vérité. à ses

lèvres, la puissance dans sa main, l'immense charité au cœur, Lui humble, fort, patient, généreux, glorifié, Homme, Maître, Rédempteur, Dieu. Oui, il se dresse devant moi vivant sur ce lac sacré, et, sous l'auréole divine qui entoure sa beauté humaine, d'une voix qui ébranle mon âme, il me crie comme à Simon-Pierre : « M'aimes-tu ? »

Tous ces souvenirs m'envahissent à la fois et m'absorbent. Tibériade est au-dessous de moi depuis longtemps, et je ne l'avais pas remarquée. On dirait une petite ville de carton. Elle est pourtant bâtie en blocs de basalte dont une partie a été régulièrement blanchie, et cette teinte éclatante, rehaussée par les tons sévères des remparts, produit le plus étrange effet. A l'orient la ville s'appuie au lac. Sur ses autres côtés elle est protégée par des murs flanqués de tours peu redoutables. Un tremblement de terre, en 1837, a achevé de compromettre ces fortifications, qui tombent en ruines.

C'est Hérode le Tétrarque qui fonda Tibériade, l'an 17 de Jésus-Christ, et lui donna le nom de Tibère, son auguste protecteur. L'emplacement de la nouvelle ville avait été mal choisi, car le sous-sol était plein de tombeaux, ce qui empêcha tout d'abord la population juive de s'y établir. Il fallut y amener des gens de toute sorte à qui l'on donnait pour les retenir des terres et des maisons. Tibériade n'en devint pas moins la capitale de la tétrararchie, mais pour peu de temps. On ne s'explique pas que Jésus, vivant aux portes de cette impor-

tante cité, n'y ait jamais paru. Ce n'est pas que cet amalgame de misérables gens ait dégoûté celui qui se disait l'apôtre des péagers et des pécheresses publiques. Peut-être obéissait-il à une charitable pensée en s'interdisant tout apostolat dans des villes à peu près païennes et trop corrompues pour accueillir la vérité. Il ne voulait pas les rendre plus coupables en leur offrant ces perles de la doctrine céleste que les animaux immondes sont incapables d'apprécier. Au reste, en tout temps, des révoltes incessantes rendirent Tibériade absolument détestable. Josèphe nous raconte comment, avec sept soldats et des barques vides qui le suivaient à distance, mais que l'on croyait remplies d'hommes armés, il parvint à y calmer une terrible émeute, condamnant Clitus, un des agitateurs, à se punir lui-même en se coupant la main gauche.

Tibériade s'étant librement rendue à Vespasien, les Juifs obtinrent en retour le privilège d'y vivre seuls, à l'exclusion des samaritains, des païens et même des chrétiens. C'est là qu'après la ruine de Jérusalem se retirèrent les docteurs d'Israël et que furent composées, au III<sup>e</sup> siècle, la *Mischna* ou « répétition de la Loi », et la *Gemara* ou son « complément », ce qui constitua le Talmud de Jérusalem. C'est à l'école rabbinique de Tibériade qu'on doit encore la *Masora* ou « tradition », fixant le texte hébreu de la Bible et l'orthographe de ce texte. M. Vigouroux tressaille d'aise en saluant ces souvenirs, chers à tout hébraïsant. Pour

moi, j'ai toujours gardé quelque rancune à ces rabbins brouillons, qui ne surent ou ne voulurent pas trouver deux signes distincts pour exprimer deux voyelles différentes, le kamets-chatouf et le simple kamets. Leur absolue ressemblance fit le désespoir de mes débuts en hébreu, au temps du bon M. Grandvaux, mon premier maître en cette langue.

Les souvenirs chrétiens de Tibériade sont sans importance. Un temple, commencé par Adrien, y devint une belle église sous Constantin. L'ancienne ville s'étendait au sud de la ville actuelle. On y voit encore quelques ruines. Hérode, élevé à Rome, y avait édifié un théâtre, des palais, un gymnase comme dans les grandes cités de l'empire. Quelques colonnes de granit, couchées sur la grève, des chapiteaux encastrés dans les maisons modernes et dans les remparts sont tout ce qui en demeure.

Les constructions, avec deux coupoles qui s'élèvent plus loin, sont les sources chaudes d'Emmaüs. Inutile d'y aller prendre un bain de vapeur dans les salles élégantes bâties par Ibrahim-Pacha. Trente-cinq degrés en plein air nous ont mis en nage, et nous sommes heureux d'arriver chez les PP. Franciscains pour nous rafraîchir un peu.

Sur le lac de Génézareth.

A une heure, une barque et cinq rameurs nous attendent. Nous cinglons lestement vers le nord pour nous rendre bien compte de la partie la plus célèbre de cette petite mer, qui elle-même, toujours alimentée par le Jourdain et quelques torrents, n'a guère changé depuis dix-huit siècles, mais dont les bords désolés ne gardent plus aucune trace de ce qu'ils furent autrefois.

Les eaux merveilleusement transparentes, tout immobiles qu'elles paraissent autour de nous, vont s'arrondir au loin en petites ondes scintillantes et expirer paisibles sur les cailloux du rivage. A l'orient, les montagnes nues et sombres impriment au paysage un aspect sévère et presque triste. Au nord, les cimes blanches de l'Hermon, se détachant sur le ciel bleu, détruisent en partie cette impression et invitent l'âme à s'élever vers les régions lumineuses de l'idéal, tandis que des massifs verdoyants marquent à l'occident les sites où se déroula la plus délicieuse partie de l'histoire évangélique.

Sous une agréable brise d'ouest la barque se rapproche des collines abruptes du ouady Semak. C'est là qu'on place, près des ruines de Khera, la scène dramatique des démoniaques guéris par Jé-

sus et du troupeau de porcs se jetant dans la mer. A vrai dire, les grottes dans la montagne n'y manquent pas, et on comprend que les possédés aient pu s'y cacher parmi les sépulcres. Toutefois nous ne parvenons pas à voir le roc surplombant le rivage d'où, selon Thomson, inventeur de ce site, les animaux emportés par l'esprit impur se seraient jetés à la mer. Il y a un espace au moins de deux cents mètres entre le lac et le pied des collines les plus rapprochées. Faut-il croire que les eaux se sont retirées et que le niveau de la petite mer a baissé depuis dix-huit siècles? C'est possible. Peut-être même éprouve-t-il des variations notables avec les diverses saisons de l'année. Le ouady Semak est à sec.

En continuant vers le nord, près du ouady Douka, des palmiers semblent plantés dans le lac. D'après nos bateliers, on trouve sur le petit promontoire que nous côtoyons des colonnes de basalte et leurs chapiteaux couchés dans les hautes herbes.

Nous atteignons bientôt la plaine de Bathihah, où fut le désert de Bethsaïda, scène de la première multiplication des pains. Rien n'y ressemble au désert, car toute sorte d'arbres, térébinthes, chênes-verts et palmiers y poussent çà et là, à travers des champs de blé, d'orge et de doura. Les Arabes Ghaouârineh, que nous avons déjà vus à Jéricho, moitié bédouins, moitié fellahs, toujours voleurs quand ils peuvent, vivant sous des tentes ou des huttes de roseaux, la cultivent et la défendent les armes à la main. Nos bateliers refusent

de nous y débarquer, et le bon P. franciscain qui nous accompagne déclare qu'ils ont raison, car ce ne serait pas sans danger, cette tribu ayant une détestable réputation. Une petite barque est amarrée dans l'anse par où l'on aborde l'ancien désert de Bethsaïda. Il faut se contenter de voir à distance cette terre où les foules, transportées d'enthousiasme, voulurent proclamer roi d'Israël celui qui venait de les nourrir miraculeusement. C'est sans doute à quelque distance du lac et dans les montagnes plus arides, bornant au sud-est la belle plaine, qu'il conviendrait de chercher le lieu où Jésus s'était retiré avec la multitude, bien que dans ce passage de l'Évangile le mot de désert ne doive pas être pris à la lettre, puisque des villages se trouvaient aux environs<sup>1</sup>. Saint Luc est seul à préciser qu'on était parti dans la direction de la ville de Bethsaïda, mais il ne suppose pas qu'on fût resté près de cette ville, puisqu'il ajoute, comme les autres, que le site était isolé.

La plupart des interprètes modernes ont cru devoir imaginer deux localités de ce nom, parce que Jésus, afin de se délivrer plus aisément de la foule, congédia les apôtres, et leur dit d'aller l'attendre vers Bethsaïda. Mais rien n'indique qu'il y eût dans ces paroles un ordre de traverser le lac dans toute sa largeur. Les disciples ne seraient-ils allés que de l'ouady Douka à l'embouchure du Jourdain, c'était assez pour répondre au double désir du

<sup>1</sup> Luc, ix, 12 et parall.

Maitre, qui voulait paraître rester avec la foule, tout en se proposant de les rejoindre bientôt à pied du côté de Bethsaïda, ce qui s'explique surtout si cette ville était à une faible distance. L'examen de l'anse principale, formée au nord-est par le lac, me prouve qu'il n'y a aucunement à imaginer, pour l'explication du texte évangélique, une Bethsaïda dans la terre de Génézareth. *Non sunt multiplicanda entia præter necessitatem*, disaient très sagement les scolastiques. Il n'y eut, près de l'estuaire du Jourdain, qu'une localité de ce nom, village de pêcheurs sur la rive droite, auquel était venue s'adjoindre une ville neuve édiflée par Philippe sur la rive gauche. Un pont ou le gué qui se trouve à cette partie du fleuve réunissait l'ancienne et la nouvelle cité.

C'est aux palmiers que l'on voit près des ruines d'El-Arad, à dix minutes du lac et sur le bord du fleuve, qu'il faudrait chercher Julias, et non pas à Et-Tell, à trois kilomètres plus haut. Josèphe dit explicitement que le tétrarque Philippe « fit du village de Bethsaïda, près du lac de Génézareth, une véritable ville par le nombre des habitants qu'il y attira et par les ressources qu'il y réunit, en lui donnant le nom de la fille de César, qui s'appelait Julie<sup>1</sup> ». Abou-Zeineh, sur la rive occidentale, aurait été la Bethsaïda des pêcheurs. De vieux murs prouvent qu'il y eut là une localité importante. Si

<sup>1</sup> *Antiq.*, xviii, 2, 1 : Κώμην δὲ Βηθσαιίδαν, πρὸς λίμνην, πόλειως παραχῶν ἀξίωμα.

on ne voulait pas admettre deux villes séparées par le Jourdain, mais en réalité n'en formant qu'une, peut-être ne serait-on pas mal venu à supposer que la Bethesda de Galilée des évangélistes ne fut pas autre que la Bethesda placée par Josèphe dans la basse Gaulanitide, parce que cet historien étendait cette dernière province un peu au delà du Jourdain. Les délimitations géographiques n'étaient pas toujours chez les anciens d'une précision fort exacte, et d'ailleurs la voie romaine pouvait ici avoir été substituée au Jourdain comme frontière. En somme, le pire des expédients est de supposer deux Bethesda là où les historiens sacrés n'en ont jamais connu et mentionné qu'une, ce qui serait assez étrange s'il y en avait eu réellement deux dans les mêmes parages. En quelque lieu qu'elle ait été, leur Bethesda fut bien celle qu'embellit Philippe et que Jésus maudit comme une grande ville, et non comme un bourg de pêcheurs. Si nous la supposons sur la rive droite du Jourdain, enfermée quand même dans la Gaulanitide, le désert de la multiplication des pains se trouverait dans les montagnes arides qui sont à l'est de Khan Djoubb-Yousef et au nord d'Abou-Zeineh. Les ruines de Tell-Hum marqueraient alors la place de Bethesda-Julias.

Le Jourdain débouche dans le lac par cinq canaux, formant de petits îlots couverts de verdure. Des pélicans et des grèbes voltigent çà et là. La côte nord-ouest, que nous suivons, est dentelée de petites baies très gracieuses. Les collines sont moins abruptes que sur le bord oriental. Elles

tendent à s'éloigner de la petite mer. A travers les pierres, quelques zizyphus et des lauriers-roses poussent très vigoureux. Enfin les terres s'abaissent tout à fait, et une sorte de petite plaine s'ouvre devant nous. Nous sommes à Tell-Hum.

Les bateliers se jettent à l'eau et nous débarquent sur leurs épaules. Ils sont robustes et vaillants. Ainsi dut être Simon, qui mérita de devenir Pierre ou Rocher. Les herbes s'élèvent à la hauteur de nos têtes, et les épines se font cruellement sentir. Nos hommes ouvrent un chemin devant nous en fauchant tout ce qu'ils peuvent. Quelques serpents, les plus grands que nous ayons rencontrés en Palestine, s'enfuient de tous côtés.

La ville dont nous examinons les ruines fut très rapprochée du lac. On peut encore suivre les traces de son mur d'enceinte. Il mesurait environ six cents mètres de long sur trois cents de large. La plupart des constructions étaient en basalte; mais, soit que de terribles secousses aient violemment ébranlé le sol, soit que les blocs fussent mal liés entre eux, rien n'est resté debout, et on dirait qu'une main impitoyable s'est plus à bouleverser furieusement et à niveler ensuite ces singuliers débris. Des fouilles ont toutefois mis à jour les assises d'un édifice fort intéressant, et que l'on prend communément pour une ancienne synagogue. Il mesure trente pas de long sur vingt de large. On y entrait par trois portes rectangulaires. Un magnifique linteau git encore à terre; il était soigneusement sculpté. Des débris de frises, de chapiteaux,

de colonnes sont éparpillés çà et là. Parmi les sculptures on remarque des rosaces, des raisins, des fleurs, et peut-être un dessin de quadriges et une face rayonnante du soleil, ce qui serait une indication plus embarrassante. Quelques piédestaux, retournés en sens inverse, occupent encore à peu près leur place primitive. Nous courons de l'un à l'autre, nous rendant compte de cinq nefs formées par quatre rangées de sept colonnes, disposition numérique très recherchée par le symbolisme juif. Quelques-unes de ces colonnes sont doubles et taillées dans le même bloc. Elles rappellent celles de syénite que l'on admire à la cathédrale de Tyr.

A l'orient de cet édifice s'en trouvait un autre de dimensions presque identiques, et pareillement bâti en pierres qui imitent le marbre. Vers le couchant on voit une sépulture antique ayant dans chaque chambre trois fours rectangulaires. Plus près du rivage, une tour carrée fut élevée en partie avec les blocs des deux édifices voisins. Quelques misérables cabanes de Bédouins sont désertes. Un réservoir, depuis longtemps desséché, fut-il bâti en ce lieu pour alimenter d'eau potable les hommes et les bêtes? C'est possible, car celle du lac est un peu saumâtre.

Il est remarquable que la très petite plaine en-serrée ici entre les collines et la mer de Tibériade est, de toutes celles qui vont suivre vers l'occident, la moins bien partagée en sources et en cours d'eau. Si donc on veut y chercher Capharnaüm, il faut commencer par supposer que la ville et la fameuse fontaine de ce nom, tout en étant dans la même

région, à l'ouest du lac, n'avaient rien de commun. Avant d'inspecter le site, j'avais admis l'identification ingénieuse de Tell-Hum avec la seconde ville-patrie de Jésus, supposant que celle-ci avait pu s'étendre sur la rive gauche jusque vers Aïn-Tabigah, qui aurait été la fameuse fontaine de Joseph. Force m'est aujourd'hui de renoncer à cette hypothèse, car non seulement Tell-Hum n'est pas dans le même pli de terrain qu'Aïn-Tabigah, puis- qu'une colline les sépare, mais il se trouve visiblement à un niveau plus élevé.

Au fond, toutes les raisons qu'on a d'identifier Tell-Hum et la fameuse ville évangélique se réduisent à une ressemblance imaginaire de nom et à la présence des quelques ruines que nous venons de voir. Que *Caphar*, village, soit devenu *Tell*, mont de ruines, c'est déjà considérable; mais que *Nahum*, consolation, ou *Nakum*, nom d'un personnage, se soit réduit à *Hum*, c'est impossible. La première syllabe de ce dernier mot est trop caractéristique pour avoir été supprimée, et ces assimilations arbitraires me rappellent la plaisanterie que nous répondait M. Baudry, un de nos illustres maîtres de Saint-Sulpice, quand nous nous hasardions à proposer une étymologie fantaisiste : « Ces deux mots viennent l'un de l'autre à peu près comme *cheval* vient de *hippos*, en changeant *hip* en *che* et *pos* en *val*. » Quant aux ruines, on en trouve d'absolument pareilles, mais beaucoup mieux conservées, à Kefr-Birim, village bâti au nord de Saphed, vers le troisième ou quatrième siècle, alors que les Juifs,

chassés de Jérusalem sous Adrien et sous Constantin, s'établirent dans les montagnes de Galilée. Les débris d'une synagogue à Tell-Hum ne prouvent rien en faveur d'un site évangélique quelconque, quand on sait que les Juifs de Tibériade ont occupé les bords du lac pendant les quatre premiers siècles de notre ère, et qu'ils ont dû y édifier des maisons de prière un peu partout.

Capharnaüm, d'après les évangélistes, aussi bien que d'après Josèphe, était *dans la terre de Génézareth*. C'est dans cette terre de Génézareth que se rend Jésus en revenant du désert de Bethsaïda<sup>1</sup>, et la foule qui le cherche vient, en effet, l'y rejoindre et le trouve à Capharnaüm<sup>2</sup>. Or il est certain qu'à Tell-Hum nous ne sommes pas dans la plaine de Génézareth. En outre Capharnaüm, *sur le chemin de la mer*, avec un poste de douaniers et une garnison romaine, était certainement un lieu de transit<sup>3</sup>. Mais les caravanes ne sont jamais passées à Tell-Hum; on n'y arrive même que difficilement par terre. La voie antique se trouve à quatre kilomètres des ruines où nous sommes, et elle vient de la vraie plaine de Génézareth, derrière Aïn-et-Tin. Il y a eu ici la ville que l'on voudra, Bethsaïda peut-être, si la basse Gaulanitide enfermait ce petit district; mais tout me dit que ce ne fut pas Capharnaüm. Je corrigerai donc ce que j'ai écrit

<sup>1</sup> Matth., xiv, 34; Marc, vi, 53.

<sup>2</sup> Jean, vi, 17, 21, 24.

<sup>3</sup> Matth., ix, 9; vii, 24; Marc, ii, 14; Luc, vii, 25.

dans ma *Vie de Jésus*. Nous regagnons nos barques après cette déception, et, défilant devant une série de criques bordées de lauriers-roses et de roches basaltiques, nous atteignons Aïn-Tabigah, où nous mettons de nouveau pied à terre.

Rien de plus étonnant que l'exubérance de sources qui jaillissent ici. Des ruisseaux se précipitent de toutes parts, se rencontrent, se séparent à travers les roseaux, les joncs, les tiges de papyrus, murmurent parmi des débris d'aqueducs et de moulins, sous des massifs d'herbes et de buissons où l'on ne pénètre qu'avec peine. Un grand bassin octogonal, comme on en voit souvent en Orient, élevait jadis les eaux jusqu'à des ouvertures supérieures qui débouchaient dans un canal destiné à les répandre au loin. La construction étant en pierres volcaniques mal cimentées, des infiltrations se sont produites aux parties basses, et l'eau, qui ne monte guère plus qu'à hauteur d'homme au lieu d'atteindre son ancien niveau de huit mètres, jaillit avec une impétuosité extrême. Plus loin, dans une tour ronde, sourd une source thermale. Sa chaleur est de trente-trois degrés centigrades. Au goût elle est douceâtre et légèrement sulfureuse. Elle s'élanche du pied de l'édifice, bouillonnante et rapide, jusqu'à un moulin qu'elle met en mouvement. Je doute qu'elle fût bonne à féconder la terre. En tout cas, on ne voit pas que jamais elle ait été dirigée vers Génézareth. Il n'en est pas de même de l'autre, qui, élevée à huit mètres au-dessus du sol, a pu, par

un vaste et long aqueduc dont les traces sont encore visibles, traverser la colline et aller féconder la fameuse plaine en l'abordant au point où fut Capharnaüm. De là son nom de fontaine de Capharnaüm.

Dans une misérable hutte, une vieille femme semble malade et de mauvaise humeur. Est-ce une belle-mère? Nous pensons à celle de Pierre tourmentée par de violentes fièvres, et que le Seigneur guérit non loin d'ici. Son fils ou son gendre arrive du lac avec des poissons que nous achetons. Une superbe tige de *khardal*, le sénevé, attire notre attention. Elle monte plus haut qu'un homme. Est-ce en regardant l'une de ces plantes que Jésus formula sa parabole? Peut-être s'était-il simplement inspiré du proverbe populaire: « Petit comme un grain de sénevé. »

Notre barque double le monticule qui sépare Aïn-Tabigah de Aïn-et-Tin, et nous sommes dans la terre de Génézareth. Il n'y a pas à élever le moindre doute sur l'identification de cette plaine avec celle dont parle Josèphe. C'est la seule autour du lac qui ait trente stades de long et vingt de large, environ six kilomètres sur quatre. Les autres indications y sont d'ailleurs exactement remplies, à la condition de ne pas chercher dans la source d'Aïn-et-Tin, que nous atteignons d'abord, la fontaine de Capharnaüm. Elle sourd très abondante assurément sous un rocher au pied du petit promontoire et à l'ombre d'un beau figuier qui lui donne son nom, mais elle est trop près de la grève pour dire

qu'elle arrose la plaine. Aux jours de forte tempête le lac l'envahit. En temps ordinaire elle va, à travers un espace de trois cents mètres, lui porter directement le tribut de ses eaux limpides. Qu'il y ait eu ici un petit port, comme semble le dire le nom d'El-Minyeh, diminutif de l'arabe *Minah*, c'est possible. L'anse naturelle que ménage la colline est, en effet, heureusement disposée pour cela, et on y a découvert les restes d'une jetée ou d'un quai en pierres de taille qui changent cette supposition en certitude. Il est évident que si jamais les bateliers avec leurs barques ont dû venir en aide aux caravanes pour transporter de l'orient à l'occident du lac les marchandises à destination de l'Égypte et de la Méditerranée, nous sommes au point le plus naturellement indiqué pour constituer un petit entrepôt. La voie romaine passait à cinq minutes d'ici. Il reste même un souvenir de l'activité commerciale de ce coin de terre dans le khan ou caravansérail en ruines qui est devant nous. Sommes-nous donc sur le site de Capharnaüm? Peut-être. Il faut réfléchir à ce que nous avons vu ce soir et revenir demain.

Trois voyageurs qui se promènent sur le haut chemin taillé dans le roc et contournant la colline du côté du lac nous ont gracieusement salués. Ils accourent pour nous serrer la main et nous inviter à leur table. Impossible de répondre à cette amabilité: la nuit arrive, il faut rentrer à Tibériade. Nous ne serons au couvent qu'à neuf heures. Notre

barque est obligée d'aller prendre la brise qui vient des gorges d'Arbèle jusque sous les lumières du Medjdel. Tant mieux. Il fait bon ici, et les heures nous semblent si courtes ! Je ne crois pas avoir de ma vie éprouvé de plus pures émotions que dans cette soirée, dont le souvenir me demeure toujours présent à l'esprit. Il n'y avait plus pour nous ni eau, ni terre, ni hommes, ni monde. Une atmosphère divine nous entourait. Chacun, respectant notre émotion, gardait le silence. Les étoiles du ciel semblaient nous sourire et vouloir mêler leur doux rayonnement aux saintes illuminations de nos âmes. Je pensais au Maître, qui, dans une barque en tout semblable à celle-ci, sur ces mêmes eaux, au soir d'une grande journée, la tête appuyée sur le coussin du pilote, s'endormit en contemplant les profondeurs des cieux. Je m'étais couché comme il se coucha lui-même, mais je ne dormais pas, et mon âme écoutait ce que Dieu murmurait sur ces flots bénis. De telles heures dans la vie comptent plus que des années.

En partant de Tibériade, j'avais presque désiré de voir une tempête, et à un moment quelques nuages du côté du Hauran semblaient l'annoncer. Nous aurions eu plaisir à crier : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Dieu nous gâte, la brise délicieuse a soufflé tout le temps, et Jésus n'a voulu nous laisser entendre à travers le calme des flots que le suave langage de son amicale conversation. Avant d'arriver à Tibériade nous avons pris un demi bain dans le lac. L'eau était agréablement tempérée.

Deux catholiques allemands et le curé de Canadinent avec nous. Ils s'entretiennent d'un projet que nous encourageons vivement. Il s'agit d'acheter une partie de la terre de Genezareth pour y faire des fouilles. La société civile ou la corporation religieuse qui entreprendra l'exploitation de cette plaine abandonnée est sûre d'obtenir, à tous les points de vue, les plus consolants résultats. Pourquoi des Trappistes ne tenteraient-ils pas de s'y établir ? Le poisson du lac est délicieux. Il y fourmille dans d'incalculables proportions. Fumé et salé, il est aujourd'hui, comme au temps des Apôtres, la nourriture des gens du pays.

Mardi 3 avril.

Nous avons éprouvé une grande consolation à offrir le saint sacrifice au bord du lac, que j'appellerais volontiers sacré, puisqu'il a été le théâtre glorieux de tant d'incidents de l'histoire évangélique. A cinq heures, notre petite caravane prend la route de Genezareth. Ce voyage par terre en suivant la rive a aussi ses agréments. Au soleil levant, le lac offre un aspect tout nouveau pour nous. Les eaux, d'un bleu pâle, sont sillonnées par des nuées de blanches mouettes à tête noire. A peine quelques rides çà et là, se dessinant en gracieuses spirales, viennent-elles nous rappeler

que nous sommes devant une plaine liquide, et non devant un immense miroir. Parfois les premiers rayons du soleil semblent mêler à cet azur des reflets d'or et de feu. Les montagnes rocheuses ont une teinte rosée. Sur la grève, parmi les silex et les fragments de basalte arrondis par les flots, de petits échassiers aux plumes argentées poursuivent des crabes et des crevettes dont ils font leur déjeuner. Des vols de tourterelles se reposent au sommet arrondi des zizyphus, plus grands ici que dans la plaine de Jéricho. De chaque buisson se lèvent en chantant des oiseaux gris, rouges, verts, jaunes, qui animent le paysage. Toutefois nous n'y avons pas distingué ces merles bleus dont les voyageurs ont tant parlé.

A la *Source froide*, Ain-el-Barideh, et un peu plus loin, aux *Sources tièdes*, nous observons des réservoirs circulaires destinés à monter les eaux à une hauteur suffisante pour l'arrosage des terres élevées, comme celui que nous avons vu hier à Ain-Tabigah. Ceux-ci sont dans un délabrement complet.

Bientôt nous atteignons Medjel. Rien de l'ancienne Magdala, ce site enchanteur à l'entrée de Génézareth, célèbre par les mœurs faciles et la vie luxueuse de ses habitants<sup>1</sup>. En regard des souvenirs qu'il évoque, ce méchant petit village me produit l'effet de la plus effrontée des antithèses. Sous des huttes de roseaux ou dans des

<sup>1</sup> *Destructa propter scortationem*, disent les rabbins.

cabanes de pierres basaltiques grossièrement liées avec de la boue, et à moitié enfouies dans la terre, vivent quelques familles de paysans, misérables et paresseux. Ils se groupent sur leurs portes pour nous voir passer. Hommes et femmes rivalisent de laideur et de malpropreté. Tous semblent vieux, décrépits et malades, tant la misère les ronge. Est-ce ici que la pécheresse tomba aux pieds de Jésus? Pourquoi l'antiquité n'a-t-elle pas consacré par un sanctuaire, celui du repentir généreux, la maison de Simon le Pharisien? A combien d'âmes il est bon de dire: « Vois-tu cette femme? » Combien ont retrouvé la joie en entendant ces mots: « Tes péchés te sont remis! »

Au-dessus du petit village s'élève, vers le sud-ouest, une montagne escarpée, percée de nombreuses grottes qui nous paraissent inaccessibles. Quelle jouissance l'homme a-t-il pu trouver à vivre dans ces retraites? Se sentait-il là plus maître de lui-même? Cet isolement sauvage crée-t-il la véritable indépendance? Il est certain qu'établis dans leur forteresse inexpugnable, entre la plaine où les conquérants se livraient bataille et le ciel étoilé, ils pouvaient défier tout ennemi et jouir à l'aise de leur royauté solitaire. Remontent-elles aux Horim, habitants des cavernes? C'est probable. Ils durent même avoir ici une tribu nombreuse, car, en pénétrant dans le ravin d'Arbèle, on n'est pas peu surpris d'y trouver toute la montagne absolument creusée et transformée en véritable citadelle. La plupart des grottes y sont défen-

dues par des murailles semi-sphériques soigneusement garnies de meurtrières. Elles communiquent entre elles par des escaliers intérieurs. On sait comment Hérode dut imaginer un système de cages fortifiées ou d'ascenseurs pour permettre à ses soldats, ainsi suspendus dans l'espace, de lutter contre les brigands, qu'ils exterminèrent soit à coups de flèches, soit en lançant des fascines enflammées dans leurs inabordables repaires. En vain un héraut offrait-il la vie sauve à ceux qui voudraient se rendre, nul ne consentit à capituler. Le roi eut la douleur de les voir périr tous. Un vieillard massacra, au seuil de sa caverne, à mesure qu'ils se présentaient pour en sortir, sa femme et ses enfants, qui le suppliaient de les laisser vivre, et insultant Hérode, qui lui faisait signe d'épargner son propre sang, il s'élança lui-même dans l'abîme. Au temps des Machabées, les habitants d'Arbèle trouvèrent dans ces grottes un asile contre l'armée de Bacchides. Les musulmans semblent s'y être fortifiés à l'époque des Croisades. De grands aigles volant sur le ravin, ou perchés au sommet des roches abruptes, troublent seuls maintenant de leurs cris aigus ces gorges sauvages.

C'est l'heure où les troupeaux vont paître dans la plaine inculte. Les bergers de Medjel ont ouvert leurs étables, et il en sort des moutons à larges queues, des chèvres à longues oreilles, quelques bœufs maigres et chétifs. La scène est intéressante. Pour voir de plus près les gens de Magdala,

nous leur demandons du lait qu'ils nous apportent volontiers. Notre impression première sur le type absolument laid et la misère sordide des individus n'est pas modifiée. Cette population est en outre fort superstitieuse. Un énorme zizyphus sur la tombe d'un santou est littéralement couvert de petits chiffons de toute couleur en guise d'ex-voto.

Au milieu des jardins, un palmier subsiste encore. Sur les bords du lac, les ruines de murs épais marquent la place d'une tour, *migdol*, et c'est peut-être d'elle que vint le nom de Magdala. On comprend que, située à l'entrée de la riche plaine de Génézareth, la petite ville ait été jadis fortifiée. La présence d'une garnison et la douceur du climat durent influencer sur l'immoralité de ses habitants. Ainsi s'expliquerait la tradition rabbinique sur Madeleine, qui, mariée à un officier jaloux et méchant, aurait trouvé dans les mauvais traitements qu'elle subissait un prétexte à ses premières malversations. A notre gauche, quelques pans de murs paraissent antiques. C'est tout ce que Magdala conserve de son passé.

La plaine de Génézareth, aujourd'hui *El-Ghoueir*, où nous entrons, est bien ce que nous avons dit hier soir : un paradis perdu, parce que personne n'en veut. Au temps de Joseph<sup>1</sup>, les arbres qui demandent les températures les plus diverses y croissaient avec une vigueur étonnante, noyers et figuiers, palmiers et oliviers. « La nature, continue l'enthousiaste historien, avait fait

<sup>1</sup> E. J., I, 16, 2-4.

tous ses efforts pour réunir là ce qui semble s'exclure partout ailleurs. Les saisons de l'année luttaient d'un beau zèle pour s'approprier la riche vallée qui produisait les fruits les plus divers, et surtout les conservait très longtemps. Dix mois de l'année il y avait des figues et des raisins<sup>1</sup>. » Hélas ! aujourd'hui, à quelque époque qu'on y vienne, on n'y trouve absolument rien. Faute de culture, tout a disparu, et la désolation est aussi complète ici que dans la plaine de Jéricho. De gigantesques broussailles attestent pourtant que cette terre, formée d'alluvions rougeâtres, a encore toute son ancienne fécondité. Les lauriers-roses annoncent que l'atmosphère y est agréablement tempérée par la brise du lac, et la réverbération du soleil qui nous brûle dit, au delà de nos désirs, l'intensité de la chaleur qui y règne le plus souvent. Ce qui n'est plus là, c'est le bras de l'homme. Dans la vaste plaine je ne vois que deux petits champs de blé, et un Arabe qui laboure une terre voisine. Tout le reste est délaissé. Cependant, au nord et au couchant, sitôt qu'on atteint les coteaux pierreux, la culture devient régulière. Pourquoi l'homme travaille-t-il là-bas, et non pas ici ? Y est-il plus en sûreté contre les Bédouins maraudeurs ? Peut-être.

Nous traversons successivement quatre ruisseaux. Le premier, que les gens du pays nous désignent sous le nom de Aïn-Taoun, a deux mètres de large et descend rapidement vers le lac. Un second, moins considérable, quoique dans un lit

<sup>1</sup> B. J., III, 40, 8.

plus profond, vient du ouady Hâmam, le ruisseau des Colombes. Le troisième est plus important. C'est en le remontant qu'on trouve la Fontaine-Ronde, qui, d'après plusieurs, répond à la source dite par Josèphe de Capharnaüm. « Ce qui concourt singulièrement à tempérer l'atmosphère de la plaine de Génézareth, écrit cet auteur, c'est qu'elle est arrosée par une source très abondante que les gens du pays appellent Capharnaüm. Quelques-uns pensent que cette fontaine est une veine du Nil, parce qu'on y voit le coracinus, espèce de poisson qui se trouve dans le marais d'Alexandrie. » Quoi qu'il en soit de cette dernière supposition, assurément fort extravagante, il est évident que, pour Josèphe, la plaine de Génézareth était traversée et arrosée (*διέρχεται*) par la fontaine de Capharnaüm. Plusieurs même soutiennent, mais avec moins de certitude, qu'à son sens la source prenait naissance dans ses terres et ne lui était pas amenée d'ailleurs par des aqueducs. Or, comme la plaine qu'il décrit, longue de trente stades et large de vingt, est certainement celle où nous sommes, on s'est demandé si l'unique fontaine qui s'y trouve à un point propice pour l'arrosage, n'est pas celle qu'il a mentionnée. D'autre part, pourquoi n'a-t-il parlé que de cette fontaine, quand nous voyons dans Génézareth au moins cinq petits cours d'eau d'une aussi grande importance qu'elle, sans compter la source d'Aïn-et-Tin, qu'il a pu négliger parce qu'elle était trop près du lac ? Peut-être à cette époque les sources de la plaine étaient-elles concentrées en une seule qui

rayonnait en tout sens par de petits canaux? Mais observons encore que donnant à la fontaine le nom d'un village (*Caphar* signifie, en effet, village), il ne parle aucunement d'un lieu habité près de cette fontaine. Faut-il croire que sa connaissance du pays était insuffisante? Il y avait cependant fait la guerre, et même il nous apprend que, blessé au poignet d'une chute de cheval pendant une escarmouche près de Julias, dans les marécages du Jourdain, il s'était fait transporter provisoirement en un lieu dit Capharnomé, dénomination qui ressemble beaucoup à Capharnaüm<sup>1</sup>. Toutes ces indications, fort insuffisantes, sinon contradictoires, créent un réel embarras quand on veut prendre un parti et fixer la place réelle de la fontaine et de la ville appelées Capharnaüm.

Au milieu de toutes ces difficultés que notre esprit se pose en remontant le petit ruisseau, nous atteignons bientôt Aïn-el-Medaoûarah, la fameuse *Fontaine-Ronde*, qui est située vers le sud-ouest de la plaine. Elle est encore partiellement environnée d'un mur de pierres assez bien taillées et mesure trente mètres de diamètre sur deux de profondeur. Elle sourd entre des rocs amoncelés vers le couchant et s'échappe par le ruisseau que nous avons suivi. Si on recreusait ce bassin, il n'est pas douteux qu'elle jaillirait plus abondante. Des roseaux, des doums et tout un fourré de broussailles s'unissent pour l'obstruer. L'eau est très limpide, mais un peu tiède. Le poisson désigné par

<sup>1</sup> *Autobiog.*, 72.

Josèphe sous le nom de coracinus, que l'Arabe appelle *balbout*, et la science *clarias macrocanthus*, espèce de siluridé assez semblable à l'anguille, sauf ses longs barbillons charnus, y abonde. A vrai dire, on en trouve aussi à Aïn-Tabigah, à Aïn-et-Tin et surtout dans le lac El-Houleh. Vivant dans la vase et se nourrissant d'herbe, il ne saurait choisir un meilleur gîte que ces eaux marécageuses. Quelques balbouts deviennent fort grands. Lorsqu'ils sont pris et jetés hors de l'eau, ils poussent de petits cris plaintifs qui nous impressionnent. Si entre le lac et la fontaine nous trouvions les traces d'une ancienne cité, ce serait autrement concluant que la présence du coracinus pour l'identification de la Fontaine-Ronde avec celle de Capharnaüm. Mais nous avons beau chercher sous l'herbe, il n'y a ici ni arasements ni élévation de terrain visible. D'ailleurs, Capharnaüm à plus d'un kilomètre du lac serait-il dans la donnée scripturaire (*Καφαρναούμ τὴν παραβυλασσαίαν*<sup>1</sup>)?

A travers les chardons immenses et pressés, nous franchissons encore deux petits cours d'eau, le ouady El-Rabadiyeh et le ouady El-Amoud, pour aller en droite ligne vers le nord sur Aïn-et-Tin. Là seulement subsistent quelques ruines visibles, mais insignifiantes. Des buttes çà et là en supposent d'autres cachées sous terre. Tout d'un coup je crois avoir aperçu un débris de colonne en pierre grise. Je saute à bas de mon palanquin pour constater, hélas! que c'est tout simplement un vieux

<sup>1</sup> Comp. avec Jean, vi, 24.

mortier. Peut-être a-t-il été creusé dans un fragment de fût antique. Pourquoi n'avons-nous pas du temps et des hommes pour entreprendre ici quelques fouilles? Certainement il y a eu vers ce coin du lac, faisant le pendant de Medjel, à l'entrée opposée de la riche plaine, une petite ville appuyée sur cette anse où nous revoyons les restes de la jetée examinée hier.

Plus j'y pense, plus il me semble naturel que Capharnaüm ait été ici. Comme ce fut la principale ville de Génézareth, peut-être donna-t-elle son nom à la plaine et à la Fontaine-Ronde, qui l'arrosait. Peut-être la fontaine de Capharnaüm ne fut-elle qu'un vaste bassin près de la ville où les eaux d'Aïn-Tabigah arrivaient par un large canal à travers la colline, et où elles se dispersaient dans les terres à fertiliser. Les deux hypothèses expliqueraient le nom de Capharnaüm donné à la source bienfaisante, mais la seconde me semble préférable, et je suis définitivement porté à croire que les eaux d'Aïn-Tabigah, conduites jusqu'aux portes de la petite ville par le large aqueduc dont on voit encore les traces, furent la véritable fontaine de Capharnaüm. Que Josèphe, blessé à la main, ait été porté ici plutôt qu'à Tell-Hum, c'est naturel, quelque moyen de transport qu'il eût adopté. Le chemin des barques et la voie romaine aboutissaient l'un et l'autre à la cité qui fut près d'Aïn-et-Tin, comme au point important et fortifié de la partie septentrionale de la plaine, tandis que Tell-Hum était en dehors de toutes

communications faciles, et surtout trop près de l'ennemi, qui, le lendemain dès la pointe du jour, recommença le combat<sup>1</sup>. Le blessé serait même allé plus loin que Capharnomé, s'il n'avait senti un peu de fièvre. Le voisinage des Romains le préoccupait visiblement, et sitôt que les médecins l'y autorisèrent, la nuit suivante, il se fit transporter à Tarichée pour y être en lieu plus sûr. Ici, comme je le disais hier, en un point dont l'importance stratégique et commerciale est incontestable, on s'explique que Capharnaüm ait eu des soldats, des officiers, des percepteurs d'impôts, une douane. A Tell-Hum cela ne se comprend plus.

Au reste, saint Willibald, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, semble avoir retrouvé à Aïn-et-Tin le souvenir de Capharnaüm. Partant de Tibériade en suivant la côte, il va « de Magdala au village de Capharnaüm, de là à Bethsaïda et le lendemain à Chorozaïn ». Avant lui Arculfe avait vu Capharnaüm resserré dans un étroit espace entre une colline et le lac, celle-là au nord et celui-ci au sud. Le bourg se développait de l'occident à l'orient. Le F. Liévin croit qu'il n'y a que Tell-Hum pour répondre à cette indication. On pourrait lui dire que d'après beaucoup d'autres il n'y a que Khan-Minieh, mais il vaut mieux reconnaître que l'indication est inexacte comme orientation, quelque sens qu'on lui donne, et Adamnanus a bien fait de constater que son pieux voyageur ne vit Capharnaüm que *du haut de la montagne voisine*. N'est-il

<sup>1</sup> *Autobiog.*, 73.

pas d'ailleurs probable qu'à cette époque la tradition avait elle-même perdu de vue le site de la malheureuse ville, misérablement couchée dans la poussière après avoir voulu s'élever jusqu'au ciel? Les contradictions, les incertitudes, les fausses assertions des divers pèlerins me porteraient à le croire.

Nous nous arrêtons un moment auprès de la fontaine où s'épanouit en touffes arrondies le papyrus, ce jonc gracieux à tige triangulaire que nous rencontrons en Palestine pour la première fois. D'un large bloc de basalte qui nous sert de siège nous contemplons tristement, au milieu d'une si riche nature, l'absence de tout travail humain et même de toutes ruines. Je ne parle pas des restes du Khan que nous allons côtoyer tout à l'heure. C'est une œuvre du moyen âge édifiée ici, comme au Thabor, à Ledjoun et à Ramleh, pour abriter les caravanes sur la grande ligne de Damas à l'Égypte. Tout est désormais bien mort dans ce coin de terre, où jadis Jésus trouva sa seconde patrie.

Sur cette rive, il vint chercher ses premiers disciples. Dans la synagogue, dont il ne reste plus de trace, il donna au peuple ses sublimes enseignements. Dans ces rues enfouies sous le sable il guérit les malades. Dans les maisons dont quelques pierres émergent encore à travers les chardons et les lauriers-roses, il s'assit au banquet des péagers et flagella cruellement les pharisiens. Ici il commanda aux démons et à la mort et la

foule enthousiaste criait : « Non, on n'avait jamais rien vu de semblable! » Aveugles qu'il a guéris, fille de Jaire qu'il a ressuscitée, centurion dont il loua la foi, femme qui disiez : « Heureuses les entrailles qui l'ont porté et les mamelles qui l'ont allaité! » croyants illustres qui dormez sous nos pieds, pourquoi ne dites-vous rien de ce passé incomparable que notre foi et notre imagination voudraient faire revivre? Seigneur, une femme toucha le zizit rouge de votre manteau, et une vertu alla de vous à elle. Nous baisons ces pierres que vous avez foulées; qu'une vertu vienne encore de vous à nous, vos fidèles, vos serviteurs, vos prêtres, qui avec amour demandons à tout sentir la trace de vos pas.

J'éprouve un vif serrement de cœur en quittant le lac. Si jamais je devais vivre hors de ma patrie, je voudrais être exilé sur ses rives. En gravissant la hauteur qui les surplombe, nous examinons s'il n'y a pas de ruines. Là Capharnaüm eût été heureusement placé, et Ain-Tabigah aurait été sa fontaine. Mais nous ne découvrons absolument rien. Le chemin, qui monte au nord, devient détestable. Je me retourne à tout instant pour regarder encore la belle nappe d'eau et y saluer une fois de plus la grande vision que mon cœur y retrouve vivante et adorable. A droite et à gauche, sur le versant des montagnes qui s'échafaudent devant nous, des pierres amoncelées indiquent sans doute les bourgades que Jésus évangélisa. Observation digne d'intérêt, sur ces sommets qui sont

exactement au niveau de la Méditerranée, on voit des masses de galets et de cailloux roulés. N'est-ce pas un signe que le lac fut jadis rattaché à la mer par la plaine d'Esdrelon? Une forêt de gigantesques fenouils couvre le sol. Sur leur verdure jaunâtre de grands alcéas étalent leurs belles fleurs roses. Nos moukres retrouvent ici un de leurs chevaux mort hier en suivant une autre caravane. La tête et les pieds, voilà tout ce qui demeure de la pauvre bête, et d'innombrables vautours sont en train de le faire disparaître.

A notre droite, dans l'ouadi qui va vers Tell-Hum, et non loin d'une fontaine où des bergers abreuvent leurs troupeaux, nous remarquons sur une sorte de plate-forme des ruines considérables. Quelques maisons sont encore debout avec leurs ouvertures. Seules les terrasses se sont effondrées autour des colonnes qui les supportaient. La direction des rues est facile à suivre. Une construction en pierres basaltiques qu'on y visite fut une église ou une synagogue. Des tronçons de colonnes avec chapiteaux d'un style à part y sont entassés pêle-mêle. Le linteau d'une porte soigneusement sculpté git à terre. On donne à ces ruines le nom de Kérazeh, et plusieurs veulent y retrouver Corozain de l'Évangile. Mais, outre que l'on ne voit ici aucun signe certain de haute antiquité, nous savons par saint Jérôme que Corozain était sur le bord de la mer, comme Capharnaüm, Tibériade et Bethsaïda<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> In *Isaiam*, ix, 1.

Sans doute c'est bien dans cette direction au nord du lac qu'il faut la chercher, mais plus près de ses bords, et peut-être même à Tell-Hum. Si Bethsaïda fut réellement sur la rive droite du Jourdain, l'ordre que suit Notre-Seigneur dans ses malédictions paraît très exact: « Malheur à toi, Corozain! malheur à toi, Bethsaïda! » Quant au nom de Kérazeh donné à ces ruines, il pourrait prouver tout au plus que Corozain ayant été détruite, les habitants se retirèrent vers la partie déserte et montagneuse du pays pour y bâtir une cité nouvelle.

A midi nous arrivons au khan Djoubb-Yousef, le plus complet que nous ayons encore vu, et dont il faudrait reproduire le plan quand on veut rendre intelligibles l'hôtellerie et l'étable de Bethléem. Comme celui de Minyeh, il est bâti par assises variées de calcaire blanc et de basalte. On y pénètre par un large passage cintré entre des appartements qui, à droite et à gauche, constituent le *diversorium* ou logement des voyageurs, cette partie du caravansérail où Joseph et Marie ne trouvèrent pas de place, et on débouche dans une cour environnée d'une galerie intérieure où sont couchés quelques chameaux venant de Damas et allant à Saint-Jean-d'Acre. La partie de cette galerie adossée à la colline trouve une sorte de prolongement dans des grottes profondes où quelques chèvres dorment à l'ombre, pendant qu'au dehors le soleil jette du feu dans l'atmosphère. Ces grottes doivent être aussi utiles en hiver. Leurs ou-

vertures naturelles, trop larges pour garantir du froid, sont réduites par une maçonnerie grossière à de simples portes où les bœufs passent à peine. C'est dans un pareil réduit que Jésus naquit à Bethléem.

Comme tout cela est prodigieusement sale, nous demandons à prendre notre repas sous le mur extérieur du khan, près de l'entrée. Il n'y a pas d'autre ombre à proximité. Le seul arbre que nous voyons à deux cents mètres loin abrite déjà une caravane où l'on parle allemand. Par contre un jeune soldat turc nous accoste en bon français. Il a passé son enfance en Algérie. Nous mangeons en hâte un peu d'agneau froid, une aile de poulet étique et de la salade; c'est le menu invariable de tous nos repas. Par l'escalier extérieur nous abordons la terrasse du khan, et de là nous contemplons encore le lac sous le soleil de midi. C'est un disque argenté absolument immobile, où la réverbération des rayons solaires doit être terrible. Si nous nous retournons vers le nord, nous remarquons à notre droite une montagne parsemée de pierres sphériques; ce sont de noirs fragments de basalte arrondis. Les Arabes les nomment *larmes de Jacob*. Ils supposent, fort mal à propos, que Joseph fut descendu par ses frères dans une vieille citerne creusée sur la hauteur, ou même dans celle qui est ici, à nos pieds, dans la cour, d'où est venu le nom du khan Djoubb-Yousef. On sait que Dothaïn fut ailleurs et que Jacob n'alla jamais pleurer près de la citerne, ignorant qu'on y eût descendu son fils.

Notre soldat turc nous indique un raccourci qui doit abrégé de deux heures le chemin de Saphed. Il s'agit tout simplement d'escalader une haute montagne rocheuse. C'est une folie, mais mon terrible mouk्रे Abeth veut tenter l'expérience; je le laisse faire, et malgré les protestations violentes du reste de la caravane, mes mules donnant l'exemple, nous montons tous vaillamment à l'assaut. Les braves, les terribles, les incomparables bêtes! elles grimpent à travers les rocs dénudés, glissent, tombent, se relèvent, et nous restons impassibles dans nos palanquins, sûrs de leur triomphe définitif. Nous ne descendons que quand le siège ne peut plus passer entre les rochers. Alors les moukres le soulèvent sur leurs épaules, et nous reprenons aussitôt notre vertigineuse ascension.

Il est d'usage qu'à toute montée correspond une descente, celle-ci étant d'ordinaire plus critique que celle-là. Après mille péripéties, nous atteignons le ravin qui nous mène au pied de Saphed. Il est agréablement planté de grenadiers, d'oliviers et d'amandiers. Une source, autour de laquelle des hommes et des femmes exécutent très gravement des danses de caractère, aux applaudissements des spectateurs, nous offrirait bien de l'eau fraîche, mais à travers cette multitude bruyante il serait difficile d'y arriver. Il paraît que c'est aujourd'hui grande fête pour les Juifs. Ils ont envahi tout le versant oriental de la colline, qui à cette heure se trouve à l'ombre. Respectons leurs pieuses réjouissances.

Saphed.

Saphed est à plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer et de mille au-dessus du lac. C'est dire que, depuis ce matin, nous avons fait une rude ascension. Le dernier coup de collier nous amène par le plus étroit des sentiers, et en côtoyant un précipice, au sommet de la montagne conique où la ville est bâtie. Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Saphed avait été fortifiée par les Croisés. On voit encore les restes de l'enceinte flanquée de tours qui entoura sa partie la plus élevée et la trace du double fossé, creusé dans le roc, qui protégea ses remparts. Il est aujourd'hui envahi par les décombres. Depuis le moyen âge, cette cité joua un rôle dans les guerres qui ensanglantèrent le pays. Au point de vue biblique ses souvenirs sont à peu près nuls, mais nous allons y trouver la société juive en pleine prospérité, et par ce côté Saphed offre un véritable intérêt.

D'abord, grâce à l'opiniâtreté de notre drogman, qui veut absolument nous installer chez des religieuses grecques, tandis que nous avons nos indications chez le vice-consul d'Autriche, nous parcourons solennellement les trois quartiers de la ville à travers des rues étroites qui montent ou descendent sans cesse en escaliers fort dangereux. Deux palanquins dans Saphed, c'est un événement

inouï. La foule immense qui se forme autour de nous en est la preuve. Les religieuses sont en vacances pascales et absentes pour toute la semaine. A voir le petit réduit où elles logent, je n'en suis pas fâché. Nous donnons au drogman l'ordre d'aller frapper à la porte du vice-consul, chez qui nous voulions descendre d'abord. Mais comme nous avons mis pied à terre, le curé grec-catholique, averti de notre arrivée, est accouru pour nous faire les honneurs de son divan. Quel divan ! Il est contigu à l'habitation des religieuses, mais j'aime à croire pour leur honneur qu'elles ne sont pas chargées d'y entretenir la propreté. Une foule d'hommes, amis sans doute du curé, envahit bientôt le vaste appartement. Chacun d'eux nous a baisé la main et est allé révérencieusement prendre place au fond de la salle. Un verre d'eau que nous avons demandé paraît enfin sur la table. Je prie M. Vigouroux, que je sens plus exténué que moi, de boire le premier. Il me rend la même politesse, et, tandis que nous discutons, un des assistants s'avance, prend le verre et le vide d'un trait, sans doute à notre intention. Un peu surpris, je réitère ma demande au curé, qui cette fois fait apporter une cruche pleine. Allons-nous boire enfin ? Non, car un autre indiscret, prévenant tous nos mouvements, s'est emparé de la petite amphore et boit, l'infâme, en mettant le goulot dans sa bouche avec la plus dégoûtante insistance. Nous partons, mon ami et moi, d'un bel éclat de rire au milieu du silence d'ailleurs le plus religieux, et force nous

est de remettre à plus tard le plaisir d'étancher notre soif.

Cependant les hommes ne sont pas seuls curieux à Saphed. Les femmes les suivent de près. C'est par les fenêtres qu'elles regardent d'abord, puis par les deux portes ouvertes. Enfin, n'y tenant plus, elles se déterminent à traverser la salle pour venir solennellement nous saluer. Les unes après les autres elles s'avancent, et, levant leur main droite à la hauteur de la tête, elles s'inclinent avec beaucoup de grâce jusqu'à toucher la terre du bout des doigts, puis se redressent lentement pour demeurer à moitié penchées devant nous, la main sur la bouche, dans l'attitude respectueuse de quelqu'un qui attend l'ordre de parler. Mais que dire, puisque nous sommes incapables de nous comprendre? M. Vigouroux ouvre une conversation avec son bréviaire. Seul je dois faire face à cette situation critique sous peine d'être incivil. Elles appartiennent évidemment à la haute société de Saphed. Sous leurs riches vêtements de soie et parés du large collier de perles, le *rabid* des anciens, qui flotte sur leurs épaules et y fait miroiter de petits soleils d'or, elles ont grand air. L'épouse de Tobie, qui habita non loin de Saphed, dut être ainsi vêtue. Je leur fais signe de s'asseoir. Le curé, ne parlant pas notre grec, ne peut nous servir d'interprète. Je m'impatiente en italien, ce qui semble inoffensif. Justement l'une de nos visiteuses sait s'exprimer dans cette langue. La glace est rompue, et les compli-

ments les plus pressés, les offres d'hospitalité les plus instantes, les requêtes les plus chaudes en faveur du curé et de sa pauvre église nous sont adressés coup sur coup.

Le drogman ne revient plus. Il faut pourtant lever la séance. On se charge de nous diriger sans lui vers la maison du consul. Remontant gravement sur nos palanquins, nous traversons la ville une fois de plus. A notre gauche s'échelonne en amphithéâtre le quartier juif, dominant un précipice, et les bazars. Bientôt nous sommes pris entre deux processions, l'une qui nous accompagne, l'autre qui vient nous faire accueil. Celle-ci est précédée d'une sorte de suisse d'église, habillé en vieux de la vieille, traînant un grand sabre, et reposant sa main gauche sur une canne de tambour major. Il précède un personnage en habit et chapeau noir qui est évidemment le consul. Nous mettons pied à terre pour lui présenter nos devoirs. Il nous accueille avec toute l'effusion d'un Polonais et la cordialité d'un fervent catholique. Il a fait bâtir une chapelle près de sa maison, et depuis quatre ans il attend qu'un prêtre catholique vienne y célébrer le saint sacrifice dans le rite romain. C'est une consolation que nous lui promettons. Demain, à trois heures du matin, nous dirons la messe dans le petit sanctuaire. Il demande la faveur de nous la servir. En même temps le cortège s'ébranle et ici se reproduit, mais dans de plus vastes proportions, une scène dont j'avais déjà été témoin à Jérusalem sur le passage du cadî,

près de la porte de Jaffa; c'est une formidable distribution de taloches à tous ceux qui, sur notre route, s'avancent curieusement pour nous voir de trop près. Le cawas donne l'exemple, et notre drogman arrive à point pour le suivre au delà de tous nos désirs. Cependant nul ne se fâche. Il paraît que c'est l'assaisonnement naturel de toute réception faite à des personnages importants. M<sup>me</sup> Miklasiewicz et ses six enfants nous attendent au seuil de leur confortable demeure. C'est un charme de trouver au sommet des montagnes de Nephtali une hospitalité tout européenne. Nos appartements sont d'une propreté irréprochable, et nous pouvons enfin boire de l'eau fraîche qu'aucun indiscret ne nous dispute.

Dès les premiers mots échangés, nous avons constaté que le consul était un homme intelligent et bien intentionné. Il connaît admirablement le pays, car il l'habite depuis trente-cinq ans. De son balcon il se plaît à nous montrer les sites célèbres qui sont autour de nous. Au nord, dans les montagnes, c'est Meiroun et Kefr-Birim avec leurs vieilles synagogues rappelant tout à fait celle de Tell-Hum. Les Juifs ont toujours eu des communautés florissantes dans la haute Galilée. Supplantés par les Maronites à Kefr-Birim, ils n'en continuent pas moins de s'y rendre annuellement en pèlerinage pour vénérer les tombeaux du prophète Abdias et du juge Barak. A Meiroun se trouve la fameuse caverne dite des Quarante-Sépultures ou de Hillel l'ancien. Elle est creusée dans la

montagne. On y visite aussi les tombeaux de Jochanan Sandelar, de Siméon Ben-Yokai et de son fils Éléazar, rabbins jadis fort célèbres. Entre ces deux villages, El-Djich, sur un plateau élevé, rappelle l'ancienne Giscala. C'est là que Jean, fils de Lévi, leva l'étendard de la révolte contre les Romains. Saint Jérôme croit que la famille de saint Paul était originaire de ce bourg<sup>1</sup>. Plus près de nous, sur l'autre côté du vallon, Aïn-Zeitoun, au milieu de la verdure de ses jardins, aurait été une halte de Jésus dans son voyage vers les frontières de Tyr et de Sidon. Ces frontières sont vers le nord-ouest, derrière les montagnes. Là commençaient les pays de culture hellénique et d'une civilisation toute païenne. On connaît la scène émouvante où la Chananéenne, à force de cœur, de foi et même d'esprit, obtint du Seigneur la guérison miraculeuse de sa fille. Dans un mot sévère du Maître elle sut trouver la formule gracieuse d'une nouvelle et décisive instance, et, acceptant d'être petite chienne pour sauver son enfant, elle arracha un cri d'admiration à Jésus étonné.

Cependant la fête juive devient de plus en plus bruyante. Nous demandons à nous y mêler. Rien de plus intéressant que d'observer de près cette foule de six à huit mille israélites se livrant avec une joie naïve à des réjouissances qui n'ont rien de compromettant. Sous leurs vêtements de fête, avec un peu d'enthousiasme au

<sup>1</sup> De Script. Eccles., c. v.

front et de gaieté dans la démarche, ces gens-là sont pour nous toute une révélation. Nous n'avions encore vu partout que des juifs tristes et humiliés. Ici ils sont triomphants. Des groupes d'hommes et de femmes s'avancent vers nous en dansant au son du tambourin, avec des refrains que la foule répète. D'autres font des rondes autour des grands oliviers. Les femmes sont remarquables par la richesse de leurs costumes. Les couleurs voyantes leur plaisent entre toutes, et du blanc au rouge écarlate, du jaune au bleu saphir, elles épuisent les diverses variétés de ton, et obtiennent des effets d'une grâce infinie. Elles portent un premier bracelet d'or ou d'ivoire au poignet et un second au coude, le *camid* et l'*es'ada* des anciens. De petits sacs richement brodés (*charitim*) pendent à leur ceinture. Comme au temps de Jérémie, on peut dire qu'elles se déchirent encore et se fendent les yeux avec le *pouch*, extrait de plomb qui sert à colorer les alentours des paupières pour rendre le regard plus doux et plus brillant. Quelques-unes tiennent un narguileh et fument, ce qui est moins patriarcal. La plupart n'ont pas de cheveux. D'après un usage détestable, la jeune mariée offre à son époux sa virginale chevelure et ne la laisse plus repousser. Le bandeau couvert de plaques d'or et d'argent qui ceint son front, les boucles superbes qui ornent ses oreilles ne corrigent pas cette affreuse lacune. En revanche, les hommes portent de longues mèches, ce que nous appelons des anglaises, tombant

jusque sur leur poitrine. Singulier système de compensation! Peut-être prétendent-ils accentuer ainsi l'observance du Lévitique : « Vous ne couperez pas en rond les coins de votre chevelure<sup>1</sup>. » Ces gens-là ne nous sont pas hostiles. Ils viennent en grand nombre nous baiser les mains.

Le soir nous avons invité le consul à dîner avec nous. Sa conversation est des plus intéressantes, et sa manière d'envisager la topographie biblique des plus subversives. Il ne veut pas chercher Capharnaüm au bord du lac. Il le trouve au sud-est de Saphed avec son nom exactement maintenu, aux ruines de Kefer-Anam. Non loin d'elles, à Ferradiéh, jaillit la source décrite par Josèphe, car après avoir fait tourner plusieurs moulins elle va arroser, à travers le ouady des Colombes, la plaine de Genezareth. Là était la frontière de Zabulon et de Nephtali; là passait la voie romaine; là sont perçus encore comme autrefois les droits de transit sur les marchandises. Là sont les débris d'une ville considérable et des grottes dont l'une est dite de Marie-Madeleine. Quand les musulmans passent à Kefer-Anam, ils descendent de cheval pour vénérer cette caverne, et tout serment fait devant elle demeure absolument inviolable. Parmi les ruines de l'antique cité, celles de la synagogue attirent l'attention des voyageurs. Un juif est venu récemment dire au consul : « Veux-tu faire une belle spéculation? Kefer-Anam est l'antique Capharnaüm, j'en ai des

<sup>1</sup> Lévit., xix, 27.

preuves irréfragables. Achetons de moitié ces ruines, et nous les revendrons chèrement aux chrétiens le jour où ils sauront ce que je sais. » Le consul a refusé. Le juif a acheté seul, mais le consul n'en croit pas moins à l'authenticité de ce site. « Kefer-Anam, dit-il, près de la grande source de Ferradiéh, était sur une hauteur, comme le prouve la prophétie de Jésus; l'orgueilleuse ville qui voulait monter jusqu'aux nues a été terriblement nivelée. » J'aimerais mieux pour le succès de cette thèse que Kefer-Anam fût sur le bord de la mer. L'excellent consul n'en est pas moins intéressant avec ses vues très originales et surtout sa collection de chants populaires, dont l'un : *la Fille du pêcheur de Bethsaïda*, nous a paru ravissant.

En retour nous nous engageons à plaider la cause de Saphed auprès des Dominicains de France qui devront chercher en Palestine une station d'été pour leurs religieux. Ces bons Pères, toujours en avant pour propager la lumière, — le chien de saint Dominique ne porte pas en vain un flambeau dans sa gueule, — ont la pensée de créer à Jérusalem une maison d'études bibliques. Chacune des trois provinces doit envoyer au couvent de Saint-Étienne un homme spécial déjà familiarisé avec les études archéologiques et les questions scripturaires qui s'y rattachent. Autour d'eux iront se former de jeunes religieux qui reviendront ensuite parmi nous mettre en honneur l'étude des saints Livres; rendue palpitante d'intérêt par l'application de constatations archéologiques, topographiques ou

historiques récentes à des événements, des usages, des lieux qui, étant loin de nous, condamnent la piété à vivre trop souvent dans un vague insuffisant pour fixer la foi et parler à la raison. Le grand mouvement catholique, je ne cesse de le répéter, doit être dirigé de ce côté. Un peu de réalisme est nécessaire à l'homme qui n'est pas tout esprit. On comprend surtout l'intervention de Dieu dans l'histoire de l'humanité, quand on se rend compte des lieux et des conditions où elle s'est produite. Tous les prêtres qui voudront étudier sur place ces vitales questions trouveront alors à Saint-Étienne un asile, une bibliothèque et des hommes compétents pour les aider. Comme au temps des fortes chaleurs le travail n'est plus possible à Jérusalem, nous conseillerons aux vaillants religieux de s'assurer ici même une paisible retraite d'été. Ils se trouveront à Saphed dans un milieu aussi agréable comme fraîcheur qu'intéressant comme recherches à entreprendre. Le brave consul aura ainsi la consolation que souhaite sa piété et que mérite son bon cœur.

Nous nous couchons à onze heures pour nous lever à deux. Un chacal vient au clair de lune glapir près de ma fenêtre. Son museau touche à la vitre, d'une balle je pourrais le foudroyer.

Mercredi, 4 avril.

Les gens de la maison sont restés sur pied toute la nuit pour entendre notre messe à trois heures.

La chapelle est convenablement ornée. Nous prions pour l'excellente famille qui nous a si bien accueillis, et avant le jour nous partons.

La descente, rapide, est dangereuse au milieu des ténèbres, mais Dieu nous garde, et aux premiers rayons du soleil nous sommes dans la plaine, près du Jourdain, au pont des Filles-de-Jacob. Une petite tour en commande l'entrée occidentale et abrite un poste de douaniers. Ces messieurs n'auront pas à visiter nos bagages, car, voulant remonter jusqu'à Baniyas, nous tournons à gauche sans passer devant eux. Le pont a trois arches. Il est bâti en pierres basaltiques. Sous un bouquet d'arbres, les Arabes vénèrent un tombeau circulaire où ils supposent que sont ensevelies les filles de Jacob. J'ignore ce qui a donné lieu à cette étrange tradition. Rien n'indique dans l'Écriture que Jacob soit jamais passé ici, encore moins qu'il y ait perdu ses filles.

Nous atteignons bientôt et nous côtoyons les eaux de Mérom, aujourd'hui le lac El-Houleh. Vue de plus haut, la blanche nappe d'eau nous avait produit l'effet d'un tapis triangulaire argenté, auquel les papyrus et les nénuphars font une gracieuse bordure. D'ici elle est à peine visible à travers les hautes herbes. Le petit Jourdain la traverse d'un bout à l'autre. Nous sommes au site historique où Josué écrasa Jabin, roi de Hazor, et ses alliés<sup>1</sup>. La plaine est d'une fécondité étonnante. Des Bédouins

<sup>1</sup> Josué, xvi, 7-10.

Ghaouarinehs l'exploitent en payant une redevance annuelle au sultan.

A ce réveil du jour, la vie éclate partout. Des chevaux courent dans les prés, les oiseaux chantent dans les arbres, les abeilles butinent sur les fleurs, de grands et robustes chameaux paissent dans l'herbe et les hommes suent au travail, tandis que des troupeaux de buffles, immobiles comme des statues de basalte, prennent dans les marais du Jourdain un bain prolongé. C'est leur meilleur moyen de défense contre les moustiques qui abondent dans ces parages. Ils nous regardent de leurs gros yeux stupides et sanguinolents. Un pélican mélancolique médite au milieu des roseaux. Quelques sangliers s'enfoncent précipitamment dans les fourrés. Des Bédouines aux longs cheveux crépus, au visage affreusement tatoué, à la narine ornée du *nézem* hébraïque, cet anneau détestable qui défigure le profil le plus correct, nous offrent de leurs mains noires et sales du lait et des fleurs que nous nous empressons de refuser.

La plaine est ici entièrement envahie par les marécages, et nous devons côtoyer le flanc de la montagne pour éviter les fondrières. Si Hazor fut à notre gauche, vers ces ruines que nous apercevons à trois kilomètres sur la hauteur, je me demande comment les chars de fer du roi ou des rois Jabin, car ce nom a été commun à plusieurs princes de ce pays, passaient jadis dans des terres si détrempées. Plus avant dans les montagnes, vers le nord, est Kédès avec de belles

ruines que nous avons le regret de n'aller pas visiter. Kédès fut la patrie de Barak, qui, à l'appel de la prophétesse Débora, descendit avec les guerriers de Nephtali et de Zabulon pour écraser l'armée du roi d'Hazor dans la plaine de Jezraël près du Cison. Devant leurs tentes en poil de chèvre, de grandes bédouines, qui suspendent leur travail pour nous voir passer, rappellent, par leur regard farouche, Jahel la terrible épouse du nomade Haber, qui campait ici quand Sisara vint, après sa défaite, chercher un asile auprès de lui. Jabin et Haber vivaient en paix. Le général, sous le coup du malheur, s'endormit profondément. La Bédouine crut que c'était le moment d'achever la victoire du peuple de Dieu. Armée d'un marteau, elle prit un pieu de sa tente, et, s'approchant du guerrier, elle le planta si violemment dans sa tempe, qu'il traversa le crâne et se fixa dans le sol. C'étaient des mœurs étranges. Débora a célébré la Bédouine dans son dithyrambe.

Bénie parmi toutes les femmes Jahel,  
 Épouse d'Héber le Cinéen,  
 Parmi celles qui vivent sous la tente, bénie soit-elle!  
 Il demanda de l'eau, elle a donné du lait,  
 Dans la coupe d'honneur elle a donné la crème;  
 D'une main elle a saisi le pieu  
 Et de l'autre le marteau des travailleurs.  
 Elle a frappé Sisara, elle lui a fendu la tête,  
 Fracassé et transpercé la tempe.  
 Entre ses pieds il s'est étendu et allongé.  
 Là où il s'était couché, il est resté sans vie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jugés, v, 24.

Peu à peu nous nous rapprochons de l'Hermon, dont le sommet neigeux, sous un ciel admirablement pur, étincelle aux rayons du soleil, tandis que ses pieds baignent dans des teintes violacées où quelques massifs boisés marquent des taches sombres. Les montagnes du Liban, qui se rapprochent ici du *Grand Cheik*, se dressent devant nous comme une infranchissable barrière. Nous n'avons voulu faire halte ni près du moulin d'Aïn-Mellâha ni à Aïn-Belatha, parce qu'il était de trop bonne heure. Il faut s'arrêter de force, au grand soleil, près du Nahr-Derdârah, qui se jette dans le Nahr-Hasbâni. Faute d'arbres ou de rochers assez élevés pour nous donner de l'ombre, nous nous abritons dans nos palanquins. Pourquoi au milieu de cette végétation luxuriante les grands arbres sont-ils si rares? L'Oriental a-t-il donc l'horreur instinctive de tout ce qui intercepte le soleil?

Le repas est vite fait, et sans répit nous nous remettons en marche. Sur un pont qui n'a pas de parapet, et où le chemin monte et descend en suivant le niveau brusquement inégal de trois arches, l'une romaine et les deux autres arabes, nous franchissons la première grande branche du Jourdain, qui descend par la gorge d'Hasbeya entre le Liban et l'Anti-Liban. Une caravane de chameaux chargés de meules, venant du Hauran et allant vers Saïda, le traverse après nous. Le petit fleuve bouillonne parmi des rocs de basalte et des massifs de lauriers-roses. Peu à peu nous approchons de sites plus boisés. De grands troupeaux de chèvres errent à

travers des bouquets d'agnus-castus. Un riche Bédouin s'occupe ici de l'élevage des chevaux, et plus de cent jeunes poulains courent ou paissent dans les vastes prairies où ils sont parqués.

Un monticule de forme semi-circulaire que nous atteignons bientôt est littéralement couvert d'arbousiers, d'yeuses et de chênes verts. Le site est d'une fraîcheur ravissante. C'est Tell-el-Kady. Avant de nous engager dans ses fourrés, qui montent en pente douce jusqu'à vingt-cinq mètres vers le sud, nous nous désaltérons à une première source délicieusement fraîche qui coule au pied occidental du Tell. Après s'y être un moment recueillies et, pour ainsi dire, reconnues dans une sorte de bassin naturel, ses eaux limpides se précipitent, à l'ombre des peupliers et des figuiers entrelacés de ronces, vers la plaine du Ghôr.

Le sentier qui nous mène sur le Tell traverse des restes de vieux remparts. Cette colline fut jadis fortifiée. A voir la configuration des lieux, l'affaissement qui se produit vers la partie centrale du plateau et les roches volcaniques semées un peu partout, on est porté à croire, avec M. Lortet, que nous sommes ici sur l'antique cratère d'un volcan. Quelques carrés de terre cultivée y produisent des moissons superbes, et le sol paraît d'une étonnante fécondité. Vers le sud-ouest nous atteignons deux magnifiques térébinthes. A leur ombre coule une deuxième source, aussi abondante que la première. Après avoir côtoyé un tombeau de santon fort vénérable, si on en juge par les ex-voto

suspendus aux branches qui l'abritent, ses eaux s'ouvrent violemment un passage à travers des ruines, et en cascatelles gracieuses qui font tourner un moulin elles vont former, avec celles que nous avons vues tout à l'heure, le Nahr-Leddán, une des principales branches du Jourdain. Faut-il trouver dans ce nom de Leddan ou Ed-Dan un souvenir de la ville des Danites? C'est assez naturel, puisque ce cours d'eau prend sa source sous les ruines probables de l'antique cité.

Ici, en effet, fut Laïs, pacifique, riche et heureuse comme Sidon, sa métropole. On sait comment quelques guerriers de la tribu de Dan s'en s'emparèrent violemment et s'y installèrent avec l'idole enlevée à Micha d'Éphraïm. Ils lui donnèrent le nom de leur père. Ce nom se retrouve encore, quant à sa signification, dans celui d'El-Kady, car Dan en hébreu et El-Kady en arabe veulent dire *Juge*. Des relations quotidiennes avec les populations idolâtres qui l'entouraient compromirent de bonne heure l'orthodoxie religieuse de la ville des Danites, et quand Jéroboam voulut ériger un veau d'or à l'extrémité septentrionale de ses États, c'est là même où l'on avait adoré l'image sculptée et les théraphim de Micha, où les Phéniciens avaient entretenu des traditions idolâtriques, qu'il établit le sanctuaire du culte nouveau. Ces blocs de basalte taillés, sur lesquels nous nous asseyons, sont-ils les restes de l'infidèle cité, peut-être même du temple de la génisse d'or, mentionné par Josèphe? C'est possible. La plaine d'El-Hoûleh se déroule

gracieusement devant nous. Le Leddan, qui se subdivise bientôt en nombreuses rigoles pour se retrouver tout entier, se subdiviser et se retrouver encore, en arrose les riches prairies. Deux tells couverts de lauriers-roses, qu'il isole comme deux petites îles, portent le nom de Daphné.

A travers les arbres en fleur, les ruisseaux qui murmurent, les oiseaux qui chantent, nous reprenons le chemin de Banias. Ainsi montaient un jour vers Césarée de Philippe Jésus et ses apôtres, quand, rompant tout à coup le silence, le Maître se mit à dire : « Les hommes, que pensent-ils du Fils de l'homme ? Qui dit-on que je suis ? » Et les apôtres d'énumérer aussitôt les opinions de la multitude, toutes aussi inexactes que variées. « Et vous, ajouta-t-il en se retournant vers eux, les bras croisés sur sa poitrine et pénétrant Pierre de son regard, qui dites-vous que je suis ? » Et Pierre, étendant sa main nerveuse vers le Maître, fit cette sublime réponse : « VOUS, VOUS ÊTES LE CHRIST, LE FILS DU DIEU VIVANT. »

Où donc fut formulé ce premier et immuable *Credo* de l'Église ? Pourquoi un sanctuaire n'a-t-il pas consacré dès l'origine la pierre, l'arbre, le point du chemin témoins de cette auguste scène ? Comme il me serait doux d'y répéter au Maître la belle parole de Pierre en le remerciant d'avoir fait de cette foi la règle et la consolation de ma vie ! Heureux qui croit au Fils de Dieu, au Christ, Idéal, Chef, Sauveur de l'humanité, et s'attache à lui par cette adhésion de l'esprit et du cœur qui constitue

la foi méritoire et complète. Ainsi il s'élève au-dessus de terre, et, se tenant uni à celui qui est du ciel, il commence à se sentir, tout homme qu'il demeure, véritable fils de Dieu. On était en vue du temple d'Auguste, bâti sur le rocher de Panéas et de l'imprenable forteresse qui, sur le pic abrupt, autrefois comme aujourd'hui, dominait la vallée. Jésus ajouta : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est ni la chair ni le sang qui ont dicté ta réponse, mais le Père du ciel. Eh bien, à mon tour, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et contre elle les portes de l'enfer ne sauront prévaloir. » Le temple d'Auguste a disparu, l'imprenable château fort est en ruines, l'Église bâtie par Jésus demeure debout. Pour avoir si bien parlé cette fois, Pierre a mérité de bien parler toujours.

C'est encore pendant son séjour aux environs de Césarée que Jésus prophétisa sa mort prochaine, et déclara que le Fils de l'Homme devait subir la fureur des méchants. A ces populations de mœurs faciles, vivant dans le bien-être, la sensualité et l'égoïsme, il adressa l'invitation terrible : « Qui veut être des miens doit se renoncer lui-même, prendre sa croix et me suivre. »

Banias, ou Césarée de Philippe.

L'ancienne Césarée de Philippe était sur le petit plateau que forment, à trente mètres environ au-dessus de la plaine, deux ouadys, le Zaareh au sud, et le Kachaïbeh au nord. Leurs eaux, après avoir contourné les remparts, vont se rejoindre à l'occident du plateau.

Nous passons sur un pont où elles se précipitent écumantes à travers les rochers. Ce sont incontestablement les plus belles, les plus fraîches, les plus rapides que nous ayons vues en Palestine. On croirait arriver dans un village suisse, si l'absence de toute route, l'aspect désolant des ruines, la misère des habitants ne nous ramenaient aussitôt à la réalité. Des peupliers, des platanes, des figuiers, créent ici de vastes et pittoresques massifs de verdure. A travers les sentiers que l'eau envahit, et où nos chevaux heurtent des fûts de colonnes brisés, des sarcophages transformés en mangeoires pour les troupeaux, des chapiteaux devenus des bornes délimitant les jardins, nous atteignons les premières maisons du village. Elles sont misérablement construites, mais des fragments de marbre finement sculptés et bâlis dans ces murs de boue, prouvent bien qu'il n'y eut ici qu'à s'incliner pour ramasser les restes splendides d'une vieille capitale.

Du haut de leurs terrasses les femmes, fort intriguées, nous regardent venir. C'est à Césarée de Philippe que, d'après Eusèbe, l'hémorroïsse avait fait ériger un monument de bronze consacrant le souvenir de sa miraculeuse guérison. On l'y voyait suppliante aux pieds du Seigneur, qui, le manteau rejeté sur l'épaule, après l'avoir effrayée par cette question : « Qui m'a touché ? » étendait vers elle sa main en disant : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. » La statue resta debout devant la maison de l'heureuse croyante jusqu'à Julien l'Apostat, qui la renversa, parce que le peuple attribuait à une herbe poussant sur son piédestal la faculté d'opérer des cures miraculeuses. L'empereur mit la sienne à sa place<sup>1</sup>.

Nous nous arrêtons devant un groupe d'hommes oisifs fort intrigués par l'apparition subite de nos palanquins. Le drogman leur demande où nous pourrions trouver un gîte, personne ne répond. Ainsi arriva-t-il au lévite d'Éphraïm à Gabaa. Il n'y a pas ici une seule famille chrétienne. Très heureusement on nous a donné à Nazareth le nom du cheïk. Nous demandons à aller chez lui. Il habite dans les restes d'une vieille tour qui, après avoir longtemps protégé la ville, tombe maintenant en ruines et n'offre qu'un mauvais logement au premier personnage de l'endroit. Il est trois heures environ. Le cheïk se trouve occupé dans son harem à régler peut-être quelque litige domestique. Il faut ici se re-

<sup>1</sup> H. E., VII, 18.

commander soi-même, autrement qui nous recommanderait? On va donc lui répéter que deux voyageurs dont l'opinion publique et les journaux se préoccupent en Europe, veulent le voir. Cette fois il arrive à la hâte. C'est un vieillard dont la physiologie ne manque ni de finesse ni de distinction. Par l'intermédiaire du drogman, je lui demande un abri pour la nuit. Il me regarde un moment en silence et puis répond : « Tu es ici chez toi; dispose de tout ce qui m'appartient. Ce soir je te ferai servir mon souper. » De mon mieux je le remercie et lui touche la barbe en signe d'alliance. Comme il eût été en peine de toucher la mienne, je lui indique celle de M. Vigouroux, qui rit beaucoup de mes mœurs orientales. Nous nous serrons la main, et tout est dit. Nous voilà installés dans le divan extérieur, qui est aussi la mosquée de Baniyas.

Notre arrivée a fait sensation dans la maison du cheik Arkaoui, car, au moment où nous sortons, toutes ses femmes sont sur la terrasse et se penchent pour nous voir passer. En notre honneur elles vont pétrir du pain frais avec de la fleur de farine, rouler des boules de viande avec le veau que l'on tuera et préparer de la crème avec le lait des troupeaux qui rentreront tout à l'heure. C'est identiquement ce que fit Sarah, quand Abraham reçut les envoyés de Dieu sous le chêne de Mamré. Les mœurs patriarcales n'ont pas beaucoup changé dans les vieilles familles de cet Orient immuable. Dès qu'on y touche à la tente, au nomade, ou au cheik des montagnes, on est sûr

d'y retrouver en plein l'aimable et traditionnelle simplicité de l'humanité primitive.

Nous nous dirigeons d'abord vers la grotte de Pan. C'est d'elle que Baniyas ou Panéas tire son nom, peut-être même son origine. Tout en suivant la vraie direction, au nord du village, nous nous égarons à travers des jardins. Le bruit des eaux jaillissantes nous dit bien que la belle source est devant nous, mais nous sommes incapables de l'atteindre. Toutefois notre temps n'est pas perdu, car nous rencontrons à chaque pas des ruines intéressantes. Nous passons les flaques d'eau sur des colonnes couchées à terre en guise de pont. Nous déchiffrons des inscriptions gréco-romaines. Nous admirons des fragments de frise et de bas-reliefs soigneusement fouillés. Enfin un ancien de Baniyas vient nous rejoindre et s'offre à nous servir de guide. Ce n'est pas de trop, car le drogman est ici en pays inconnu, et les moukres sont à leurs bêtes.

Le Panéion antique, Merharet-Râs-en-Neba actuel, est une grotte large et profonde qui s'ouvre dans l'immense paroi de la montagne. Il faut monter au moins de vingt mètres pour en atteindre l'ouverture actuelle, qui est à peine un tiers de celle d'autrefois. Des éboulements successifs y ont exhaussé le terrain dans de rapides proportions, si bien que des antiques niches creusées autour de la caverne sacrée, les unes sont à fleur de terre et d'autres sous le sol. La première, dont le cintre seul demeure visible, porte en grec cette inscrip-

tion : Pour le salut des seigneurs empereurs, Valérius, prêtre de Pan, a consacré cette niche au dieu. Sur la suivante nous déchiffrons : A Pan et aux Nymphes...; le reste est effacé. Une troisième, mieux conservée, n'a pas d'épigraphe. Enfin à la quatrième, la plus complète, et où subsiste le piédestal de la statue, on a écrit : Victor, prêtre, fils de Lysimaque, a consacré cette déesse à Pan, fils de Jupiter et amant d'Écho. La grotte de Baniass me rappelle celle de Vaucluse, sauf que l'entrée est ici beaucoup plus obstruée par les éboulements. Josèphe dit que, de son temps, « dans la sombre caverne s'ouvrait un abîme sans fond, rempli d'une eau immobile et dont il était impossible de sonder la profondeur. Du pied de la caverne jaillissaient extérieurement les sources du Jourdain<sup>1</sup>. » Ce serait encore ainsi, si des effondrements successifs n'avaient comblé l'abîme intérieur. On ne voit plus d'eau sous l'immense voûte de pierre, et les bergers y abritent leurs troupeaux. L'un d'eux doit même y avoir élu domicile depuis longtemps, car je l'y retrouve tel que je l'avais vu dans les illustrations de la *Palestine* de M. Guérin. Il est invariablement assis sur un rocher, à gauche de l'entrée, et joue sur la même flûte, je suppose, le même air. Si Pan fut aussi artiste que le dit la légende mythologique, je crois qu'il doit énergiquement renier son élève, et celui-ci fera bien de ne pas se risquer dans un

<sup>1</sup> B. J., I, 21, 3.

concours, car il serait certainement écorché vif, comme Marsyas.

L'eau fraîche et limpide nous invite à nous désaltérer. Pendant que j'en demande un verre au drogman, qui, ne se croyant pas surveillé, boit d'abord dans mon écuelle et me l'offre sans daigner même la laver, M. Vigouroux veut absolument explorer l'intérieur de la grotte. J'ai beau lui rappeler les expressions terribles de l'historien juif, et lui parler de l'abîme *insondable*, εἰς ἀμέτρητον ἀπορρώγα καθύναται, *indicible*, βάθος ἄφατον, de la nappe d'eau *immobile et trompeuse*, il marche quand même. Je lui raconte avec émotion l'histoire de cette victime que, d'après Eusèbe, on jetait à certains jours de fête dans le gouffre, et qui ne reparaisait plus. Je le supplie de n'être point celle-là. L'imprudent ! il ne m'entend plus. Je prie, comme cet Astyrius, sénateur romain, dont parle le même historien, pour que le gouffre ne dévore pas mon ami, et enfin, comme Astyrius, j'ai le bonheur de voir reparaitre la chère victime. Hélas ! elle n'est ni blanche ni pure comme quand elle y est entrée. Des pieds à la tête notre cher explorateur est tellement couvert d'énormes puces rouges, qu'il m'est impossible de voir une seule partie de son corps respectée par la foudroyante invasion. Pour aviser au plus tôt à ce que sa situation a de critique, nous l'installons sur une pierre, au milieu des eaux bouillonnantes, et ce n'est pas assez de nos cannes, de nos ombrelles pour expulser les terribles aphaniptères. Il faut requérir deux Arabes

de bonne volonté. Hélas ! tout ne s'en ira pas, même avec ce nouveau renfort, et cette nuit, moi qui fus prévoyant et sage, je recueillerai bien quelques restes d'une punition que ma curiosité n'a pas méritée.

A gauche de la grotte un petit sentier mène à l'ouely El-Khidr, ancienne chapelle consacrée à saint Georges. Ces quelques colonnes d'origine romaine que l'on y voit sont-elles des restes du fameux temple érigé par Hérode à l'empereur Auguste ? Où fut ce temple ? Autant de questions qui demeurent sans réponse. Mon âme d'ailleurs ne s'arrête pas à les résoudre. Elle trouve une toute autre consolation à penser que si au pied de la gigantesque montagne le culte de l'art et de la force, l'hellénisme et César eurent leurs sanctuaires, au-dessus d'eux. Un jour Jésus, sur cette pente lumineuse de l'Hermon, s'éleva et se manifesta dans sa gloire. Seul le Fils de Dieu est resté debout. Les idoles sont tombées, le paganisme est mort, les Césars se sont couchés dans le sang et la boue, et lui, plus splendide que l'Hermon sous les feux du soleil, plus durable que toutes les grandeurs humaines, toujours le même quand tout a changé, il rayonne encore et règne sur le monde nouveau.

De cette hauteur d'El-Khidr on peut aisément se rendre compte du site de l'ancienne ville. Vers le nord et au couchant elle a été transformée en jardins ; au midi et au levant, c'est-à-dire dans sa partie la plus haute, elle est encore entourée de

murailles à moitié détruites, mais où se dessinent les restes de huit vieilles tours, dont deux sont encore debout. Reprenant le sentier qui mène au village, nous traversons Baniyas du nord au sud, étudiant attentivement ses moindres ruines. Un nuage qui flottait depuis quelques temps au flanc de l'Hermon est tout à coup sillonné par la foudre. Le tonnerre ne tarde pas à ébranler solennellement les échos des montagnes. Ce sera sans conséquences ; mais les innombrables troupeaux du cheïk rentrent avec précipitation par la porte du midi. Cet homme doit être riche. On nous assure qu'il possède au moins dix mille têtes de bétail.

Un tombeau de santon, religieusement clos de murs, paraît être en grande vénération dans le pays. Il n'y a pas ici rien que des chiffons suspendus à un arbre ; la piété musulmane y brûle sur une colonne creuse des parfums dont l'odeur est exquise. La porte de la ville, près de laquelle il se trouve, était défendue par l'une des huit tours antiques dont j'ai déjà parlé. Les parties inférieures de ces énormes constructions rondes ou carrées, visibles du côté de Zaareh, sont seules de l'époque romaine. Le reste, mal bâti avec des tronçons de colonnes et des débris de toute sorte, est d'une époque plus récente. Quelques fragments de frises et des linteaux de portes finement sculptés servent de parapet au pont, sous lequel il faut descendre pour bien juger ces beaux restes de constructions grecques ou romaines. Nous gravissons ensuite la colline méridionale, d'où la vue sur la ville

est plus pittoresque encore que de la chapelle Saint-Georges. On constate d'ici que l'ancienne forteresse est seule occupée par le village actuel. Le long des remparts, à peu près détruits, le torrent se précipite en bouillonnant au milieu de rochers grisâtres et de petits îlots couverts de lauriers-roses. Au nord, l'Hermon cache sa base derrière un rideau de verdure, tandis que sa tête se perd dans les cieux. À l'est, sur un cône haut de trois cents mètres, surplombant deux profonds ravins, le château de Soubeibeh domine toute la plaine.

Banias, qui fut peut-être primitivement le Baal-Gad de l'Écriture, n'a pas de souvenirs historiques importants. Comme nous l'avons dit, Hérode y éleva un temple à Auguste; Philippe la rebâtit et l'appela Césarée; Agrippa le Jeune lui donna le nom de Néronias. Ainsi elle fut une occasion pour chacun des princes qui l'habitèrent d'affirmer son vasselage vis-à-vis de Rome. Au fond, ce centre demeura toujours plus païen que juif, et Titus, après la ruine de Jérusalem, put y célébrer son triomphe en donnant des jeux où des centaines de prisonniers furent condamnés à s'entre-tuer et à être dévorés par les bêtes.

En rentrant, nous trouvons sur la plate-forme qui précède l'habitation du cheïk fort nombreuse réunion. Ce sont les citoyens de Banias qui sortent de notre divan, mosquée provisoire de cette religieuse population. Tous sont les invités-nés du cheïk, quand ils n'ont rien à manger dans leurs demeures. Ce soir la plupart se disposent

à user de ce droit traditionnel. Un immense plat de riz en pyramide, des galettes minces, rondes et peu cuites, du *yoghourt* à volonté sont servis en plein air. Il faut manger sans parler, pour avoir plus vite fait, et céder promptement la place à ceux qui attendent. Chacun puise avec sa main dans le monceau de riz, fait une boule, la trempe dans le lait caillé et l'avale avec un appétit qui fait plaisir. Le vieux cheïk, plein de bienveillance, surveille son monde. Ainsi devaient faire les patriarches avec leur personnel de pasteurs et d'esclaves. Je demande à payer du tabac à tous les convives. C'est un supplément de festin que les serviteurs d'Abraham ou de Lot ne connurent pas.

Mais notre tour est venu d'apprécier le banquet que nous ont préparé les femmes de notre hôte Arkaoui. Sur un plateau d'argent, supporté par un pied très bas, s'élève, dans un premier plat, la pyramide de riz, plus modeste et mieux soignée, qui nous est destinée. Dans un second, des boules de viande hachée sont symétriquement disposées. Quelques gâteaux très minces, encore chauds et rappelant les *uggoth* des Israélites; deux vases, l'un avec du *yoghourt* et l'autre avec du lait; une gargoulette remplie d'eau fraîche, constituent le complément du festin. Pour qu'il soit arabe dans tous ses détails, nous devons nous asseoir par terre et appuyer notre coude gauche sur un coussin, posture qui, n'étant pas dans mes aptitudes naturelles, se trouve fort peu dans mes goûts. Ce qu'il y a de plus violent, c'est que le cheïk nous surveille,

et attend que nous fassions honneur à son repas. Je ne m'en sens pas le courage. M. Vigouroux s'exécute seul, et je profite d'un incident qui appelle notre hôte au dehors pour demander un peu de nos vivres au drogman, condamné à nous servir nu-pieds, puisque nous sommes dans une mosquée. Seuls nous avons été dispensés de quitter nos chaussures, au grand scandale des assistants. Un nègre, peut-être l'eunuque du harem, veille à ce que rien ne nous manque. Mon ami, par politesse, et s'encourageant à la pensée de tant de voyageurs morts par amour de la science, essaye son estomac à la cuisine orientale. Je crains pour lui une mauvaise nuit. Arkaoui veut nous présenter son fils, un beau garçon de quinze ans, bonne figure, tout cousu d'or, absolument illettré. Il n'en sera pas moins cheik comme son père. Souhaitons aux voyageurs de l'avenir qu'il fasse aussi généreusement l'hospitalité. Arkaoui ne veut rien accepter que l'expression sincère de notre reconnaissance et nos cartes de visite, qu'il réclame, pour les exposer dans ses appartements comme souvenir de ceux qu'il ne reverra plus. Si jamais son fils venait en France, il nous serait agréable de lui rendre les amabilités dont il nous a lui-même comblés. Nous couchons sur les nattes de la mosquée. Décidément ceci devient de plus en plus oriental.

Jeudi 3 avril.

A quatre heures nous sommes sur pied. Les étoiles scintillent au ciel, l'air est délicieux; des chiens aboient sans relâche; çà et là des hommes dorment dans la cour. On dit que c'est ici le pays des scorpions; ces braves gens ne s'en préoccupent guère. Je dois observer cependant que les habitants du village optent d'ordinaire pour passer la nuit dans des gîtes aériens, qu'ils construisent avec quelques branches d'arbre au bout de quatre perches sur les terrasses de leurs maisons. L'aurore se dessine à peine, et, de sa plus belle voix, un muezzin crie la prière du matin : *La Allah illa Allah! ou Mohammed reçoit Allah!* Les dormeurs se réveillent. Nos mulets font lestement leur repas matinal, et la caravane est vite sur pied.

Nous sortons de Baniyas par la porte de la tour que nous avons visitée hier soir. A travers les rochers et les fondrières, nos braves mulets gravissent les premières pentes de l'Hermon. En moins d'une heure, nous sommes à la hauteur du château de Soubeibeh, à trois cents mètres au-dessus du village. Les murs de la forteresse, en partie debout, remontent aux Croisades, mais ils avaient été bâtis sur des fondations da-

tant de l'époque gréco-romaine. Abordable seulement du côté du levant, le château occupe une plate-forme de quatre cents mètres de long sur cent de large. De nombreuses tours, tantôt carrées, tantôt semi-circulaires achevaient de fortifier la terrible enceinte. Plusieurs subsistent encore. La partie centrale du château n'est plus qu'un monceau de ruines où s'abritent quelques druses misérables et méchants.

En faisant un détour sur notre droite, vers le sud, à travers les rochers et en dehors de tout sentier abordable, nous arrivons au lac Phiala, cratère de volcan éteint où les anciens croyaient que le Jourdain prenait sa source. Des objets jetés au fond de ses eaux avaient reparu, disaient-ils, dans le fleuve, au bas de la montagne. Le petit lac a tout au plus trois cents mètres de diamètre. Sa forme ronde lui a valu le nom de Phiala, qui veut dire coupe. A travers les herbes qui l'envahissent totalement, sauf à sa partie centrale, où l'eau est très pure, des sangsues s'agitent et des grenouilles coassent par milliers.

De là nous jetons un dernier regard sur la Terre Sainte, que nous allons définitivement quitter. Tant de doux souvenirs qui nous ont consolés, depuis Hébron jusqu'à ces hauteurs d'où nous dominons toute la Palestine, nous reviennent une dernière fois comme des bruits de voix délicieuses et ravissantes. Il nous plaît de demeurer quelque temps muets dans cette contemplation. C'est d'ailleurs un des plus beaux paysages du monde qui se dé-

roule à nos pieds. En dehors de ses incomparables souvenirs, la contrée qui s'incline de l'Hermon à la mer Morte avec une dépression rapide de mille mètres sur un espace de deux cents kilomètres, présente un des phénomènes géologiques les plus intéressants qu'on puisse rencontrer. Tout naturellement notre pensée se reporte à un des plus beaux chants du Psalmiste<sup>1</sup>, inspiré peut-être par ce splendide tableau. Elles sont suspendues sur nos têtes ces eaux qui viennent des neiges de l'Hermon, *super montes stabunt aquæ*; à nos pieds les collines et les vallées se succèdent avec une ravissante harmonie, *ascendunt montes et descendunt campi*, et à travers les déchirures des montagnes, les fleuves se précipitent en bouillonnant, *pertransibunt aquæ, inter medium montium*, pour aller former les grands lacs qui miroitent là-bas. Tout court s'y désaltère, *potabunt omnes bestiæ agri*; tandis que derrière nous, sur les rochers, de grands aigles noirs jettent dans l'air des cris de joie, *super ea volucres cœli habitabunt, de medio petrarum dabunt voces*. A l'orient d'immenses nuages s'envolent vers le Hauran comme les messagers ailés de la puissance divine, *ponis nubem ascensum tuum*; ils portent l'eau aux sources des fleuves et avec elles la fécondité à la terre, *de fructu operum tuorum satiabitur terra*. Les animaux auront l'herbe en abondance, et l'homme les moissons, le pain, l'huile et le vin qui réjouit son cœur. C'est le poétique résumé des phé-

<sup>1</sup> Ps. ciii.

nomènes de vie qui se déroulent à nos pieds. Il ferait beau voir aussi la majesté de Dieu sur nos têtes, lorsqu'à son contact l'Hermon semble fumer et que sous son regard la terre-frissonne : *Tangit montes et fumigant; respicit terram et facit eam tremere.* Mais le ciel est absolument pur, et la blanche lumière qui descend sur nous semble nous transfigurer ! Je ne m'étonne pas que le poète sacré en fasse le vêtement de Dieu, *amictus lumine sicut vestimento*, et que Jésus ait pu choisir un de ces pics resplendissants comme le théâtre naturel de sa glorification terrestre. Oui, c'est probablement de ces hauteurs que la voix du Père cria à Israël : « Voici mon Fils bien-aimé ! » Après quinze siècles d'attente, l'Hermon neigeux, témoin de la révélation nouvelle, donna la réponse aux cimes brûlées du Sinaï, et devant Moïse et Élie, qui personnifient la Loi et les prophètes, Jéhovah rappela dans la manifestation de son Messie-tout ce qu'il avait fait pour sauver son peuple.

La partie fatigante et dangereuse de notre voyage est désormais finie. Nous allons, dès ce soir, trouver des pays moins désolés et des routes plus abordables. Je bénis Dieu, qui nous a si paternellement gardés. Le cantique de Moïse me revient par fragments sur les lèvres :

L'Éternel seul a conduit son peuple,  
Et il n'y avait pas avec lui de dieu étranger.  
Il l'a fait monter sur des terres élevées,  
Et Israël a mangé les fruits des champs.

Il lui a donné à sucer le miel de la pierre,  
L'huile du rocher le plus dur,  
La crème des vaches et le lait des brebis  
Avec la graisse des agneaux,  
Des béliers de Basan et des boucs,  
Avec la fleur du froment,  
Et à boire le sang du raisin, le vin pur.

## LA SYRIE

Medjdel-ech-Chems, petit village druse au pied de l'Hermon, est d'un aspect gracieux. Le soleil nous brûle de ses plus vifs rayons, bien que la neige soit à cinq cents mètres à peine sur notre gauche. Nous marchons vite, car l'étape sera longue jusqu'à Damas. Une interminable mer de pierres basaltiques nous retarde beaucoup. Le paysage devient triste comme le désert. Enfin à onze heures nous dominons la vaste plaine de la Coélsyrie. Elle s'étend à perte de vue vers le levant. Les montagnes de l'Anti-Liban la limitent en partie au nord et à l'ouest, et celles du Hauran au midi. Partout où l'eau arrive, on voit germer la vie. Aussi les anciens avaient-ils appelé l'Abana (Barada actuel) Chrysorrohas, ou le fleuve qui coulait de l'or, en raison de la fécondité qu'il répandait sur son passage. Après avoir formé la riche oasis de Damas, il va se perdre, à vingt-cinq kilomètres plus loin, dans deux grands lacs dont les eaux argentées miroitent vers l'orient. Un autre fleuve, le Pharphar, plus au sud, arrose aussi la vaste plaine, et, passant au nord du Djébel-Mania, va se perdre dans deux autres lacs entourés de marais. Plusieurs

villages disséminés çà et là produisent l'effet de vastes campements au milieu des sables.

Notre halte pour le repas est courte. Je paye un baghchich d'avoine à nos bêtes. Elles ont fort à faire d'ici à Damas. Un de nos moukres, qui a abusé de l'hospitalité du cheik Arkaoui et de ses narguilehs, se trouve sérieusement malade. Il est difficile de lui faire accepter un grain de sucre trempé dans l'élixir des Chartreux. Quand il l'a avalé, il se croit irrémédiablement perdu. Nous le laissons au khan, demain il sera guéri. Vers cinq heures seulement nous apercevons les minarets et les coupoles de la Reine du désert. Ils étincellent aux derniers rayons du soleil. Les Arabes appellent Damas Ech-Cham, du nom même de la Syrie, dont elle est la capitale. Une forêt de vergers l'entoure. Quand les caravanes, épuisées de fatigue, brûlées par le sable et le soleil, l'aperçoivent à l'horizon, ils la saluent comme un véritable *paradis*. Nous-mêmes, sans arriver du désert, nous éprouvons un délassement réel à reposer notre regard sur la verdoyante oasis et la grande ville où nous allons enfin retrouver quelque civilisation.

Est-ce d'ici même, ou de Kaukab, un peu plus loin au sud-ouest et sur la route venant de Palestine par le pont des Filles de Jacob, que Saul, apercevant Damas et s'exaltant dans son fanatisme, fut subitement terrassé par la grâce de Dieu? Je ne sais, mais j'éprouve une consolation très douce, en quittant la trace du Maître, à retrouver aussitôt celle du grand disciple. A mesure

que je l'étudie, la personnalité de Paul, à son point de vue tout humain, me passionne presque autant que celle du Seigneur. L'un des attrait de ce voyage en Terre Sainte a été pour moi de le compléter en visitant les lieux où Paul a laissé les grands souvenirs de sa vie ou de son apostolat. Ici donc commence un nouvel ordre de préoccupations bibliques dans mon pèlerinage. Je voudrais l'inaugurer par une pieuse démonstration de respect vis-à-vis du grand serviteur de Jésus-Christ. Pourquoi n'a-t-on pas authentiquement marqué la place où Dieu le saisit? Qu'il ferait bon s'agenouiller dans cette poussière où il roula foudroyé, frémissant et vaincu, pour y retrouver quelques-unes des émotions qui bouleversèrent cette âme vainement rebelle à l'Évangile! Le lieu précis de la conversion est incertain, mais le moment psychologique ne l'est guère; ce fut celui où le pharisien fanatique se trouva en face de la ville qu'il allait troubler par la persécution. C'est donc non loin d'ici, à cette limite du désert que, sous le soleil brûlant, il a entendu la voix disant: « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Ici la grâce irrésistible l'a saisi, et, comme un aiguillon impitoyable, l'a poussé des étroits sentiers du pharisaïsme, où il rêvait les triomphes du persécuteur, dans la large voie du spiritualisme chrétien, où il a cueilli les palmes de l'apôtre.

La nuit qui arrive favorise mon désir de recueilliement. J'espère pouvoir être tout aux graves pensées, quand un incident tragi-comique met notre

caravane en émoi. Le moukre Abeth me fait peine par sa férocité et devient risible par son impuissance devant un âne plus intelligent que lui. Ce sauvage, jeté à terre par son baudet, qu'il ne cessait de tracasser, se relève furieux, et avec un bloc de rocher veut assommer la pauvre bête. Celle-ci fait face à l'orage et attend le moment où l'arabe lance le lourd projectile, pour l'éviter en se détournant coup sur coup avec une agilité surprenante. Abeth écume de rage. Je n'ai rien vu de plus hideux que cette tête de cyclope. Au milieu de nos applaudissements, l'âne triomphe, et le méchant moukre, entendant enfin mes objurgations, finit par le laisser tranquille. Ce garçon-là a pour moi une vénération réelle, mais je suis peu touché des bons sentiments de cette âme dure et sauvage. Je l'ai observé attentivement. Il n'est bon pour personne, si ce n'est peut-être pour moi. Au repas il mange le premier, et ce qu'il y a de meilleur. Le matin il se lève le dernier, et une fois sur pied il s'en prend à tous les autres. En route, si peu que le chemin le permette, il monte sur l'âne des vivres sans se préoccuper d'Ahmed, qui marche sans repos ni trêve depuis ce matin. Ce pauvre enfant se tient près de moi, appuyant sa main sur mes pieds pour me prouver sa tendresse. Il chante sur un air simple et triste une prière. Pourquoi n'a-t-il pas dit en ce moment qu'il était chrétien? Que ne l'ai-je soupçonné moi-même! Il y a, en effet, dans tout disciple de l'évangile, à cet âge, une suavité, une candeur, un ensemble de sentiments délicats in-

compatibles avec l'islamisme. Abeth et Ahmed n'ont pu avoir ni le même père ni le même Dieu.

Nous n'entrons dans Damas qu'à neuf heures du soir. Les rues, peu ou point éclairées, sont à peu près désertes. Quelques femmes, vêtues de blanc et escortées de serviteurs avec des lanternes vastes comme des réverbères, rentrent chez elles. Des groupes de chiens sont couchés dans les rues. Ici comme à Constantinople, ils forment des escouades qui gardent le quartier et se consacrent au service de la salubrité publique. Maîtres chez eux, ils ne daignent pas se lever pour nous laisser passer, et bêtes et gens doivent se détourner de la ligne droite pour ne pas troubler leur royal repos. Les PP. Lazaristes ne comptent pas sur nous à cette heure. Trouvant leur porte close, nous descendons à l'hôtel Dimitri.

Damas, 6 avril.

Damas a une population de cent cinquante mille âmes. C'est l'entrepôt des caravanes de Bagdad, organisées pour apporter en Occident les richesses de la Perse et des Indes. Par une magnifique route, appartenant à une compagnie française, le transit se fait jusqu'à Beyrouth, d'où elles passent en Europe. C'est peut-être grâce à cette position intermédiaire entre l'Extrême-Orient et la côte méditerranéenne que, dès la plus haute antiquité,

Damas a joué un rôle considérable dans l'histoire.

D'après Josèphe, elle fut fondée par Uz, fils d'Aram, et petit-fils de Sem<sup>1</sup>. La tradition du pays veut qu'Abraham y ait séjourné avant d'aller dans la terre de Canaan. Éliézer, son intendant, était de Damas. Sous David, les Damasquins ayant envoyé une armée au secours d'Adarézér, roi de Soba, se firent massacrer et devinrent tributaires d'Israël. Un chef de brigands, Razon, rétablit à Damas la royauté indépendante, et pendant deux siècles les armées syriennes, sous les trois Benadad et sous Hazaël, inquiétèrent la Palestine, jusqu'au moment où Théglyphalasar détruisit Damas et le royaume de Syrie, en emmenant aux bords de l'Euphrate ses populations captives. Sous l'empire des Perses, Damas retrouva son ancienne prospérité. Avant la bataille d'Issus, Darius y avait fait enfermer ses trésors. Parménion s'en empara, et sous les Séleucides elle fut, après Antioche, la première ville de la Syrie. La guerre de Pompée contre Mithridate la mit au pouvoir de Rome, qui, au commencement de l'ère chrétienne, en avait confié l'administration à des princes vassaux des Césars. Lors de la conversion de Paul, Arétas, roi d'Arabie, la gouvernait par un ethnarque. Depuis, elle est passée de la domination byzantine à celle des musulmans, qui n'ont plus cessé d'y régner avec un fanatisme dont l'explosion périodique demeure toujours redoutable.

<sup>1</sup> *Antiq.*, I, 6.

En sortant de l'hôtel Dimitri, le drogman, à peu près damasquin d'origine et connaissant parfaitement sa ville, tient à nous faire voir avant tout les bords du Barada. Un grand fleuve au milieu d'une cité, quand on arrive de l'aride Palestine, est assurément un spectacle digne de notre admiration. De Bab-Thoûma jusqu'à Bab-Faradj la promenade est délicieuse. Sur ces eaux fraîches et limpides, au milieu des platanes, des trembles et des saules pleureurs, quelques jolis cafés et de coquettes maisons aux murs bariolés de jaune et de blanc avancent leurs gracieux balcons. Des amateurs y fument nonchalamment le chibouk ou le narguileh, tandis qu'au-dessous d'eux des cygnes blancs se jouent dans le courant rapide.

Le premier monument public que nous atteignons, c'est le Château. Cet édifice rectangulaire, bâti avec des ruines de l'ancienne Damas, offre avec ses douze tours à mâchicoulis un aspect imposant. Intérieurement il n'est qu'une misérable ruine. En le contournant, nous admirons un gigantesque platane de quinze mètres de pourtour. Il est creux. Un saint arabe y a habité longtemps. Mais déjà le tumulte des marchands nous envahit, et nous ne tardons pas à entrer dans l'interminable série de bazars où tous les corps de métiers, fabricants de soieries, brodeurs, cordonniers, parfumeurs, selliers, libraires, armuriers, orfèvres, marchands de comestibles et de tabac étalent leurs produits. Par ce côté, Damas est encore ce que nous avons vu de plus pittoresque. Quelques-uns de ces bazars

sont très larges, propres et voûtés avec quelque prétention architectonique. On se sent ici au centre du commerce oriental. Le khan Assad-Pacha est la bourse de ce monde de marchands. Nous y entrons par une belle porte en marbre noir et blanc. Quelques Arabes se purifient, ou se désaltèrent à un large bassin central. D'autres en grand nombre sont assis sur des balles de marchandises et se donnent pacifiquement la volupté de bavarder et de fumer, en attendant les acheteurs. Huit petits dômes, surmontés d'un dôme principal, couvrent ce temple du négoce. Je n'ai pas de goût pour le spectacle qu'offrent ici la ruse et la cupidité des Levantins. Hâtons-nous d'en sortir, et, à travers le bazar du tabac, celui des selles et des livres, car savants et bêtes se rencontrent dans cette agglomération de marchandises, arrivons à l'édifice le plus remarquable de Damas, *Djama-el-Kébir*, la Grande Mosquée, précédemment sanctuaire chrétien bâti sur un temple de Rimmon ou de Jupiter.

A soixante mètres de la magnifique construction, quatre colonnes, dont les fûts sont seuls visibles, marquent l'entrée occidentale d'une Voie sacrée qui jadis conduisait au temple païen. On nous offre de monter sur le toit du bazar pour admirer les chapiteaux corinthiens, la frise et la corniche qui faisaient partie de l'arc de triomphe. Il y eut ici un monument dans le genre de celui de Palmyre. Le temple était entouré de colonnes, et une double avenue l'accostait au levant et au couchant. De très bonne heure, les chrétiens le trans-

formèrent en une église dédiée à saint Jean-Baptiste. D'après une inscription grecque, retrouvée il y a un demi-siècle, cette église fut restaurée par Arcadius, fils de Théodose. Dans le mur méridional, le plein cintre dénote visiblement l'œuvre d'architectes chrétiens. C'est aujourd'hui une des plus belles mosquées de l'Orient. Le khalife Oualid I<sup>er</sup>, qui au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle l'orna, disait à ses sujets : « Vous avez quatre merveilles de plus que le commun des hommes : l'air, l'eau, les jardins et leurs fruits. Je vous en donne une cinquième, c'est la Grande Mosquée. » Elle occupe la partie méridionale d'un quadrilatère long de cent cinquante mètres de l'orient à l'occident, et de cent du nord au sud, mais ne mesure elle-même que trente-huit mètres de large. Deux rangées de colonnes corinthiennes la divisent en trois nefs cintrées et coupées du nord au sud par un transept au milieu duquel s'élève un dôme superbe. C'est sous ce dôme, à gauche du mihrab, que dans un tombeau protégé par une balustrade en cuivre, et couvert de tapis richement brodés, les musulmans prétendent conserver la tête du Précurseur. Le pavé est de marbre, ainsi que le revêtement des murs du transept et des piliers. Dans la vaste cour, des colonnes de granit, restes de l'ancien temple, soutiennent les arceaux d'une large galerie qui règne au nord, à l'est et à l'ouest. Une fontaine pour les ablutions, surmontée d'une coupole octogonale, s'élève au milieu de ce parvis. Trois minarets disent orgueilleuse-

ment à la ville entière le triomphe du Coran. Cependant une main chrétienne avait écrit sur la porte qui s'ouvrait à l'extrémité du transept de la vieille église : « TON ROYAUME, Ô CHRIST, EST UN ROYAUME ÉTERNEL, ET TON RÈGNE DURE A TRAVERS TOUTES LES GÉNÉRATIONS. » Aux panneaux de la porte de bronze, qui ferme l'entrée orientale, nous admirons deux calices en relief. Ce n'est pas l'islam qui les a ciselés, mais c'est lui qui les possède. La vieille cité où Paul débuta comme prédicateur, annonçant d'abord d'enthousiasme ce qu'il sentait au lendemain de sa conversion, et raisonnant trois ans après, au retour de sa retraite en Arabie, ce qu'il s'était logiquement démontré à lui-même, n'est plus, depuis de longs siècles, une ville chrétienne. Les souvenirs du grand apôtre y sont morts, et, malgré la succession régulière des évêques, malgré l'existence de communautés religieuses, catholiques, grecques ou arméniennes qui n'ont jamais complètement cédé la place aux musulmans, il faut, quand on les recherche, s'en remettre à des traditions incertaines, sinon contradictoires.

La maison de Judas, ce Juif chez qui le nouveau converti fut conduit par ses compagnons de voyage, et où il passa trois jours, aveugle, sans manger ni boire, nous est indiquée dans la rue Es-Soultany. C'est l'ancienne rue Droite, aujourd'hui fort tortueuse, mais dont on peut retrouver la direction régulière à travers les maisons modernes bâties sans ordre et cachant l'antique colonnade

corinthienne, qui, sur une largeur de trente mètres et une longueur de quinze cents, traversait la ville de l'orient à l'occident. Une petite mosquée occupe le site traditionnel de la maison de Judas. Nous y descendons, car elle est au-dessous du sol actuel. Un bassin pour les purifications ne la préserve pas des émanations les plus inattendues et les moins agréables. Si c'est là que Paul, travaillé par la miséricorde divine, se recueillit et conversa avec le Maître, pourquoi la primitive église n'y a-t-elle pas érigé un impérissable sanctuaire? Après les lieux où Jésus a vécu et où il est mort, en est-il de plus augustes pour nous que ceux où il se plut à façonner, comme un vase d'élection, l'apôtre destiné à porter son nom devant les Gentils, nos pères, à renverser les barrières étroites du judaïsme, notre vieil ennemi, et à bouleverser le monde païen en y semant la lumière de l'Évangile? Dans cette maison de Judas, Ananie vint dire au jeune Pharisien : « Saul, mon frère, le Seigneur, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'envoie pour te rendre la vue et remplir ton âme de l'Esprit-Saint. » Et il étendit ses mains sur la tête brûlante du converti, et celui-ci sentit tomber de ses yeux comme des écailles, et, regardant son bienfaiteur, il reconnut en lui l'homme que Jésus lui avait montré en esprit. Et Ananie lui dit quelle devait être sa mission, et ici même il le baptisa. Si le site est authentique, il mérite autre chose qu'une misérable et dégoûtante mosquée? S'il ne l'est pas, comment le site véritable a-t-il disparu?

Les PP. Franciscains ont un sanctuaire sur l'emplacement de la maison d'Ananie. Nous remontons la rue Droite vers l'orient, et, tournant au nord du côté de la maison des Lazaristes et du couvent Latin, nous allons vénérer le souvenir de ce disciple, Juif d'origine, comme son nom l'indique, homme pieux selon la loi et à la vertu duquel ses compatriotes rendaient justice. On ne voit pas qu'à cette date il occupât officiellement un rang quelconque dans la hiérarchie ecclésiastique, mais la tradition suppose que plus tard il fut évêque de Damas, et qu'il y mourut martyr. Par une petite cour, où une femme et un enfant dorment à l'ombre, nous abordons l'escalier conduisant à la crypte que l'on désigne comme l'antique maison du saint personnage. C'est aujourd'hui une petite et pauvre chapelle. L'arceau en ciment et pierre basaltique en face duquel débouche l'escalier ne semble pas très ancien, et l'on pourrait se dispenser d'affirmer qu'Ananie était là, à genoux, quand le Seigneur lui dit : « Lève-toi, et va à la rue Droite, chez Judas; tu y trouveras un Tarsais du nom de Saul qui est en prière. » Ananie eut peur, car il savait que Saul était un persécuteur. Et Jésus ajouta : « Ne crains rien, cet homme m'est un vase d'élection. » Il suffit à notre piété de croire que l'entretien entre Jésus et son disciple a pu avoir lieu ici. Nous nous agenouillons pour bénir Dieu.

L'invitation que nous avons acceptée chez les PP. Jésuites nous donne l'occasion de discuter

sérieusement les souvenirs chrétiens de Damas. Ces bons religieux nous assurent qu'au point de vue des recherches archéologiques, tout est à faire ici et que, les anciennes traditions étant perdues depuis longtemps, les indications les plus fantaisistes sont venues le plus souvent combler les lacunes sans inviter la science à coopérer à ce travail. L'un d'eux, en mission dans le Hauran, nous dit de ce pays inexploré des choses merveilleuses, et nous donne le regret de n'y pas aller étudier les grandes et belles ruines dont il est couvert. Ici le couvent des Jésuites est sur l'ancienne maison de saint Jean Damascène.

Notre soirée se passe à visiter les remparts de la ville, où l'on retrouve des assises de pierres antérieures à l'ère chrétienne, et qui certainement ont vu Paul arriver converti, et fuir persécuté. La porte de l'orient, Bab-el-Charki, nous intéresse parce que c'est peut-être là qu'aboutissait l'ancienne voie romaine venant de Palestine. En ce cas, ce serait par elle que Paul, aveugle et appuyé sur le bras de ses compagnons, aurait fait son entrée dans la ville. Elle est réellement de construction romaine et d'un beau travail architectural. Elle avait trois entrées. Celle du milieu, deux fois plus grande que chacune des deux autres, mesuré sept mètres de large sur huit de haut sous le linteau. Elle est murée, ainsi que sa voisine du sud, depuis plus de huit siècles. Celle du nord demeure seule ouverte. Elle sert d'entrée à la ville à l'extrémité orientale de la rue Droite. La tour carrée qui devait la défendre est

surmontée d'un minaret. On y monte pour admirer le panorama qu'offrent la ville et les environs.

Laisant à notre gauche des décombres de briques émaillées, souvenir d'une ancienne industrie des Damasquins, et la léproserie en ruines édifiée, dit-on, sur la maison de Naaman, le seigneur miraculeusement guéri par Élisée, nous suivons le mur de la cité, dans la direction du midi, jusqu'à la porte de Kisan. C'est près de là que, selon la tradition actuelle, il faudrait chercher le point du rempart par où Paul s'évada. On sait qu'à l'aide d'une corbeille, par une fenêtre surplombant l'enceinte fortifiée ou s'ouvrant dans le mur, on le descendit jusque dans les fossés de la ville. Assurément nous ne comptons pas retrouver ici la fameuse ouverture, quoiqu'on puisse en voir d'analogues le long des remparts, mais nous tenons à y découvrir quelques traces de mur antique. Notre admiration pour le vaillant apôtre supplée à ce que les siècles ont supprimé. Je me dis : « C'est peut-être ici ! » Et ce peut-être suffit à entretenir dans son enthousiasme ma piété de pèlerin. On prétend que la sentinelle veillait à cette porte même de Kisan quand Paul s'échappa. Il est sûr que, dans la partie affleurant au sol, cette porte remonte à une époque très reculée.

Non loin de là, et près du nouveau cimetière catholique, on nous montre les restes de l'antique voie romaine. Plusieurs supposent qu'il faut y vénérer le site de la conversion de saint Paul. A deux cents mètres d'intervalle, et sous une sorte

d'excavation formée par un béton très solide, peut-être un reste de vieille église, à côté de l'ancien cimetière chrétien, on nous indique la retraite où, après son évasion, l'Apôtre se serait abrité pour se recueillir avant de se diriger vers Jérusalem. Que faut-il retenir de tout cela? Pas grand'chose sans doute. Si de tels sites sont authentiques, comment se fait-il qu'en pleine campagne, sur un terrain sacré, puisque des cimetières l'occupent depuis des siècles, on n'ait pas établi et maintenu un sanctuaire commémoratif? Au moins à El-Kheniseh, près du village de l'Étoile, Kaukab, dont je parlais hier, il y eut sur la route une église dont on voit encore les ruines. En outre un monticule y porte le nom de colline Saint-Paul, *Tell Mar-Boulos*, sans qu'on puisse expliquer cette dénomination autrement que par une tradition primitive fixant à ce point du chemin direct de Jérusalem à Damas le lieu où l'Apôtre fut converti. Je ne crois pas que le site où nous sommes ait jamais été sur la grande voie de communication entre ces deux villes, et d'ailleurs, s'il dut y avoir une coïncidence entre le coup de la grâce et le regard du persécuteur sur la cité où il allait chercher ses victimes, il est peu naturel de supposer que cette coïncidence se soit produite au dernier moment, quand on ne fut qu'à cinq cents mètres du rempart.

En revenant vers la ville, nous visitons le tombeau de saint Georges, un soldat qui, selon la tradition locale, aurait favorisé l'évasion de saint Paul.

Il est entouré d'un treillis de bois. On y fait brûler des lampes, entretenues avec peu de soin, et une mare d'huile souille les dalles sur lesquelles repose le sarcophage.

Le khamsin qui souffle ne nous permet d'admirer qu'à moitié les vastes jardins de la ville. Les murs de boue qui les clôturent ne sont pas très décoratifs, mais une fertilité étonnante transforme quand même en paradis ces délicieux vergers, où le bourgeois damasquin vient tous les soirs se délasser des fatigues de la journée en fumant son narguileh auprès de l'eau qui murmure, ou en savourant son café sous les orangers en fleur. C'est un trésor inappréciable que ces frais ombrages aux portes du désert. Les abricotiers donnent des fruits renommés dans tout l'Orient, et il n'est pas de gourmet qui n'ait voulu goûter au *mich-mich* de Damas.

Pour reprendre la visite du rempart méridional dans la direction de l'ouest, nous passons devant le blanc ouely de Sidi-Bilâl, un saint des premiers temps de l'islamisme, et nous atteignons Bab-es-Saghir, où deux murs d'époques bien différentes, et deux portes réunies présentent visiblement, côte à côte, l'œuvre romaine et celle des musulmans. Il est certain que des fouilles, même superficielles, suffiraient pour mettre à jour sous l'enceinte actuelle de la ville le pourtour de la ville ancienne. L'œuvre des arabes s'est bornée à substituer aux vieilles tours carrées des tours à moitié rondes, en y employant de très médiocres matériaux. Ainsi

ils ont enlevé à la ville tout caractère d'antiquité pour lui laisser l'aspect insignifiant d'une cité moderne.

Le cimetière musulman, que nous trouvons tout hérissé de colonnettes, de constructions bizarres et de petites coupoles en ruines, renferme quelques tombes célèbres : celles de Fatima, la petite-fille de Mahomet; de Mohaviah, le chef de la dynastie des Omniades; de Ibn-Asâker, l'historien de Damas, et de trois femmes du prophète.

La porte Bab-el-Djabyah, que l'on rencontre ensuite, fait le pendant occidental de Bab-el-Charki et termine de ce côté l'ancienne rue Droite. Elle eut aussi trois ouvertures, dont une seule subsiste en partie; c'est celle du sud. Je me demande s'il ne serait pas plus raisonnable de supposer que, de tout temps, les voyageurs arrivant de Palestine, et par conséquent Saul et ses compagnons, ont dû aborder la ville par cette porte de l'occident, plutôt que d'aller dans un très inutile détour chercher, à deux kilomètres d'ici, celle de l'orient, s'ouvrant sur la même rue Droite. Par elle on arrivait presque immédiatement dans la maison de Judas, si celle-ci fut là où la tradition nous la montre. En tout cas, j'examine avec vénération les pierres de l'antique ouverture, et je regrette amèrement qu'on n'ait rien édifié ni là-bas ni ici pour dire : « Le grand converti est passé sous cet arceau, et l'Église a pensé qu'il fallait le transformer en une porte triomphale. » Je lis tout simplement sur le linteau que Noureddin a restauré cette porte.

Laissant derrière nous la longue rue dite Route des caravanes de la Mekke, qui, sur un espace de deux kilomètres, traverse du nord au sud le grand faubourg d'El-Meidan ou de l'Hippodrome, nous montons vers le château à travers une rue assez large où les armuriers se sont donné rendez-vous pour établir leurs ateliers. C'est au reste le quartier militaire. Le Séraï à notre gauche est occupé par des soldats aussi bien que les casernes d'Ibrahim-Pacha, qui lui font suite. Au delà se trouve la Tekkèh, un superbe hôpital que Sélim I<sup>er</sup> fit bâtir au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle pour les pèlerins allant à la Mekke. Son massif de petites coupoles dominées par la mosquée et deux sveltes minarets est d'un joli effet. La cour intérieure mérite surtout une visite. La galerie qui l'entoure est soutenue par des colonnes de marbre, de granit et de porphyre, ajustées au hasard, avec des bases ou des chapiteaux de bronze, splendides débris d'antiques monuments. Le faubourg El-Amara, au nord de la citadelle, ne nous tente pas plus qu'Es-Salaliyeh, bien plus loin dans la même direction, au delà des jardins et des innombrables canaux qui les arrosent. Par la porte de Fer, Bab-el-Hadid, où les restes du double rempart romain sont encore visibles, nous rentrons dans la ville pour donner un dernier coup d'œil au bazar des Grecs et faire quelques emplettes. M. Vigouroux rêve d'avoir son écuelle comme Diogène. Je suis trop heureux de lui assurer ce modeste souvenir en cuivre frappé. On nous montre l'allée de platanes

où d'innombrables chrétiens furent pendus lors des massacres de 1860.

Les rues de la ville sont moins sales que dans le reste de l'Orient. On dit féérique l'intérieur des maisons, que nous trouvons fort médiocres au dehors. Les cours, environnées de portiques et plantées d'orangers, y ont, paraît-il, des vasques de marbre où de superbes jets d'eau, jaillissant au milieu des massifs de roses et de myrtes, rafraichissent l'atmosphère. Des perdrix et des oiseaux familiers y voltigent agréablement. Le type de la population est remarquable. Son caractère est peu commode, si l'on en croit le proverbe : *Chami, choumi* : « Damasquin, coquin. »

Du haut de la terrasse des Pères, nous contemplons une dernière fois le paysage. La ville et ses vastes faubourgs se déroulent à nos pieds, sillonnés de rues capricieuses et étroites qui se coupent, s'entremêlent et forment le dédale le mieux réussi. D'innombrables mosquées, bâties souvent en pierres noires et blanches gracieusement alternées, arrondissent harmonieusement leurs blanches coupoles et élèvent vers le ciel une forêt de hardis minarets. Au centre, la Grande Mosquée domine tout le reste, comme un aigle qui déploie ses ailes, et dont le dôme haut de quarante-cinq mètres serait la tête. Entourée de sa riche ceinture de jardins, la grande cité est vraiment belle, mais un khamsin énervant vient de se lever et commence à la couvrir d'une brûlante poussière. Il coupe court à notre contemplation et à toute

poésie. Le désert doit être affreux à cette heure. L'horizon se charge de nuages. Les villages lointains disparaissent dans l'ouragan. Il n'y a plus qu'à partir.

Le drogman et les moukres nous font leurs adieux. Alors seulement on me dit qu'Ahmed n'est pas le frère d'Abeth, mais un jeune chrétien qui nous a suivis dans l'espoir de ne plus nous quitter. C'est s'expliquer trop tard, la voiture va partir, cet enfant a une mère, et d'ailleurs ce n'est qu'un enfant.

Beyrouth, samedi 7 avril.

Nous avons traversé de nuit les montagnes du Liban par un orage effroyable. La pluie tombait à torrents. A onze heures nous étions à Chtora, où il aurait fallu descendre, si nous avions voulu remonter jusqu'à Baalbek. Les instances de l'hôtelier, qui parle français, ne nous ont pas déterminé à modifier nos plans de voyage, et nous ne visiterons pas les ruines de l'antique Héliopolis.

Au jour et à travers les dernières ondées, nous admirons les montagnes du Liban. Elles sont pittoresques et soigneusement cultivées. Les populations qui y vivent ne ressemblent en rien à celles que nous avons vues jusqu'ici en Orient. Nous nous réjouissons en pensant qu'elles sont catho-

liques par la foi et françaises par le cœur. Des mûriers bien entretenus, des vignes produisant des vins exquis, rosés ou couleur d'or, des céréales abondantes, font la richesse du pays. De nombreux villages se détachent çà et là, agréablement suspendus aux flancs des montagnes. Les champs, disposés en terrasses, conservent malgré la fréquence des orages toute la terre végétale. Des pins poussent sur les pics les plus élevés et fournissent d'excellents bois pour la construction des navires. Nous observons que les cèdres sont rares dans la contrée. La route construite par M. de Perthuis est magnifique. On ne la suit qu'en soldant un droit de péage. Bientôt les palmiers commencent; c'est signe que nous avons quitté les hauteurs. Enfin nous apercevons Beyrouth. La ville est jolie. Les Arabes dans leurs poésies la comparent à une fière sultane couchée sur un lit de verdure, et qui rêve en regardant la mer. Cette mer est calme, et ses flots d'azur miroitent sous les premiers feux du soleil. A travers la promenade des Pins et des rues où les enseignes françaises nous font oublier l'Orient, la voiture des Messageries nous dépose tout ébahis, au milieu de gens qui parlent notre langue, sur la place des Canons.

Les PP. Jésuites doivent être nos hôtes. Quelle splendide maison possèdent ici! Collège, université, imprimerie, école de médecine, tout s'y trouve groupé. Les supérieurs nous font un accueil des plus sympathiques. Les journaux turcs avaient annoncé notre arrivée. Pour nous délasser d'une

nuit de voiture nous demandons à aller prendre un bain. A midi nous sommes présentés à tous les religieux. Ils sont soixante-dix environ. Parmi eux quelles têtes vénérables! Quels énergiques lutteurs! Quels soldats de la vérité! Leur œuvre à l'étranger est admirable. Le soir nous parcourons la ville, conduits par un guide aussi intelligent qu'aimable, le P. Jullien, dont j'ai parlé ailleurs. L'archéologue y trouve peu à voir. La population est active et avenante. Les costumes sont gracieux. J'achète des photographies qui complètent mes collections de l'Orient.

Dimanche, 8 avril.

On me prie de dire un mot aux élèves du collège. Ils sont six cents, et la bourgeoisie de Beyrouth achève de remplir la belle église. Il m'a paru intéressant de parler à cet auditoire, avide d'entendre les prédicateurs français. A midi nous allons dîner chez M<sup>r</sup> Debs, l'archevêque maronite. Les détails que nous donne ce prélat intelligent et zélé, sur l'organisation et les mœurs simples et primitives de son clergé, nous font plaisir. Des prêtres catholiques mariés, chefs de famille, labourant chaque jour leurs terres, vivant dans une grande pauvreté, pieux, modèles de leurs paroissiens, soumis à leurs évêques, tout cela est nouveau pour nous et très ordinaire ici. Le soir nous visitons les

PP. Lazaristes et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. La mère Gélase, portant vaillamment ses quatre-vingts ans et modestement sa célébrité dans l'Ordre, nous raconte avec une simplicité charmante les œuvres héroïques qu'elle a fondées. Son assistante, la sœur Marguerite, nous a paru une femme distinguée. Leur vaste établissement occupe la place d'un ancien temple dédié à *Jupiter Très Bon, Très Grand, Héliopolitain*. Une statue du dieu avait été érigée, par un certain Titus Pontius Maximus, sur le piédestal qui supporte maintenant la statue de saint Vincent de Paul. Je ne trouve pas mauvais que le roi de l'Olympe ait cédé la place à ce *bon monsieur Vincent*. Celui-ci du moins a fait quelque bien à l'humanité.

Des colonnes couchées à terre, des citernes ou des tombeaux creusés dans le roc, des sarcophages sur la route de Saïda et sur celle de Tripoli, des inscriptions grecques et latines sans importance, un oratoire en briques marquant à l'est de la ville le lieu où saint Georges aurait lutté avec le dragon et occupant la place d'un temple païen : voilà tout ce qu'il reste de l'ancien Berytus. Nous rentrons pour causer avec nos hôtes, qui, ayant tout vu dans ce vieil Orient, objet de nos études, deviennent pour notre curiosité des livres vivants aussi rares qu'instructifs.

Lundi, 9 avril.

Nous sommes attendus chez le Patriarche maronite, qui est le roi du Liban. En été il habite dans la montagne. En hiver il se tient près de la côte à Bicheurch, où la voiture de M<sup>sr</sup> Debs va nous conduire ce matin. Au Caire les cochers crient à la foule : « Gare à tes pieds ! » Ici on dit : *Darak!* « Gare à ton dos ! » Le P. Guillermin est arrivé par le bateau français. Nous l'emmenons avec nous; il ne doit plus nous quitter jusqu'à Athènes.

La promenade en calèche est délicieuse. Une halte au Nahr-el-Kelb nous donne l'occasion de vérifier les signatures séculaires des conquérants qui ont gravé sur la montagne leurs titres de gloire, au cours de leurs sanglantes expéditions. On sait qu'entre la base des contreforts du Liban et la mer, les grèves étroites sont à tout instant envahies par des promontoires rocheux qui interceptent la route. Pour passer en masse avec des chevaux, des vivres et des munitions, les grandes armées durent tailler dans la pierre des chemins contournant ces promontoires. C'est au cours de ce travail que les artistes de l'époque ébauchèrent sur le roc des stèles en l'honneur de rois qu'ils escortaient.

Trois bas-reliefs sont l'œuvre des Égyptiens : un

se voit près de la route, non loin du fleuve, et deux autres sur la montagne. Tous ont été placés fort à propos sur des points où le terrain, nivelé en guise de plate-forme, permettait aux passants de les examiner à l'aise. Aujourd'hui ils sont fort peu apparents. Les Assyriens, peut-être parce qu'ils sont passés ici plus souvent, ont été plus prodigues de ces sortes de sculptures. On en voit six, trois au bas de la montagne et trois au haut, intercalées avec celles des Égyptiens. Leurs souverains sont aisément reconnaissables à la longue barbe et à la tiare conique. Un des rois Assyriens lève la main droite en l'air. Un autre tient une masse d'armes et témoigne sa puissance par des signes symboliques, une étoile, un sceptre et un disque gravés à côté de lui. Il y avait aussi des inscriptions, mais nous n'en pouvons rien lire. Les plus habiles trouvent ici la physionomie et les titres royaux d'Assarhaddon. Téglathphalasar, Assournazirpal, Salmanasar II et Sennachérib y sont aussi représentés. Le Pharaon qui est au sixième bas-relief, de forme carrée avec corniche et moulture égyptienne, et au huitième avec Ammon, est le célèbre Ramsès II. En 1860-61, l'armée française a gravé aussi sur ces rochers les noms de Napoléon III, de Beaufort d'Hautpoul, d'Osmond, de Ducrot et des régiments expéditionnaires; mais cette inscription n'arrivera pas à la postérité, car elle commence à être fort compromise. Celle de Marc-Aurèle, près du fleuve, se trouve, au contraire, merveilleusement conservée après dix-sept

cents ans d'existence. Ces Romains étaient uniques pour faire grand et durable.

Les anciens appelaient volontiers Lion, Loup, Chien, les fleuves qui, dans la rapidité de leur cours, faisaient, aux jours d'orage, retentir les montagnes du bruit de leurs mugissements. Ici même un rocher, taillé en piédestal, portait la statue d'un chien ou plus probablement d'un loup. Le nom de Kelb, Chien, est moderne. La dénomination antique était Lycus. Le loup avait la gueule ouverte, et quand le vent de la mer s'y engouffrait, on entendait un bruit lugubre où les plus malins distinguaient des oracles.

Après une petite halte à Djouneh, où l'on nous a préparé des rafraîchissements, trois montures, heureusement solides, nous conduisent à la résidence du patriarche; c'est-à-dire à moitié chemin du ciel et par un sentier aussi escarpé que celui du paradis. Nous sommes aussitôt introduits dans le divan où les vicaires généraux, dont l'un est archevêque, les chanoines et les secrétaires de Sa Béatitude nous attendent. Le patriarche ne tarde pas à arriver lui-même. C'est un vieillard de quatre-vingt-trois ans, petit, séduisant, fin, distingué, vénérable et surtout ami des Français. En fait de langues européennes il ne parle que l'italien, ayant jadis vécu à Rome. Cela me vaut l'honneur de tenir la conversation. Il m'exprime tout son dévouement pour la France et son regret de la faiblesse que notre gouvernement vient de montrer en déplaçant le consul de Damas. Ce qu'il me dit

n'est pas nouveau, car nous avons recueilli cette pénible impression partout où nous sommes passés, au Caire, à Jérusalem, à Damas et ici, sur les lèvres de tous nos vrais amis, depuis le dernier de nos moukres jusqu'au fils d'Abd-el-Kader; mais le patriarche exprime ses sentiments avec une telle émotion, que sa parole me pénètre douloureusement. Il s'en aperçoit, et, prenant ma main, il la porte à son cœur en ajoutant : « Ce que je viens de dire vous attriste, mais ma sincérité ne saurait vous déplaire. Depuis que ce cœur, dont les palpitations se ralentissent avec l'âge, a su aimer quelque chose, il a battu pour la France. Par ma bouche, ceux qui m'entourent ici et ceux qui m'obéissent dans nos montagnes vous en disent autant. Ce qui vous arrive d'heureux nous transporte d'allégresse; ce qui vous amoindrit nous humilie et nous afflige. Dites à votre gouvernement avec quelle fidélité nous restons les Français de l'Orient. Rien ne saurait nous faire oublier les traditions séculaires qui nous unissent. A toute heure, par le cœur, par la prière, par l'espérance, nous sommes siens. » Et, tandis qu'il parlait, l'auguste vieillard semblait transfiguré sous le feu d'un saint enthousiasme. Son entourage s'est levé en applaudissant. J'ai accepté de transmettre à qui de droit cette touchante déclaration, et je sais qu'elle sera bien accueillie.

A table les conversations particulières n'ont fait que confirmer celle du patriarche. Ces gens-là ont vraiment le cœur et l'œil chez nous. Ils paraissent

être des hommes d'action. Un jeune supérieur de collège, Simon Mourad, l'émissaire du patriarche qui est venu nous prendre à Beyrouth, me frappe par son ardeur, sa générosité et son énergie. Les Maccabées devaient être de cette trempe. Le secrétaire du vénérable vieillard est un jeune homme distingué, et M<sup>sr</sup> Massada un saint prélat.

En rentrant à Beyrouth nous apprenons qu'il plaît au bateau français de partir ce soir, et non plus demain matin. En hâte nous prenons congé des Révérends Pères, qui nous ont donné l'hospitalité la plus large, la plus prévenante et la plus cordiale. Nous ne perdrons jamais le souvenir des hommes d'élite que nous avons rencontrés là.

Le soleil se couche au moment où nous arrivons à bord de l'*Amazonie*. Les flots prennent une teinte plus azurée; les sommets des montagnes sont encore éclairés par les rayons d'une lumière incertaine, et la ville, au milieu de ses bouquets de mûriers, de sycomores, de lilas, au-dessus desquels se balancent quelques palmiers, semble nager dans un nuage d'or et de pourpre qui multiplie la vie en paraissant la voiler. Peu à peu le soleil s'éteint à l'horizon. Les étoiles se montrent dans le ciel bleu. Demain nous nous réveillerons à Tripoli.

## TABLE DES MATIÈRES

### LA TERRE SAINTE

#### VOYAGE A BETHLÉEM

Le chemin de Bethléem. . . . .	1
Tombeau de Rachel. . . . .	4
Bethléem. . . . .	5
Église de la Nativité. . . . .	7
La Sainte Grotte. . . . .	9
En allant au Champ des Pasteurs. . . . .	15
Souvenirs de Booz. . . . .	18
La grotte des Pasteurs. . . . .	20
Soirée à Bethléem. . . . .	21
La messe à la Crèche. . . . .	23

#### VOYAGE A HÉBRON

La Fontaine-Scellée. . . . .	25
Vasques de Salomon. . . . .	26
Lisière du désert de Juda. . . . .	27
Aïn-Diroueh. . . . .	28
Bethsour. . . . .	30
Sur la route d'Hébron. . . . .	31
Hébron. . . . .	34
Mosquée d'Abraham. . . . .	37
Antiques piscines. . . . .	40
Chez les Juifs. . . . .	42
Chêne de Mamré. . . . .	45
Ramat-el-Khalil. . . . .	46
Étham. . . . .	51
Le Jardin Fermé. . . . .	53
Arrêt à Bethléem. . . . .	54

## TABLE DES MATIÈRES

321

### JÉRUSALEM

Le tombeau d'Hélène d'Adiabène. . . . .	57
Tombeau des Juges. . . . .	59
Tombeau des Rois. . . . .	60
Le palanquin. . . . .	61
Mur occidental du Haram. . . . .	63
Lieu où pleurent les Juifs. . . . .	66
Mur méridional. . . . .	70
Ophel. . . . .	71
Mur oriental. . . . .	74
Grotte de Jérémie et Cavernes Royales. . . . .	76
A Sainte-Anne. . . . .	79
Chez les Arméniens du mont Sion. . . . .	84
Palais de Caïphe. . . . .	88
Piscine d'Ézéchias. . . . .	91
Le jour des Rameaux. . . . .	94
Birket-Mamillah. . . . .	97
Notre-Dame de France. . . . .	99
Dernières visites. . . . .	100

### DE JÉRUSALEM A GIFNÉ

Départ. . . . .	107
Le Scopus. . . . .	109
Néby-Samouil. . . . .	112
Nob. . . . .	115
Gabaath-Saül. . . . .	116
Anathoth. . . . .	120
Gabaon. . . . .	121
Ramah. . . . .	122
Beeroth. . . . .	124
Béthel. . . . .	129
Gifné. . . . .	135

### DE GIFNÉ A NAPLOUSE

Rimmon et Tayibeh. . . . .	138
Silo. . . . .	139
Montagnes de Samarie. . . . .	146

Puits de Jacob . . . . .	147
Sychar . . . . .	150
Le champ de Joseph . . . . .	153
Tombeau de Joseph . . . . .	154
Entre le Garizim et l'Ébal . . . . .	156
Naplouse . . . . .	159

## DE NAPLOUSE A DJENIN

Le Garizim et l'Ébal . . . . .	160
Naplouse . . . . .	162
Le Pentateuque samaritain . . . . .	164
Route de Sébastieh . . . . .	166
Sébastieh ou Samarie . . . . .	168
Sanour . . . . .	175
Dothain et Djenin . . . . .	177

## DE DJENIN A NAZARETH

Plaine d'Esdreton . . . . .	179
Monts Gelboé . . . . .	180
Taanach, Adadremmon et Mageddo . . . . .	181
Aïn-Maïteh, Aïn-Djaloud . . . . .	183
Jezraël . . . . .	184
Sunam . . . . .	186
El-Fouleh, Afouleh . . . . .	187
Naïm . . . . .	188
Endor . . . . .	190
Le Thabor . . . . .	191
Vers Nazareth . . . . .	194

## NAZARETH

La petite ville de Nazareth . . . . .	195
Sanctuaires discutés . . . . .	197
Atelier de charpentier . . . . .	204
La fontaine . . . . .	206
Pâques à Nazareth . . . . .	208
Au haut de la colline . . . . .	212

## DE NAZARETH A TIBÉRIADE

En allant vers Cana . . . . .	217
Cana de Galilée et ses souvenirs . . . . .	218
Mont des Béatitudes . . . . .	220
En vue du lac de Génézareth . . . . .	223
Tibériade . . . . .	225

## LES BORDS DU LAC

Le ouady Semak . . . . .	228
Plaine de Bathihah . . . . .	229
Bethsaïda . . . . .	230
Tell-Hum . . . . .	232
Aïn-Tabigah . . . . .	236
Khan El-Minyeh . . . . .	239
La nuit sur le Lac . . . . .	240

## DE TIBÉRIADE A SAFED

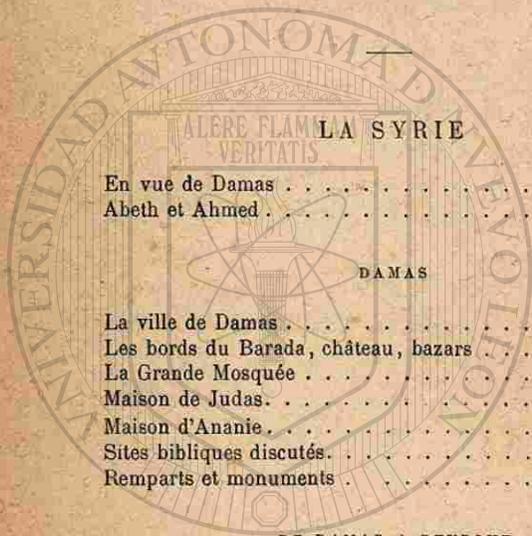
Magdala . . . . .	242
Arbèle . . . . .	243
La plaine de Génézareth . . . . .	245
La Fontaine-Ronde . . . . .	248
Site de Capharnaüm . . . . .	249
Adieu au Lac . . . . .	253
Kérazeh . . . . .	254
Khan Djoubb-Yousef . . . . .	255
Saphed . . . . .	258
Chez le curé grec . . . . .	259
Chez le consul autrichien . . . . .	261

## DE SAFED A BANIAS

La plaine du lac El-Houleh . . . . .	271
Tell-el-Kady . . . . .	273
Sur le chemin de Césarée . . . . .	275
Banias ou Césarée de Philippe . . . . .	276
Le cheïk Arkaoui . . . . .	277
La grotte de Pan . . . . .	279
La soirée chez le cheïk . . . . .	285

## DE BANIAS A DAMAS

Le château de Soubeibeh . . . . .	287
Le lac Phiala . . . . .	288
Panorama de la Palestine . . . . .	289



En vue de Damas . . . . .	293
Abeth et Ahmed . . . . .	295

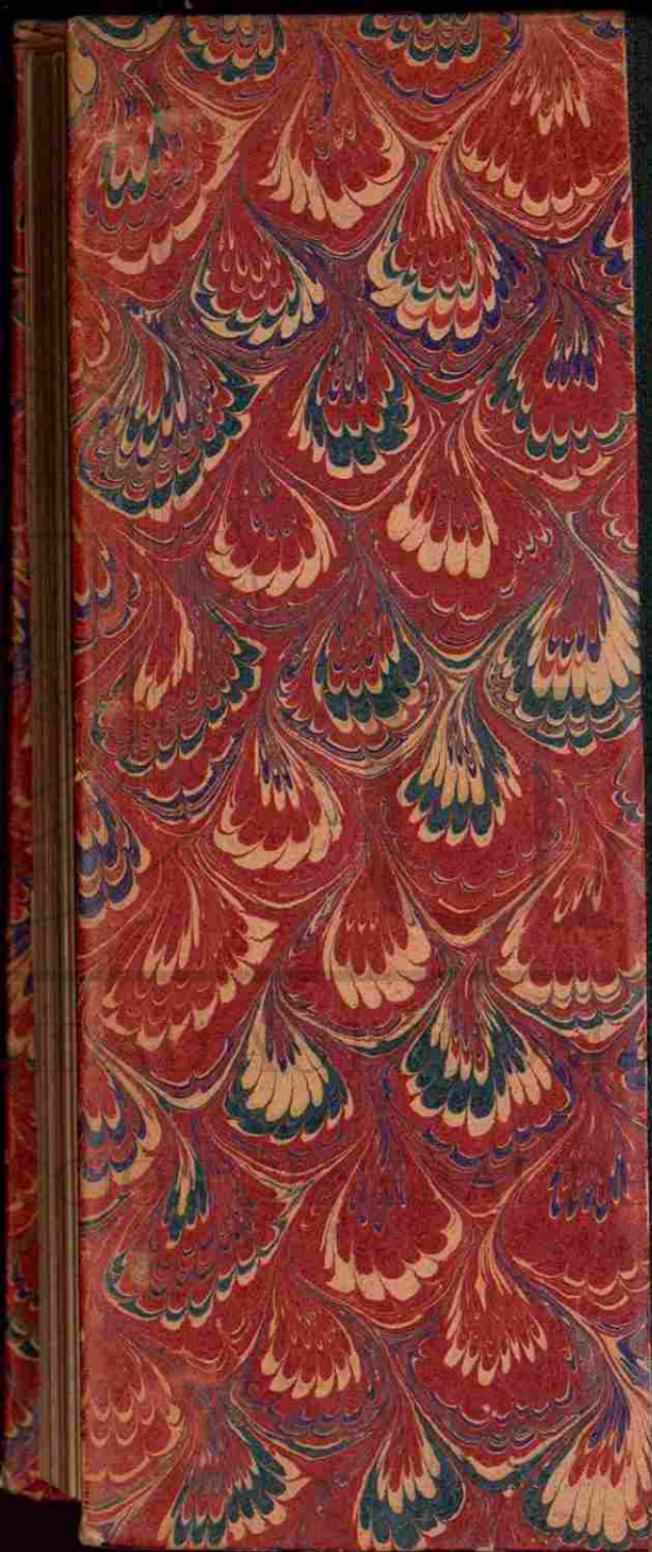
## DAMAS

La ville de Damas . . . . .	297
Les bords du Barada, château, bazars . . . . .	298
La Grande Mosquée . . . . .	299
Maison de Judas . . . . .	301
Maison d'Ananie . . . . .	303
Sites bibliques discutés . . . . .	305
Remparts et monuments . . . . .	308

## DE DAMAS A BEYROUT

Le Liban . . . . .	311
Beyrouth . . . . .	313
Au Nahr-el-Kelb . . . . .	315
Chez le patriarche maronite . . . . .	317

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



JEV  
TEC